L'AFFAIRE DREYFUS

Cinq Semaines à Rennes

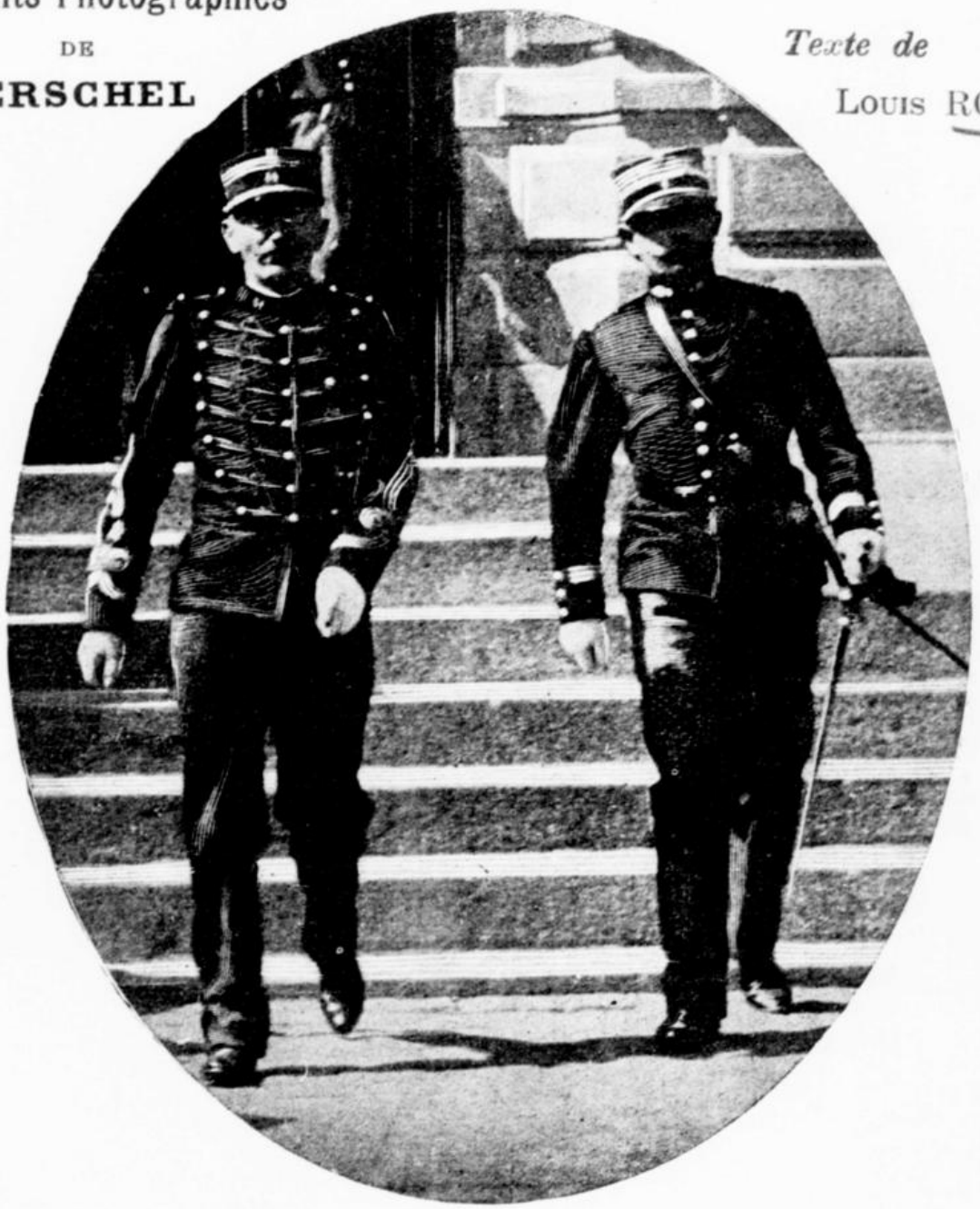
Deux cents Photographies

DE

GERSCHEL

Texte de

Louis ROGÈS



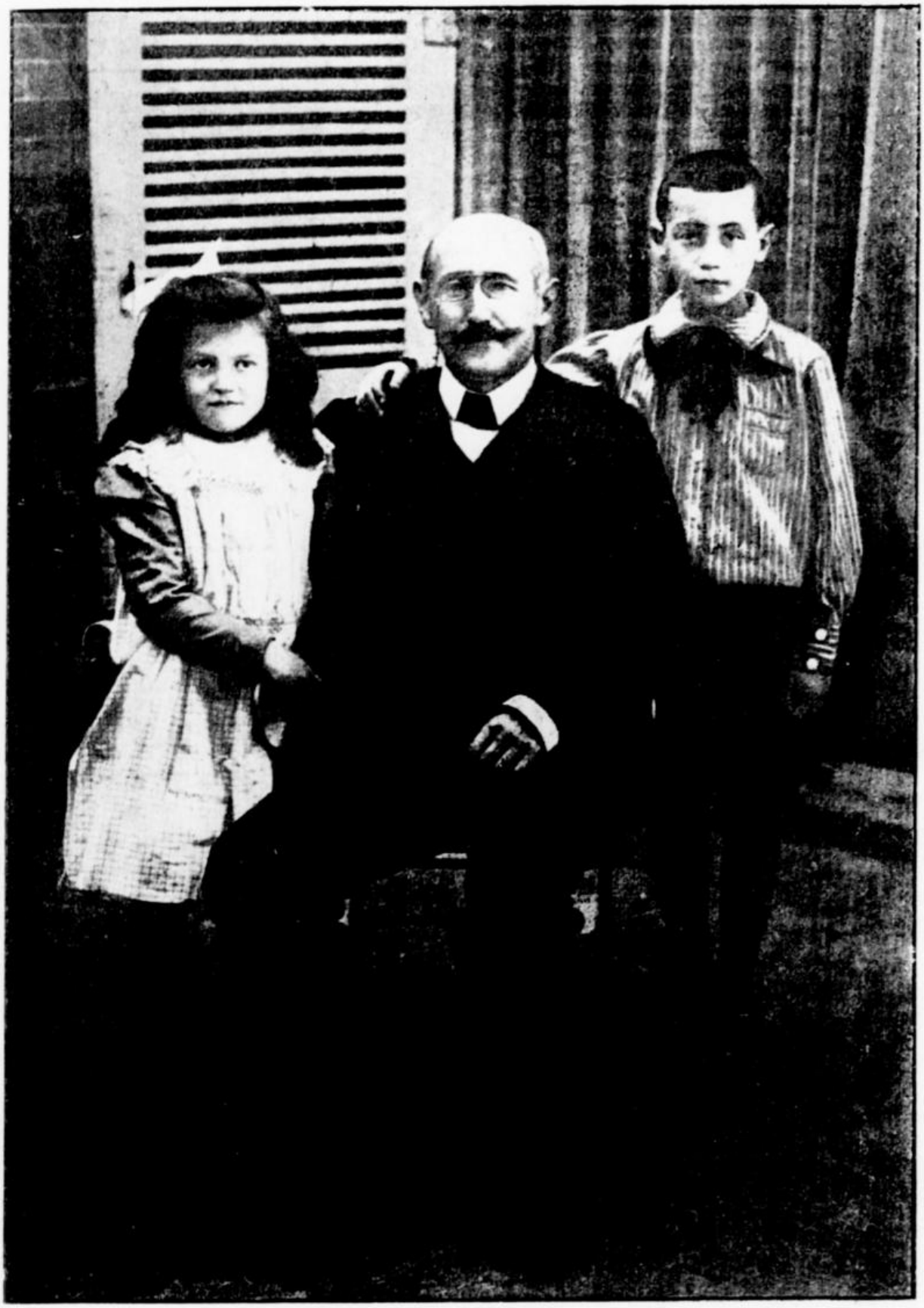
PARIS

F. JUVEN, ÉDITEUR

10, RUE SAINT-JOSEPH.

Tous droits réservés.

1899 B 2377



ÉPILOGUE. — A CARPENTRAS, 27 SEPTEMBRE 1899

L'AFFAIRE DREYFUS

CINQ SEMAINES A RENNES

Deux Cents Photographies de GERSCHEL

Texte de Louis ROGÈS

7 Septembre 1899

PARIS
F. JUVEN, ÉDITEUR
10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

Reproduction interdite pour tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

CINQ SEMAINES A RENNES

Rw 728

1899.487

N 1

CINQ SEMAINES A RENNES

RENNES

Rennes ! La ville indifférente et terne, qui a oublié sa vieillesse et dont la grisaille même ne nous évoque rien. Maisons modernes, aux pierres bien alignées, magasins à l'instar de Paris, cafés dernier genre, et hôtels construits « dans un but d'élégance et de confort », nous disent les prospectus et les guides que nous feuilletons avant d'arriver.

Et tout de suite, au débarqué, l'impression de froideur hostile qui se dégage de la ville nous saisit et nous glace. Un grand boulevard régulier qui mène vers la ville s'ouvre devant nous. Et ceux que des souvenirs historiques, des légendes littéraires hantaient, s'étonnent et cherchent vaguement, inconsciemment les traces du passé que ne peut manquer de garder enseveli l'antique capitale du duché de Bretagne. Mais la vieille cité est plus loin, nous sommes dans les quartiers neufs, et bientôt l'émotion qui se dégage des vieilles rues et des lieux anciens va surgir. Attendons.

Voici la villa Godard, la maison où Mme Dreyfus, depuis déjà six semaines, attend confiante dans sa vaillance et rassurée dans sa foi. De hauts murs, un portail de fer, laissent entrevoir les grands arbres qui l'abritent aux après-midi surchauffés, que lui laissent ses visites à la prison toute proche. Et plus loin la prison militaire, le lycée, que nous retrouverons à chaque instant pendant les étapes du procès, le lycée qui désormais reste historique pour avoir vu se dérouler entre ses murs, les plus prodigieux débats judiciaires du siècle, où vinrent aboutir les plus immenses efforts que les passions humaines peuvent engendrer, où se heurtèrent et se coudoyèrent sans cesse les hommes les plus opposés de tendances et d'esprits; la prison qu'on oubliait pendant tout le temps que dura le procès, tellement le drame s'était extériorisé, et tellement l'attention de tous restait, après chaque séance, attachée à cette salle de fêtes, qu'une ironie suprême avait transformée en salle de justice, et de laquelle aucun de nous ne pouvait arracher son esprit, pendant les longues heures lourdes de chaleur et d'ennui que furent les journées de Rennes,... après les séances.

Et c'est tout! Lequel de ceux qui assistèrent au procès de Rennes et vécurent ces cinq semaines de la vie anxieuse et de fièvre qui fut la vie de tous, garde un net souvenir, un souvenir très vivant d'autre monument que du lycée et d'autres heures que des heures d'audience? D'ailleurs la ville indifférente et monotone ne ménageait guère de surprises, et seule la promenade du *Thabor*, ses grands arbres et ses pelouses brûlées, les roses du *Jardin des Plantes*, et le paysage coupé de haies vives et de grands

chênes que l'on y aperçoit, purent quelques instants laisser reposer les esprits, loin du drame quotidien. Encore, si j'en juge par la masse de témoins civils et militaires, la quantité de journalistes et d'assistants qui s'y rendaient, les bruits de conversation entendus, c'était toujours le procès de Rennes qui agitait les cerveaux et tourmentait les consciences.

Et le décor restait toujours le même, toujours égal dans sa banalité de ville rajeunie sans intentions. A ceux qui demandaient la Chalotais, on montrait sans enthousiasme, M. Le Bastard, en bronze, ou Leperdit déchirant un parchemin. Le musée possède des coquillages et des pierres, quelques moulages sans intérêt, un portrait de femme que le catalogue attribue sans réelles convictions à Rubens. N'oublions pas un Véronèse, à qui des restaurations successives et dépourvues d'ingéniosité enlevèrent son caractère primitif — tel personnage s'y enorgueillissant d'un nez merveilleux, un nez qui n'est pas un nez à la Véronèse, mais trouverait sa place dans une des figures illuminées que peignit Teniers dans ses Kermesses.

Mais il y a encore la maison penchée, dans le quartier des tanneries, devant laquelle je vis M. Bertillon se livrer au calcul des probabilités, afin de savoir quel jour, d'après la courbe et la nature du terrain, les habitants — dont l'âge était un des facteurs du problème — se réveilleraient dans le canal, avec leur habitation sur la tête.

Et souvent dans le bruit de cloches, qui toute la journée tintent et carillonnent, au tournant des rues aux pavés herbeux, devant les cloîtres et les couvents qui pullulent, nous nous répéterons sans enthousiasme le mot par lequel

nous accueillait Octave Mirbeau, au premier jour : « Allons ! Rennes est une ville gaie ! »

Une ville gaie ? Certes non. Ce fut pendant ces cinq semaines une ville lourde d'angoisses, une ville énervée et fiévreuse, et dans ce décor insignifiant de province ensommeillée, parmi les figures indifférentes des habitants, qui — spéculation à part — semblaient ne pas comprendre et ne pas savoir, on vécut des heures tragiques, et dont la variété perpétuelle empêchait de regretter toute autre villégiature, et laissait sans repos les cerveaux les plus calmes et les cœurs les plus secs.

Des écrivains d'opinions contraires, polémistes ou chroniqueurs, enivrés par la bataille qui se livrait, ou attirés par l'imprévu du spectacle, donnèrent avec leurs tempéraments divers et leurs talents particuliers, des physionomies d'audience et des impressions vécues, qui firent à Rennes comme à Paris, le sujet de commentaires passionnés. Voici simplement des notes, prises au jour le jour, au fur et à mesure des événements, dans la fièvre ou le calme du moment, parfois avec indifférence ou simple curiosité, souvent avec la passion dont il était impossible de s'abstraire. Je les relis et les classe avec froideur. Il me semble que les événements qui se déroulèrent il y a quelques journées sont déjà loin. Et c'est en toute sincérité et avec le plus d'indifférence possible que je livre ces notes. Suis-je tombé dans la partialité qui fut le domaine commun ? L'objet de ce livre — qui est de montrer simplement les côtés extérieurs du procès de Rennes, tous les petits événements à côté du drame, — m'en a empêché, je crois. Cependant qu'on ne s'indigne

pas trop... au cas contraire... il y a tant de précédents qui m'excusent !

Et puis ; voici mieux que tout, voici les photographies de Gerschel, les représentations brutales et fidèles de la vie, d'après lesquelles tout lecteur pourra se livrer à des commentaires personnels, pour lui infiniment supérieurs à ceux que j'ai recueillis ici.

LA PREMIÈRE AUDIENCE

On l'attendait cette première journée, non comme le lever du rideau, à une première, mais un peu avec l'impression que peuvent éprouver tous ceux qui vont se trouver en présence d'un drame connu, dont seules restaient encore dans l'ombre certaines figures, à peine esquissées, et que l'auteur a développées. Et c'était la veille une continuelle interrogation des visages et des individus. Quelles intentions apportaient à Rennes certains témoins? Sur quoi reposerait tel témoignage? A qui servirait le plus tel personnage extraordinaire? Entendrait-on enfin parler librement et entièrement tels hommes qui, depuis deux ans, dans l'angoisse frémissante de tous, s'étaient tus.

Il y avait pour tout ce monde échappé de Paris, après des villégiatures diverses, un attrait étrange. Dans ces rencontres perpétuelles de gens connus, parmi des lieux d'une banalité sans égal, à chaque tournant de rue, au café, à l'hôtel surgissaient de nouveaux visages. On renouait des relations anciennes. Des groupes sympathiques se formaient. On projetait des excursions aux plages pour les dimanches, — les longs dimanches de la province, les

longs dimanches d'été — qui seraient les entr'actes ennuyeux du spectacle.

Et le matin à cinq heures, bien avant l'heure fixée par le Conseil pour l'ouverture des débats, de partout survenaient des figures tout étonnées de l'heure matinale, du silence des maisons et du développement de forces dans les rues de la ville encore endormie. Quelques curieux stationnent hors les barrages et se désignent ceux des Parisiens notoires qu'un hasard leur fit connaître. Des confusions s'établissent qui donnent à rire. Il ne semble pas encore qu'une réelle séparation se soit faite entre les deux partis. On voisine assez volontiers et déjà certains murmurent des mots d'apaisement, auxquels les jours suivants réservent de cruels démentis. Mais cependant, hier, à l'hôtel Moderne, Mme Séverine ne causait-elle pas avec sa voisine de table, Mme Lebrun-Renault, la femme du capitaine et l'un des principaux témoins à charge du procès? N'a-t-on pas vu la dame blanche avec un député conservateur, que certains prirent — grâce à une ressemblance physique — pour le frère du général Zurlinden? Le général Chamoin et M. Paléologue — qui, d'après les journaux nationalistes, auraient eu au cours de l'enquête faite par la Chambre criminelle, de si graves démêlés, entrent ensemble, et pendant tout le procès ne se quitteront jamais. Enfin c'est encore du calme. Et pour la première fois depuis le procès Zola certaines gens admettent près d'eux des voisinages qu'ils n'auraient jadis pas supportés.

Et puis on ne sait pas encore de combien sera la durée du procès? Y aura-t-il un huis-clos? Comment vont se passer les débats? Déjà survient l'homme bien renseigné,

celui qui sévira pendant ces cinq semaines, et dont les indications n'ont qu'un but, qui est de faire savoir ses belles relations dans l'un ou l'autre camp. Très heureux si encore il n'a pas d'attaches gouvernementales; autrement, rassurez-vous, c'est lui qui veille et qui observe, qui note et qui surveille, et hier encore — n'en doutez pas — il a sauvé la France.

Et l'on s'énerve devant cette porte gardée par des gendarmes. On bouscule et on assaille de toutes parts M. Taunay le syndic de la presse judiciaire, et M. le commissaire Hennion. Des gens réclament six cartes — seulement — pour leurs amis et leurs familles; d'autres se plaignent amèrement, que tel grand journal parisien n'ait pas été favorisé davantage que ne le fut le *Carillon de Coulommiers* ou l'*Eclaireur de Pézenas*. Les malins se sont procuré des cartes par ces journaux, qui ne publieront jamais que les informations de l'agence Havas, cependant avec une mention en tête : « De notre envoyé spécial. »

Et la porte ouverte, dans une pression furieuse, une hâte fiévreuse, inquiète, on se précipitera dans cette grande salle, aux murs clairs, aux hautes fenêtres d'où un jour frais et jeune tombe sur les tables de sapin encore humide et posées de la veille. De partout arrivent de nouvelles figures. On se reconnaît encore. Et c'est toujours du monde qui pénètre, grâce à un petit subterfuge qu'il n'y a plus d'inconvénient désormais à signaler et qui fonctionnera pendant tout le procès. Chacun ayant un ami à faire entrer, une fois dans la salle, emprunte une carte à un voisin complaisant, sort, donne la carte à la personne qui attend et qui à son tour placée, la remettra au propriétaire. Au fond, derrière la

ligne des soldats rangés l'arme au pied, le public debout, composé d'agents de la Sûreté, de Rennais et de Parisiens, s'entasse et se presse.

Le Conseil entre. A peine le regarde-t-on. On aura tout le temps de s'habituer aux figures des juges. Cependant quelques réflexions se murmurent. On trouve de belles moustaches au colonel Jouaust; à côté de moi j'entends le dialogue suivant entre deux journalistes dont je connaîtrai aussitôt l'opinion. « Hein, ce juge de droite qui s'appuye sur son sabre? Ce sabre, quel antithèse du droit! — Allons donc! Vous oubliez le glaive de la justice! — Le glaive de la justice, qui fonctionne pendant les débats? Vous voulez rire. — Vous raisonnez comme un Jacobin. — Allez donc au tombeau de l'Empereur. » — L'apaisement déjà! Cependant on cause peu. Cette minute est longue et l'émotion de chacun s'augmente en raison même de la durée qu'on lui prête. On ne voit pas les témoins, qui seront dans quelques heures des éléments de curiosité et de discussions; les yeux de tous se fixent sur cette petite porte de droite, au-dessous du nom de Lamennais, cette petite porte derrière laquelle on sait qu'attend « l'homme tragique » pour qui l'on est venu, l'homme que l'on ignorait jadis, que chacun a cependant jugé, l'homme qui a engendré tant de colères et de passions — de bonnes et de mauvaises colères — de généreuses et d'injustes passions — pour lequel ont combattu tous ceux qui sont là, qu'ils ont voulu défendre, ou qu'ils ont essayé d'accabler, l'homme qui était le mystérieux prisonnier de l'île lointaine, et qui seul ignorait encore, il y a quelques semaines, le grand tumulte, l'agitation formidable, déchaînée dans le monde

entier par son nom. Et cette porte va s'ouvrir, la pierre du tombeau se lèvera tout à l'heure, l'enseveli vivant va paraître, rentrer dans la vie et dans la passion, s'éveiller de son lourd sommeil de cinq années, et sa face de reclus dominera tout le procès, assistera impuissante à tout ce déchaînement d'opinions adverses qui sort de lui. Et je vois frémir près de moi, à son entrée, tous ceux — même les plus durs, même les plus hostiles de ces hommes qui, diversement se heurtent et se frappent depuis deux longues années.

Et il passe devant nous, dans le grand murmure étouffé de toutes les bouches, qui saluera son entrée, son apparition sous la petite porte. Il passe de son pas raidi, un peu factice, qu'on sent pénible à cette heure, lentement il gravit les degrés de l'estrade où siège le Conseil — de cette estrade qui hier encore abritait les joies universitaires— et il salue correct, avant de s'asseoir, le président, qui lui rend son salut. A-t-on écrit des pages sur cette entrée! A-t-on assez dit ce contraste étrange de la figure restée jeune, des yeux clairs sous le lorgnon, de la fine moustache avec les cheveux tout blancs, l'apparence usée du corps, l'impression que le dolman était par endroits, rembourré sur la poitrine amaigrie. Et on a noté aussi l'impression un peu cruelle, dépourvue de vie de tout l'être, le côté machine de la carcasse. Mais a-t-on songé beaucoup à ce qu'il a dû éprouver dans son premier choc avec un tel public, et le raidissement qu'il a dû s'imposer sous tous ces regards, cette contraction qu'il a subie et qui a dû, après tant de silence et tant de solitude, donner à sa voix cette intonation rauque, haletante, coupée entre chaque parole, qui

faisait songer à une voix lointaine, entendue dans du bruit, aussi plus prosaïquement, à la voix telle qu'elle est transmise par le téléphone ?

La suspension d'audience nous donnera pour la première fois une impression générale de ce que seront désormais toutes les causeries de cet instant. C'est aussi la première apparition des photographes. Ils surgissent de partout — amateurs et professionnels. — Les uns munis d'appareils savants, de lorgnettes compliquées, les autres simplement d'un petit kodak de poche, et suivant leurs opinions, se dirigent à droite du côté des témoins et des journalistes de la défense, ou à gauche vers l'élément contraire. D'ailleurs les convictions du photographe s'arrêtent généralement devant un groupe curieux, et il triomphe toujours lorsque lui est donnée l'occasion de saisir sur un même cliché, le général Mercier et Me Labori ou le colonel Picquart et le général Gonse. Les lecteurs de ce livre s'en apercevront aisément.

On cause aussi. Et le même thème servira à la sortie et toute la journée dans les hôtels et les cafés. L'attitude de Dreyfus, son accent, sa santé préoccupent tout le monde. Les uns s'étonnent de ce contraste entre la figure et les cheveux, les autres racontent que si le bras est immobile, cloué au corps, c'est à la suite d'une chute de cheval, où il se démit l'épaule.

Ceux qui le virent à son premier procès et lors de la journée lugubre et tragique de la dégradation, affirment que son allure raide et dure est restée la même. Et puis on discute. A quelqu'un qui s'attendait à le trouver plus affaibli, une dame répond très émue :

— Mais vous ignorez donc qu'il gèle, malgré cette température. Il a la fièvre, ne se nourrit que de lait et d'œufs. On lui donne de la kola pour le soutenir et il porte deux gilets de flanelle. Le docteur Reclus le trouve très mal et prétend que c'est à force d'énergie qu'il se soutient.

— Enfin, croit-on qu'il vivra?

— S'il est acquitté? non sûrement pas. Si on le renvoie là-bas peut-être que son énergie lui donnera la force et le courage d'attendre encore quelque temps.

Ailleurs c'est la voix qu'on trouve rauque, désagréable et ça amène fatalement des protestations de la part de ses partisans. Ils remarquent que cet homme habitué au silence, cherche ses mots, les appelle les uns après les autres, et c'est ce qui donne à ses intonations cette note saccadée, sèche, pénible. En somme on ne s'accorde pas du tout entre adversaires. Et à la sortie du lycée, j'entends mes deux interlocuteurs du début de la séance discuter encore.

— Vous ne me direz pas qu'il se défend bien. Ces perpétuelles dénégations...

— Certes, Esterhazy aurait trouvé des gestes, des attitudes, des mots, et je suis de votre avis, il se défendrait mieux, mais...

— Vous savez bien que je ne suis pas pour Esterhazy.

— Pardon, il faut choisir. L'un ou l'autre.

— C'est de la politique.

L'ATTENTAT CONTRE Me LABORI

Cette journée, qui devait offrir par elle-même son intérêt tragique, vit singulièrement s'en modifier l'origine. Il y avait eu la veille la déposition du général Mercier, et les questions des avocats qui restaient à poser promettaient aux amateurs d'audiences mouvementées un spectacle satisfaisant. Déjà on savait sur quels points reposeraient certaines parties du questionnaire, on savait que des confrontations auraient lieu sans doute, mais il restait toute la partie personnelle de Labori, et chacun se demandait avec curiosité comment se terminerait la séance et quels incidents imprévus l'occuperaient. Il y avait d'ailleurs plus de monde qu'aux journées précédentes : des gens ayant eu seulement le temps d'arriver, d'autres s'étant arrangés pour échapper aux quatre journées de huis clos, avaient débarqué la veille.

Ceux qui venaient de la ville haute avaient admiré place de la Préfecture et place du Thabor, les délicates nuances de cet incomparable ciel de Bretagne. Mais bientôt le jour rose et frissonnant du matin s'était changé et le ciel s'était fait brumeux. Notons pour le romanesque

du décor la petite pluie fine et froide qui commençait de tomber, lors de l'entrée en séance. On se pressait à la porte, on écoutait les pronostics, se narrait les événements de Paris, et déjà la sonnette du Conseil s'était fait entendre quand la nouvelle arriva. Comment, en quelques secondes Mme Labori défaillante, épuisée et cependant assez maîtresse d'elle-même pour courir, avait-elle pu franchir la distance qui la séparait du lycée et venir réclamer les secours, que les Rennais passant sur le quai se refusaient à donner à son mari blessé? On demandait un médecin, dans l'effarement et l'ignorance de tous, et on ne savait pas encore ce qu'il y avait que déjà un frisson d'angoisse secouait tous les assistants. La ville muette, la ville où s'étaient déroulées tant de scènes de chouannerie avait-elle enfin manifesté sa connaissance de ce qui se passait dans ses murs? La police qui surveillait le général Mercier ignorait encore ce qui venait de se passer à deux pas. Et quelles colères, quelles émotions, quelle consternation éclatèrent quand on sut le nom de la victime. Un journaliste criait dans la salle : il y a un blessé! c'est Labori!

Je note que parmi ceux qui, le lendemain, inaugurèrent un nouveau genre de polémique sur lequel je n'insisterai pas, certains crurent bon de s'excuser et de dégager toute responsabilité d'avec le criminel. « Quelle lutte fratricide! » dit à un de nos confrères M. Judet. Et M. Barrès murmura : « Sans doute un coup de pied de cheval! »

Cependant ceux qui avaient appris la nouvelle avant d'entrer dans la salle, couraient déjà sur le quai dans la direction où ils savaient vaguement que le crime avait eu lieu. Ils ignoraient encore et la gravité de la blessure et

les circonstances dans lesquelles l'affaire avait eu lieu. Quelques personnes groupées autour de Labori couché à terre, et serrant contre lui sa serviette d'avocat, leur apprirent en quelques mots ce qui s'était passé. L'assassin s'était enfui par le chemin de halage, et M. Gast et le lieutenant-colonel Picquart étaient à sa poursuite.

Il y eut alors quelques minutes atroces, sur la durée desquelles personne n'a pu s'entendre, tellement l'oppression était grande chez tous ceux qui attendaient le brancard qu'un médecin militaire venait d'envoyer chercher. On consultait la figure inquiète du docteur Reclus, la face pâle de Labori, et un frisson secoua les assistants à l'arrivée de Mme Labori, dont le courage fit l'admiration de tous. Et ce fut le transport si lent vers la maison de la place Laennec où quelques amis avaient déjà installé un lit, dans le salon, bouleversé les meubles et tout préparé en un clin d'œil, pendant qu'arrivaient Me Demange la figure en larmes, M. Mathieu Dreyfus le visage contracté, et tous les amis de Labori, affolés et furieux.

Pendant ce temps la police interrogeait les témoins de la scène, ceux qui avaient vu passer l'assassin dans sa course éperdue ; et des galops de cavalerie ébranlaient le sol, les gendarmes courant au hasard et de tous côtés dans une confusion d'ordres contraires, personne ne sachant encore rien de précis. Quelques minutes après, un bicycliste — le seul ayant montré quelque bonne volonté — venait demander des agents de la part du colonel Picquart et indiquait la route de Château-Giron, où se précipitaient agents, commissaire de police et gendarmes.

De tous ceux qui avaient vu passer l'assassin nul ne s'était efforcé de l'arrêter, pas plus qu'il n'y avait eu de secours apporté à Labori, de tous les passants qui le virent gisant sur la route. Et si Mme Labori abandonna son mari, pour venir réclamer un médecin, ce fut uniquement pour ne pas avoir à se fier à quelqu'un qui n'aurait pas fait la commission. Aussi si certains crurent d'abord à un acte de *chouannerie*, comme il s'en produit encore dans les campagnes bretonnes, ces faits semblent suffisamment démontrer que cette opinion était au moins défendable.

Le soir, quelques journalistes se rendirent à la battue organisée par la police et la troupe dans les bois de Cesson. On sait le résultat de cette battue. L'endroit devint dans la suite un lieu d'excursions pour les Parisiens de Rennes. De même qu'il fut de mode, les premiers jours, d'aller voir au parquet, les quelques personnes arrêtées par la police et relâchées le lendemain. Et ceux qui les premiers jours s'étaient fiévreusement préoccupés de savoir si l'assassin était enfin arrêté, cessèrent bientôt d'avoir tout espoir dans l'issue de recherches qui s'éternisaient sans résultats sérieux. Retenons cependant ce mot d'un habitant de Cesson, à un journaliste de Paris, et qui expliquera bien des choses :

« Sur cent habitants du pays, monsieur, il y en a quatre-vingt-dix neuf qui auraient caché cet homme. Un crime a eu lieu il y a deux ans à Cesson ; on n'a jamais retrouvé l'assassin, à qui tous les gens prêtaient aide et assistance. »

UNE JOURNÉE

Qu'il y ait eu à Rennes des heures inquiètes et des moments passionnés, ceux qui ont assisté au procès peuvent l'affirmer et en garderont le souvenir. Heureux ceux qui ne virent que quelques séances, et que dans leur passage le hasard favorisa, ils n'auront pas le souvenir des lourds après-midi, ensoleillés et étouffants que vécurent là-bas pendant plus d'un mois, tous ceux qu'y retenaient des fonctions professionnelles, ou la passion de tout voir, avec le désir de ne rien laisser échapper des émotions ménagées par le drame.

Ils n'auront pas connu les longues stations monotones au *Café de la Paix*, l'entassement des êtres les plus divers, dans l'attente des journaux de Paris, l'impatience énervante de savoir ce qui certains jours se passait dans la capitale, et la fatigue qui résultait le soir de toutes ces discussions, appréciations et interprétations des faits quotidiens. Ils auront échappé à la tristesse des soirées vides et inoccupées, ou toute envie de travail disparaissait, de par l'accablement de la journée et la fatigue pénible d'un climat nouveau, et ils auront simplement gardé de cette

vie de province, pour laquelle très peu étaient faits, un souvenir complètement étranger à la réalité des choses.

Il faut cependant avouer que malgré tout le désir qu'avaient certains, de se faire « une âme provinciale » qu'ils promenèrent à travers les distractions peu variées de Rennes, bien peu sont partis de cette ville avec l'envie d'y retourner. Qui sait si cependant un jour on ne célébrera pas l'anniversaire du procès, et si les lieux qui furent historiques ne grouperont pas de nouveau ceux à qui ils doivent déjà cette consécration.

C'était d'ailleurs une étrange ville de province, que cette ville dont tous les habitants étaient à la mer ou à la campagne, et où tous les visages rencontrés étaient des visages connus du boulevard et du monde politique et littéraire. Il y eut souvent des conversations très peu provinciales, sous les ombrages du Thabor, et jamais il n'avait été donné aux bons gendarmes des départements voisins de discuter avec des gens aussi peu habitués à observer la consigne, que ceux que le procès avait amenés à Rennes.

Dès le matin, c'était le réveil — duquel bien peu s'accommodèrent — le réveil à cinq heures du matin, alors que toutes les habitudes anciennes de *far niente*, et de sommeil matinal prenaient le caractère sacré des vieilles choses qu'il ne faut jamais toucher, le réveil au petit jour, qui faisait se retrouver dans la rue, au même endroit que la veille, les mêmes gens qui s'y étaient déjà vus si souvent. A la fin, c'était devenu un rite, une chose convenue, qui ne surprenait plus personne, et on refaisait le même parcours sans s'étonner, avec la seule sensation que ça durait depuis toujours et qu'on continuerait encore très longtemps.

Même on ne se surprenait plus du tout du déploiement de force armée, étrange dans cette ville, endormie à toute heure du jour et de la nuit, et l'état de siège des derniers jours, les patrouilles et les barrages ne choquèrent personne tellement le pli était pris, et la préparation habilement ménagée. Les maisons gardées par la police n'avaient rien d'étrange et les personnes à qui l'on avait donné une escorte d'agents de la sûreté s'étaient très bien accoutumées à ces fréquentations, réellement inusitées.

Et quand on avait acheté le *Temps* et le *Figaro* parus le soir à Paris, quand on s'était demandé des nouvelles du « complot » et du « Fort Chabrol » on entrait très calme à l'audience, sans attacher grande importance aux personnages qu'on se désignait au début. L'habitude était enracinée, ça pouvait durer encore très longtemps. Seuls les deux huis clos partiels, mirent quelque imprévu dans notre vie, en nous faisant lever deux heures plus tard. Rare aubaine!

Les repas étaient calmes, animés quelquefois par l'apparition d'un Parisien de passage pour vingt-quatre heures, et dont l'état d'esprit au sortir de la séance amusait comme le rappel d'une sensation très anciennement éprouvée, et dont l'expérience acquise faisait goûter la naïveté primitive.

Il y avait les journaux de Paris qu'on criait à trois heures aux terrasses des cafés, les journaux de Paris qui apportaient les nouvelles — même les nouvelles de Rennes — et qu'on achetait par tas, en les dénommant « journaux du soir » comme les habitants de Rennes. « Lisez le *Matin*! journal du soir », « l'*Aurore*, édition spéciale! »

etc. Quelques instants de sieste, des promenades aux environs, le dîner, une heure de flânerie sur les quais de la Vilaine, et... on se couche de bonne heure en province.

Chacun s'était ainsi fait, une âme provinciale selon ses besoins.

LES TROIS MARCHES

Des lieux qui sont devenus historique, à Rennes, voici celui qui, après le lycée et la prison ne peut manquer d'avoir la plus grande célébrité. Cette petite auberge de campagne, située au bout de la ville, presque dans les champs, en face la demeure du général Mercier, aura eu ses chroniqueurs, qui sont, entre autres, Mme Séverine et M. Cornély. Elle a été photographiée, dépeinte, on venait la voir au passage. La cuisine y était bonne, et la compagnie nombreuse. On y causait du procès et d'autres choses. Il y eut des discussions sur la prononciation du premier vers de l'Iliade, où prirent part des gens qui le matin ou le lendemain, se préoccupaient d'autres choses.

Mais elle fut surtout le lieu de repos, où certains s'attardaient volontiers entre la bataille du jour et celle du lendemain, le bon endroit aux flâneries heureuses, aux conversations gaies et nourries, l'entr'acte agréable du procès, où des amis se donnèrent rendez-vous pendant ces cinq semaines d'émotions si diverses.

JOURNALISTES

Plusieurs figurent ici qui jouissent de notoriétés diverses. Le lecteur appréciera lui-même l'attention qu'il doit apporter à leur représentation photographique. Il appréciera sans doute selon ses goûts, et selon ses opinions. Et peut-être verra-t-il dans ces images de gens, à qui généralement il prête une importance diverse, le symbole frappant de la vie publique et de la vie de représentation qui est la leur. Ceux qu'on photographia, pourront-ils se plaindre ? Si, comme ils le disent, leur vie appartient au public, la gloire doit consister pour eux, à lui laisser une image fidèle de leurs traits, où se reflètent sans doute leur intelligence et leurs convictions.

LE VERDICT

M. Duréault, le préfet d'Ille-et-Vilaine aurait dit, d'après un journaliste : « Si Dreyfus est acquitté, il n'y aura rien : s'il est condamné ce sera très grave. » Et la police annonçait qu'au dernier jour, on ne recevrait pas les femmes au Conseil, et qu'on fouillerait tout le monde pour bien s'assurer que nulle arme ne serait introduite dans la salle. On poussa même la prudence jusqu'à faire déposer les cannes à l'entrée des barrages. Et un régiment de dragons venu de Dinan occupait la ville, par pelotons, pendant que des patrouilles d'artilleurs et de gendarmes

parcouraient les rues, gardées par des soldats d'infanterie, l'arme au pied.

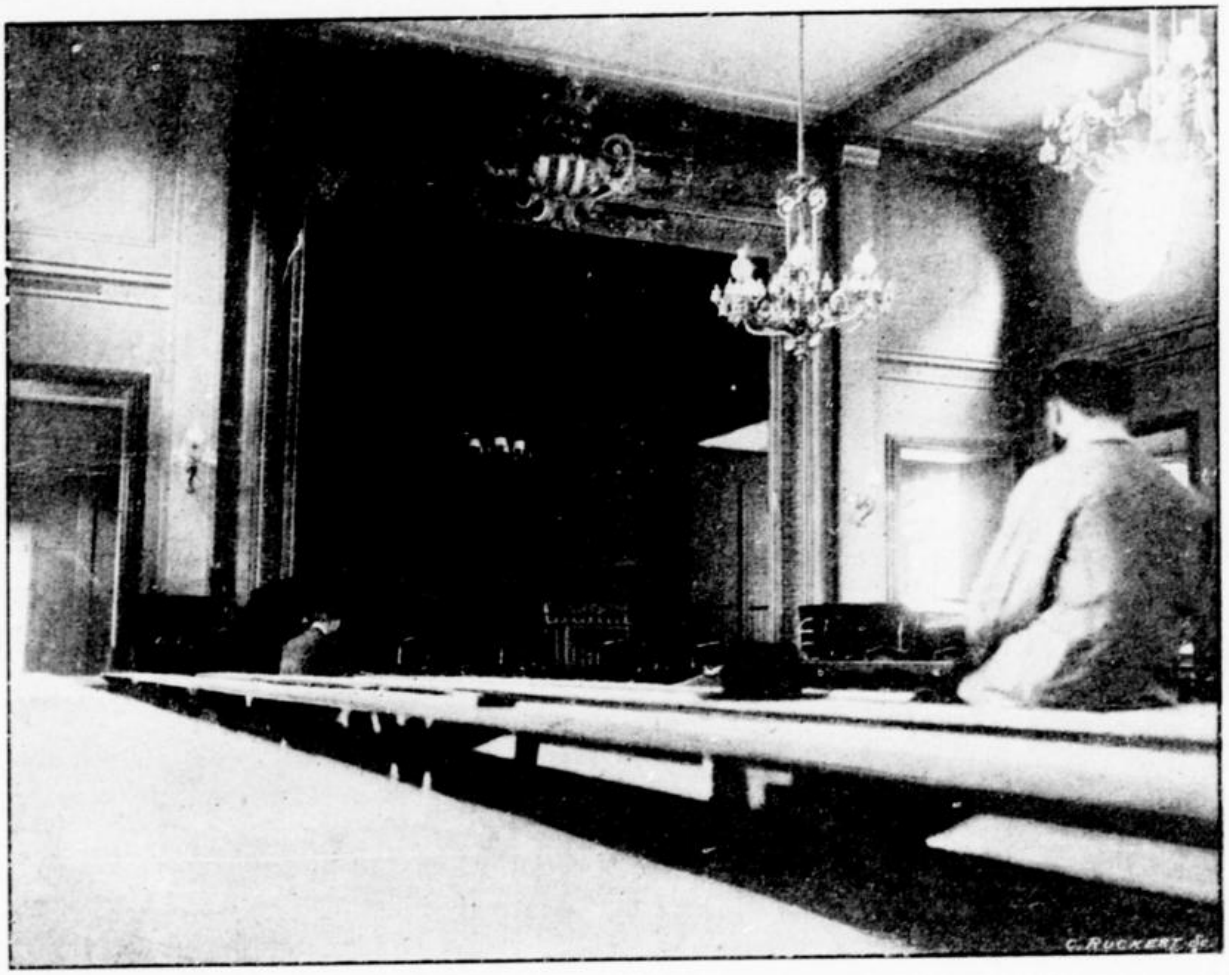
Ce jour-là, les gens de Rennes s'étaient montrés, des groupes stationnaient sur les quais et sur les places, chacun attendant. On sait que le calme fut parfait et que, sauf deux ou trois incidents sans importance, rien de fâcheux ne se produisit.

La matinée avait été longue dans l'attente du jugement immédiat; la soirée s'éternisa pendant les quelques heures de séances, tant d'émotions, tant de passions contraires agitaient tout le monde. Et ce fut après le jugement, une nuée de gens, une bousculade vers le télégraphe et le téléphone, sans un cri, sans un murmure autre que la faible rumeur angoissée qui avait accueilli la lecture du verdict.

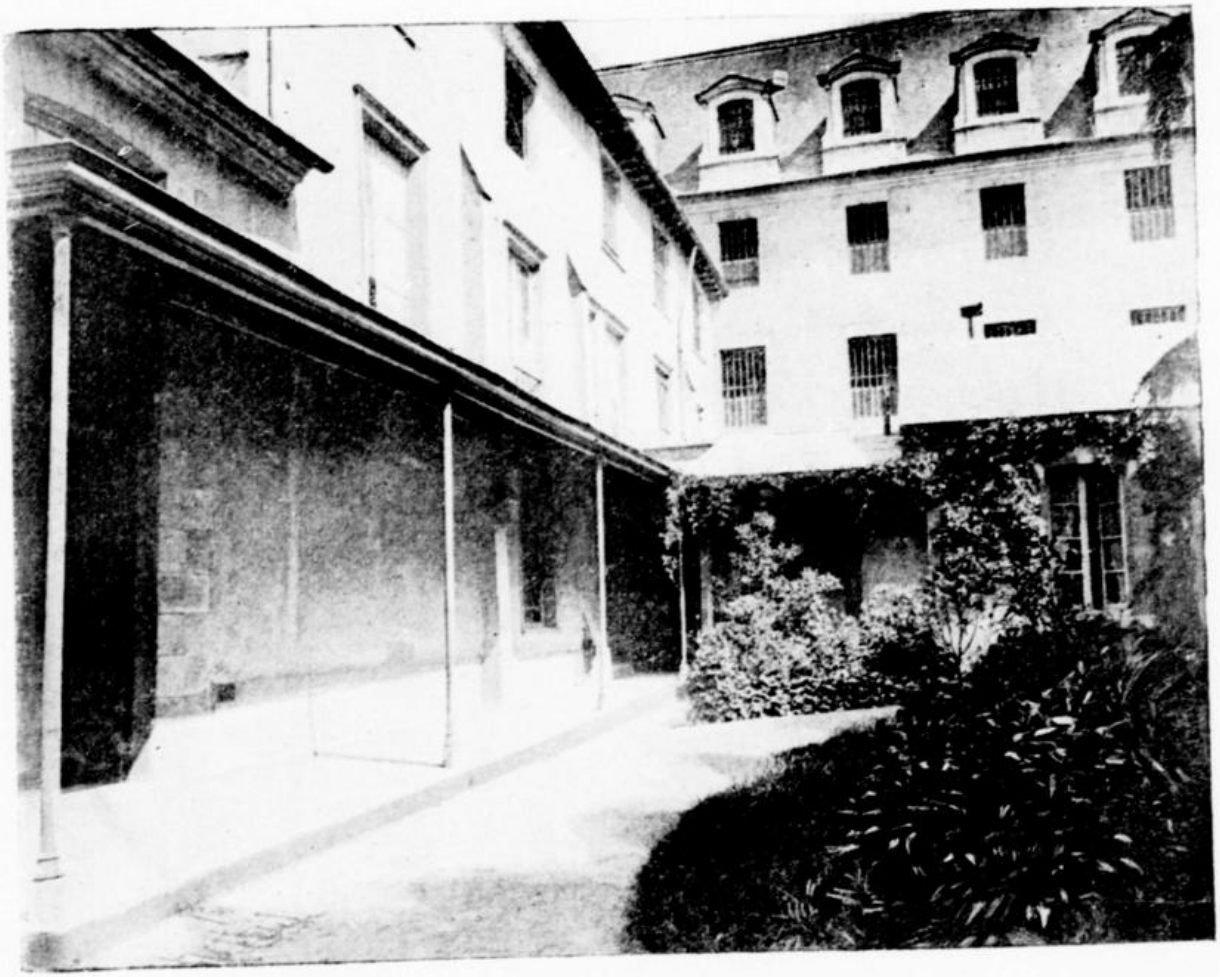
Le soir, on se demandait partout quels étaient les deux juges, on expliquait plus ou moins ses préférences. Et ce fut l'exode rapide, par les premiers trains vers Paris, vers les plages, le départ qui donnait le repos à chacun, et qu'on n'espérait plus, depuis quelques jours.

Maintenant, on se rencontre à Paris sans étonnement, avec l'indifférence des gens qui n'ont pas cessé de vivre ensemble un seul instant. Et ce ne sera que dans quelques années que reviendra précis et net le souvenir des semaines passées là-bas, et qu'agitèrent tant d'événements et tant de colères, tant de passions et tant d'angoisses. Alors peut-être se dégagera plus vivante la leçon que comportent ces événements, peut-être auront-ils reçu de l'avenir une suite encore imprévue, et que les spectateurs du drame ne peuvent entrevoir aujourd'hui.

LE CONSEIL DE GUERRE



La salle du Conseil la veille du procès.



Un coin de la prison militaire.

Le colonel Jouaust président du Conseil.

Commandant Carrière. Capitaine Parfait

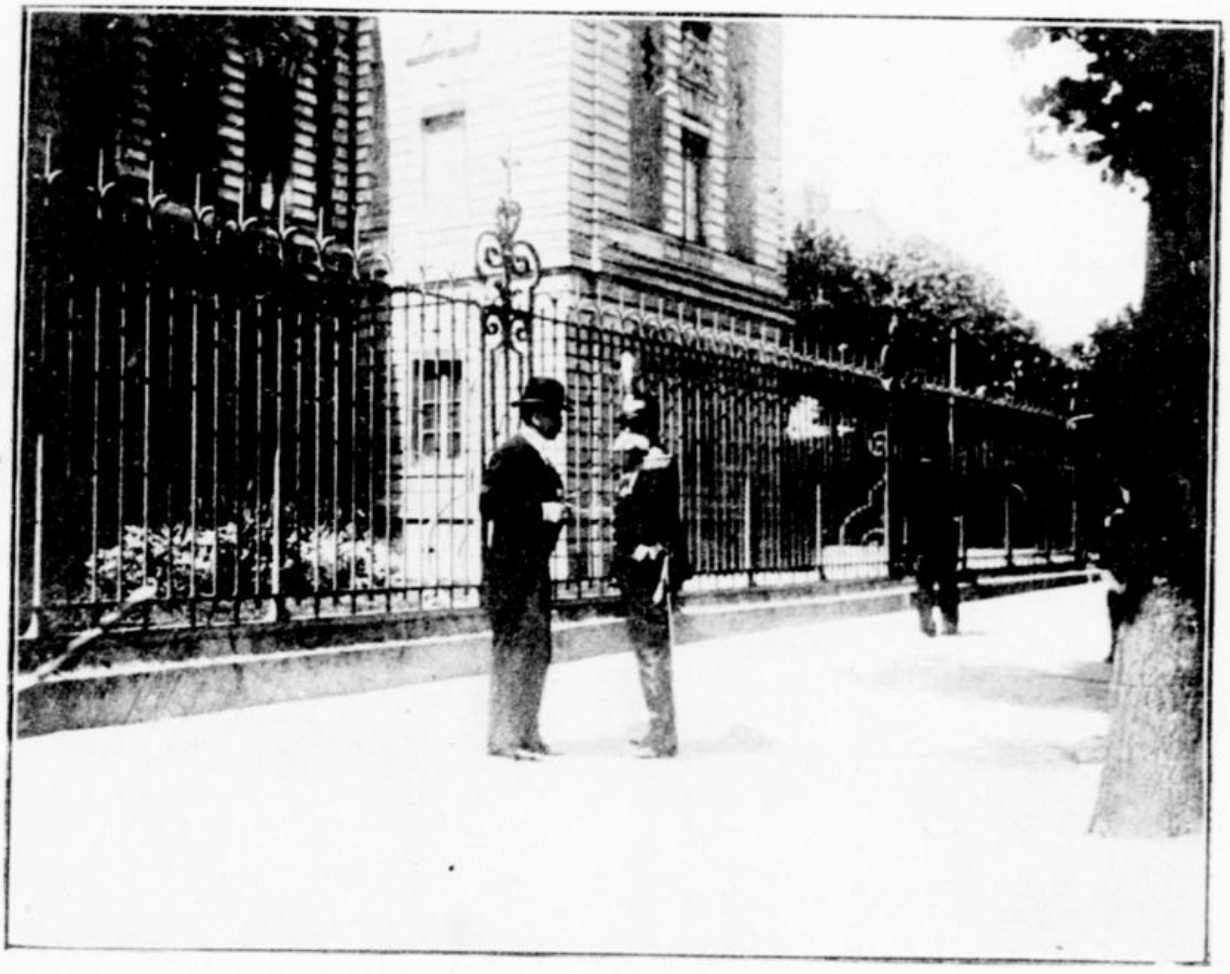
Suspension d'audience.

M. Coupois, greffier du Conseil.

Le commandant Carriere, commissaire du gouvernement.

Avant l'audience.

Le lieutenant-colonel Jourdy, membre du Conseil.



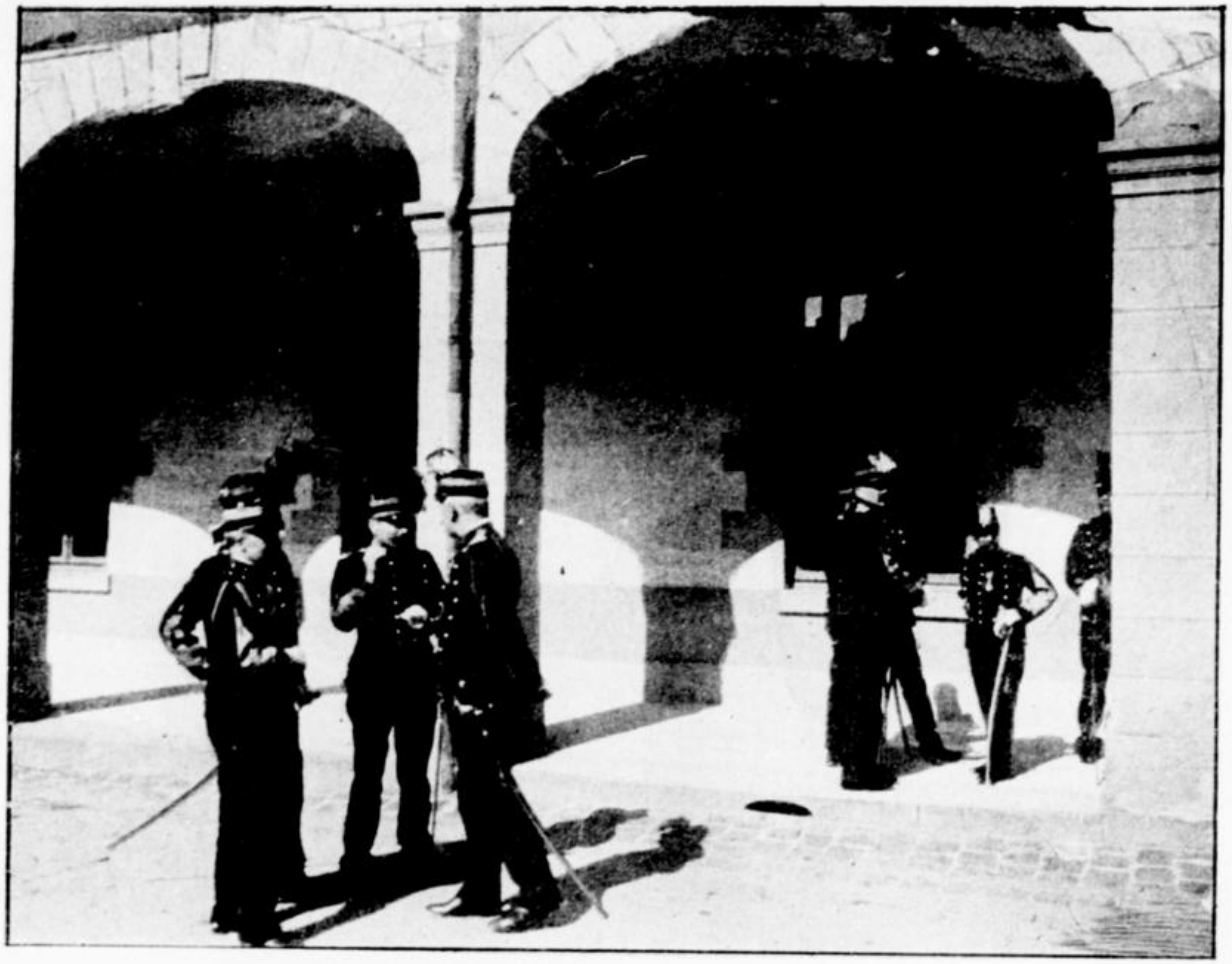
M. Durrécault, préfet d'Ille-et-Vilaine. Colonel Jouaust.

Sortie du lieutenant-colonel Jourdy.

Commandant de Bréon, membre du Conseil.

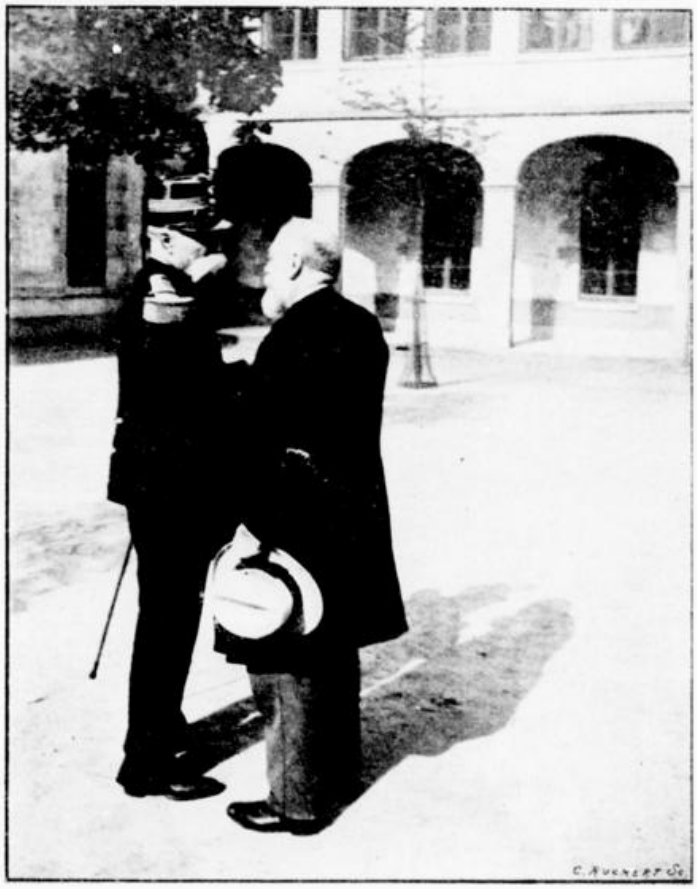
Le colonel Jouaust. Me Labori.
Me Collenot.
Dans la cour du lycée.

Le commandant Carriere M. Havet.



Lieutenant-colonel Brogniart, membre du conseil. Capitaine Profilet, membre du conseil.

Capitaine de Beauvais. Colonel Jouanst.



Le colonel Jouaust et un solliciteur.

Le commandant Carrière

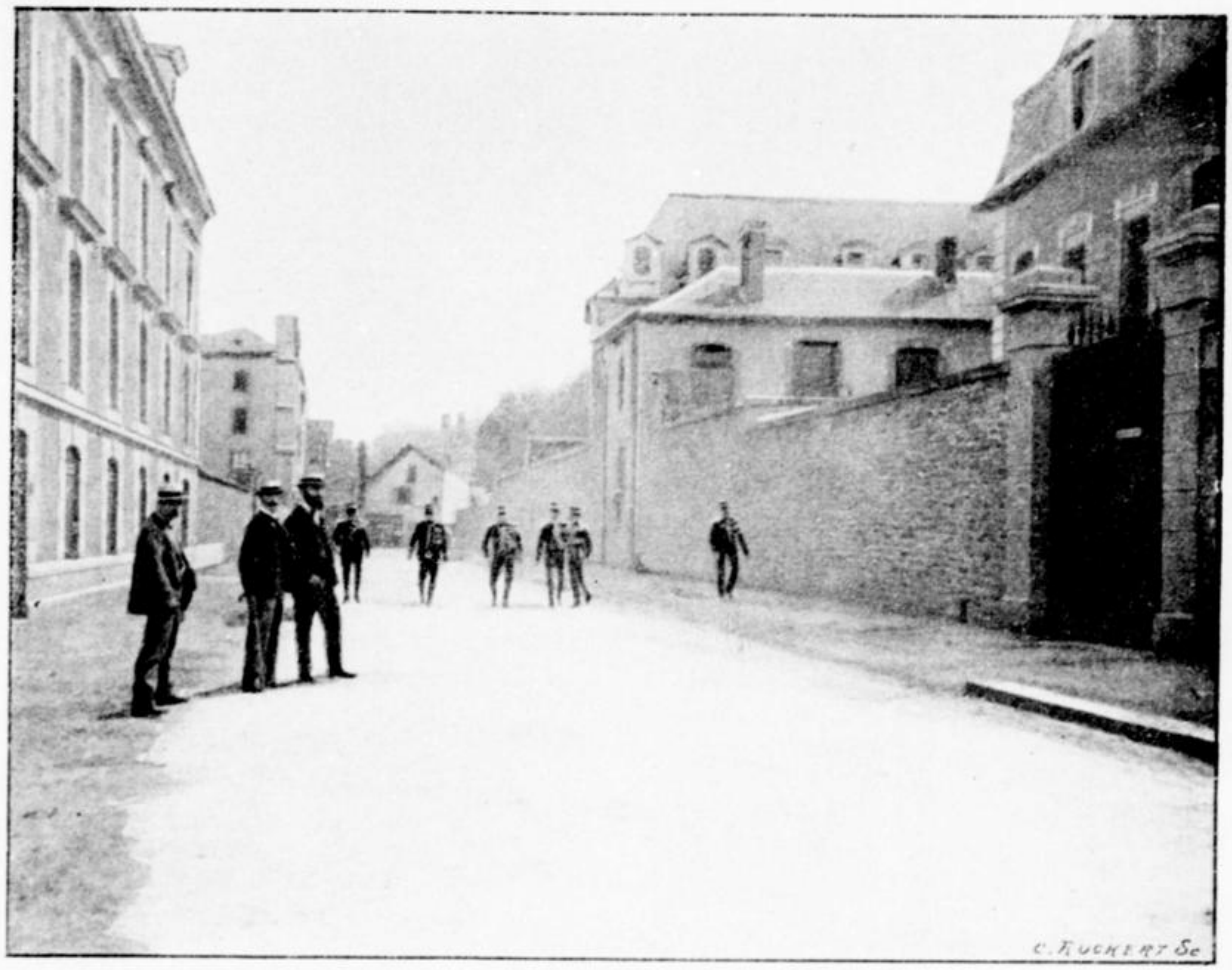
Entrée des membres du Conseil de guerre. M. Chincholle.

Le transport des pièces du procès.

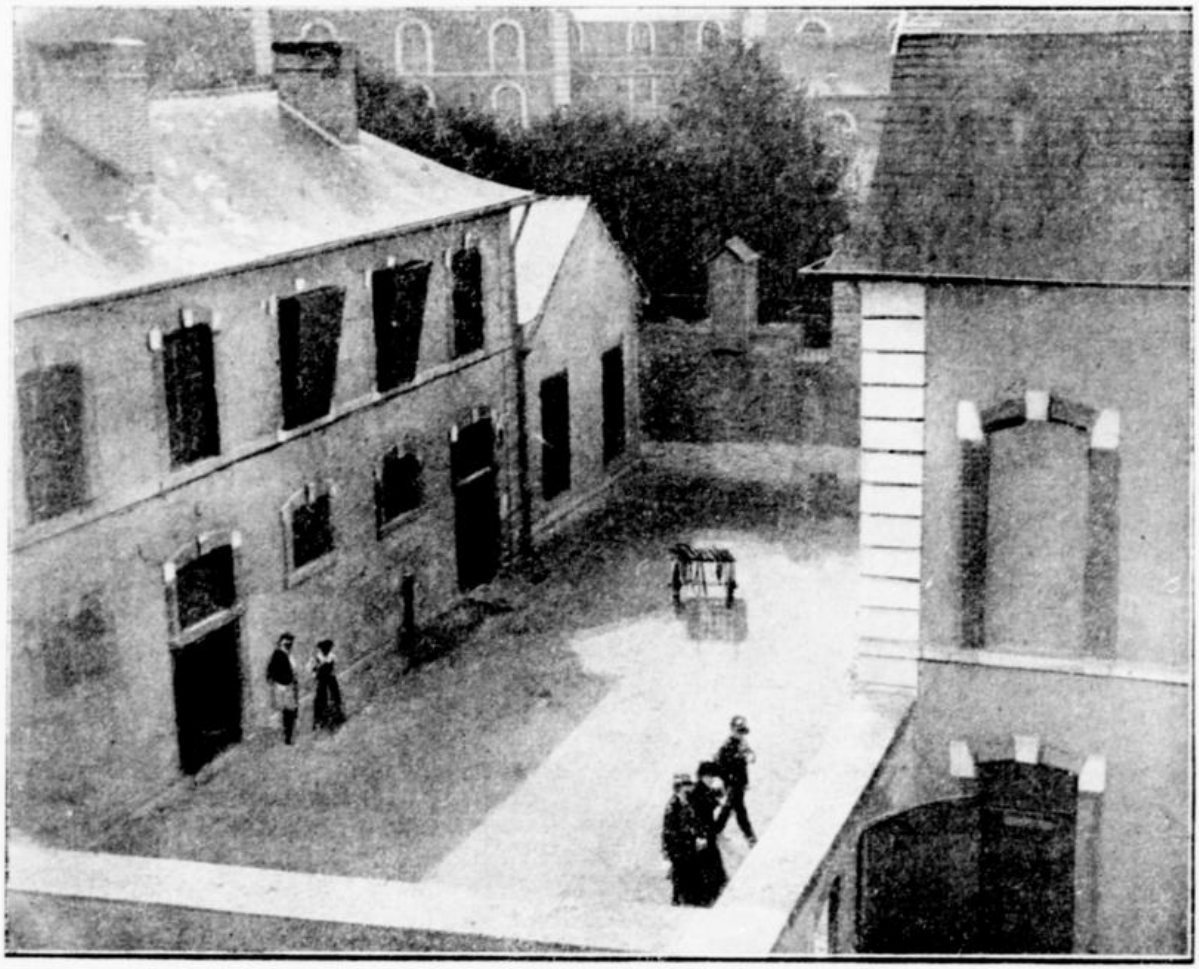
Les juges et la défense examinant le dossier de M. Bertillon.

La sortie des membres du Conseil de guerre.

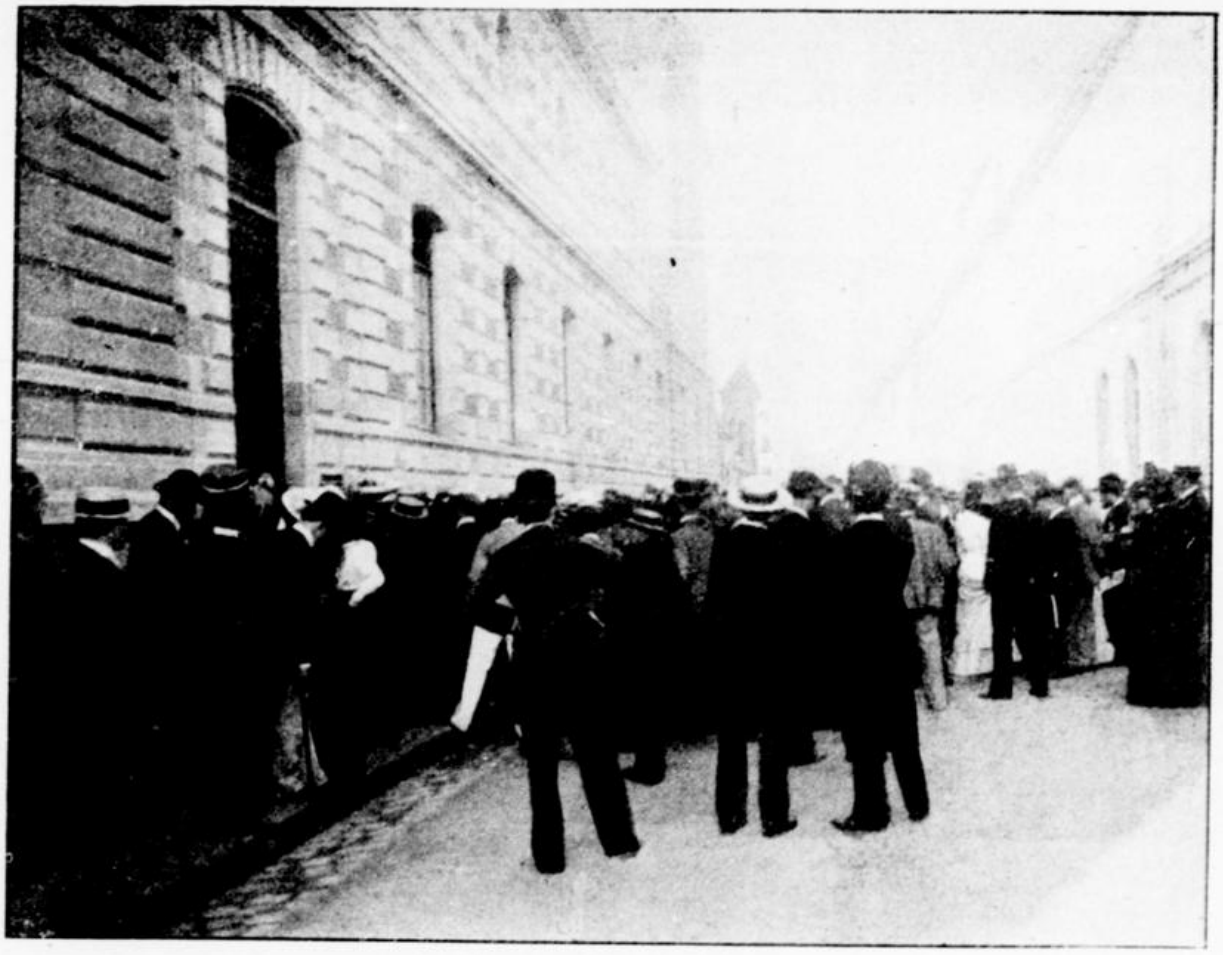
LE CAPITAINE DREYFUS



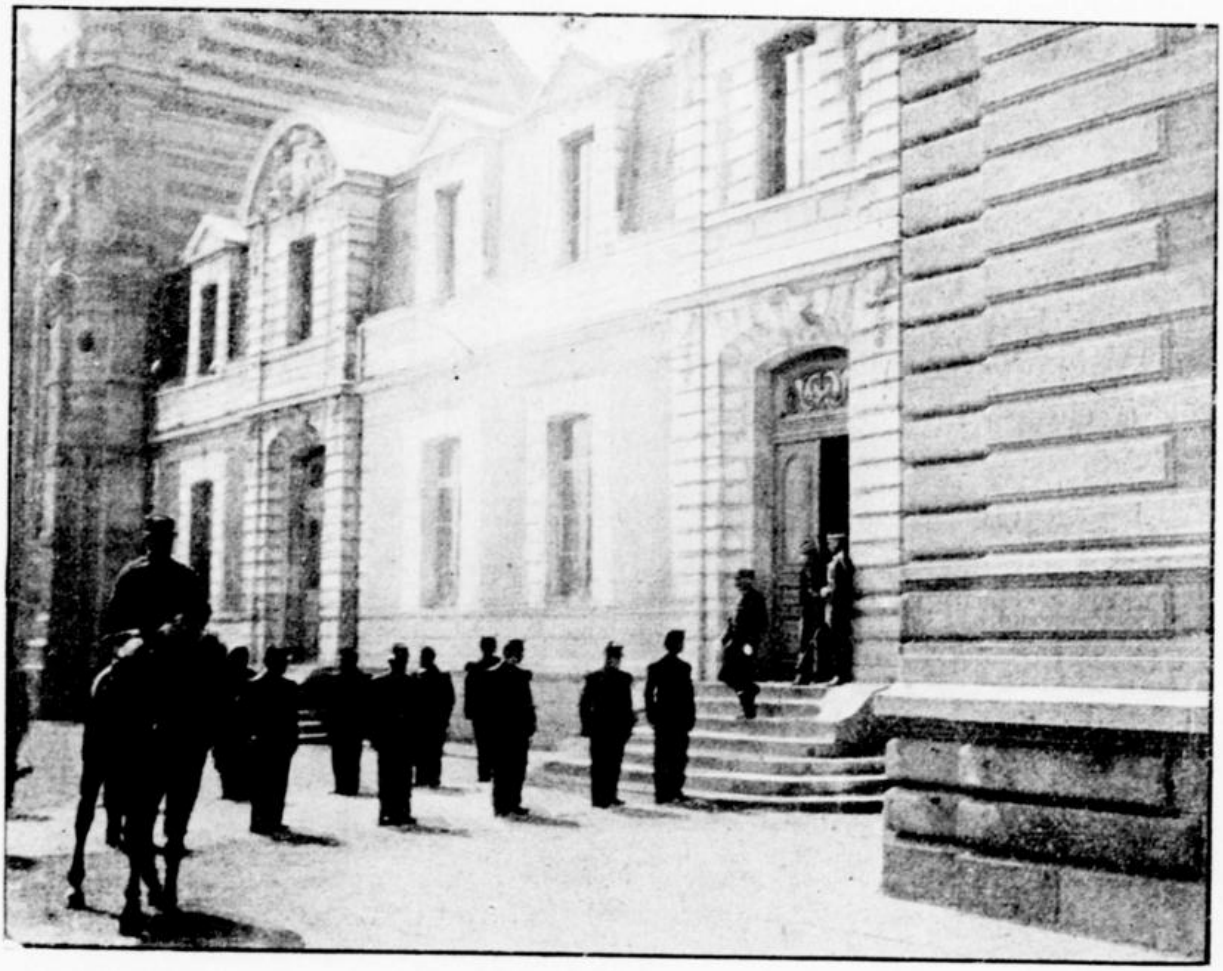
La prison.



Promenade quotidienne du prisonnier. 1 Dreyfus. 2 Cellule de l'accusé. 3 Manutention. 4 Poste police.

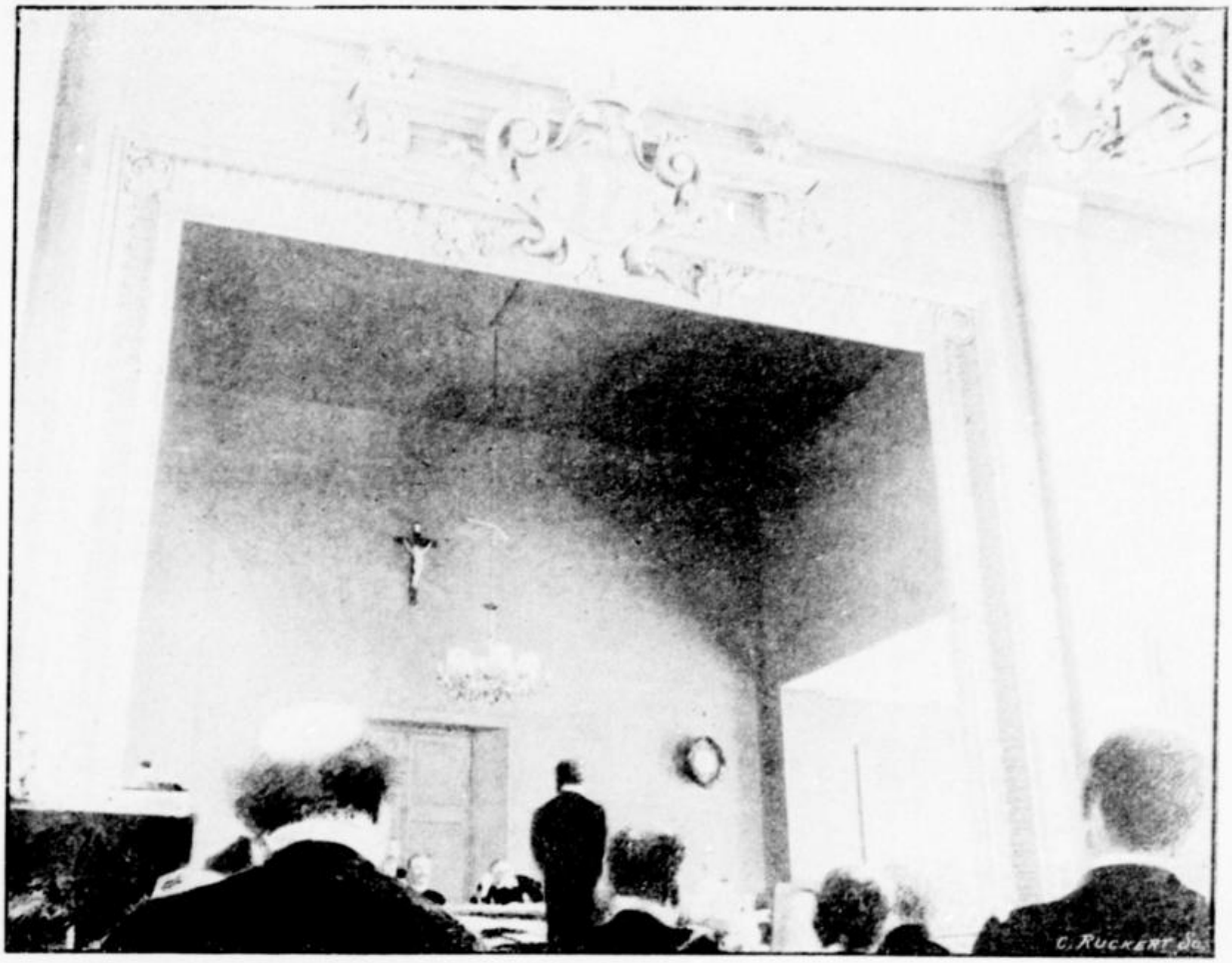


L'entrée du public, rue Toullier.

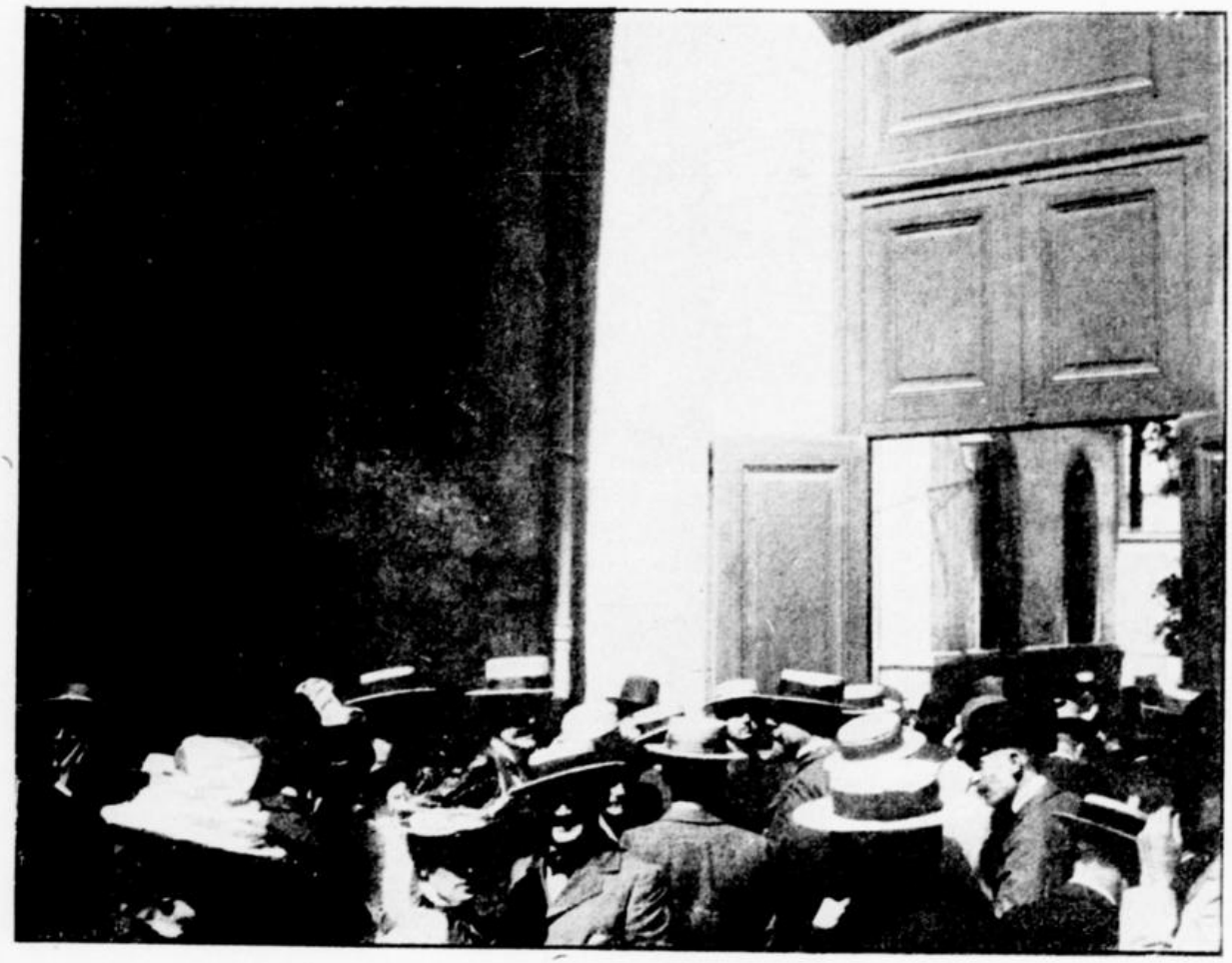


Sortie du capitaine Dreyfus après la 5e audience.

Le Capitaine Dreyfus rendant au Conseil.

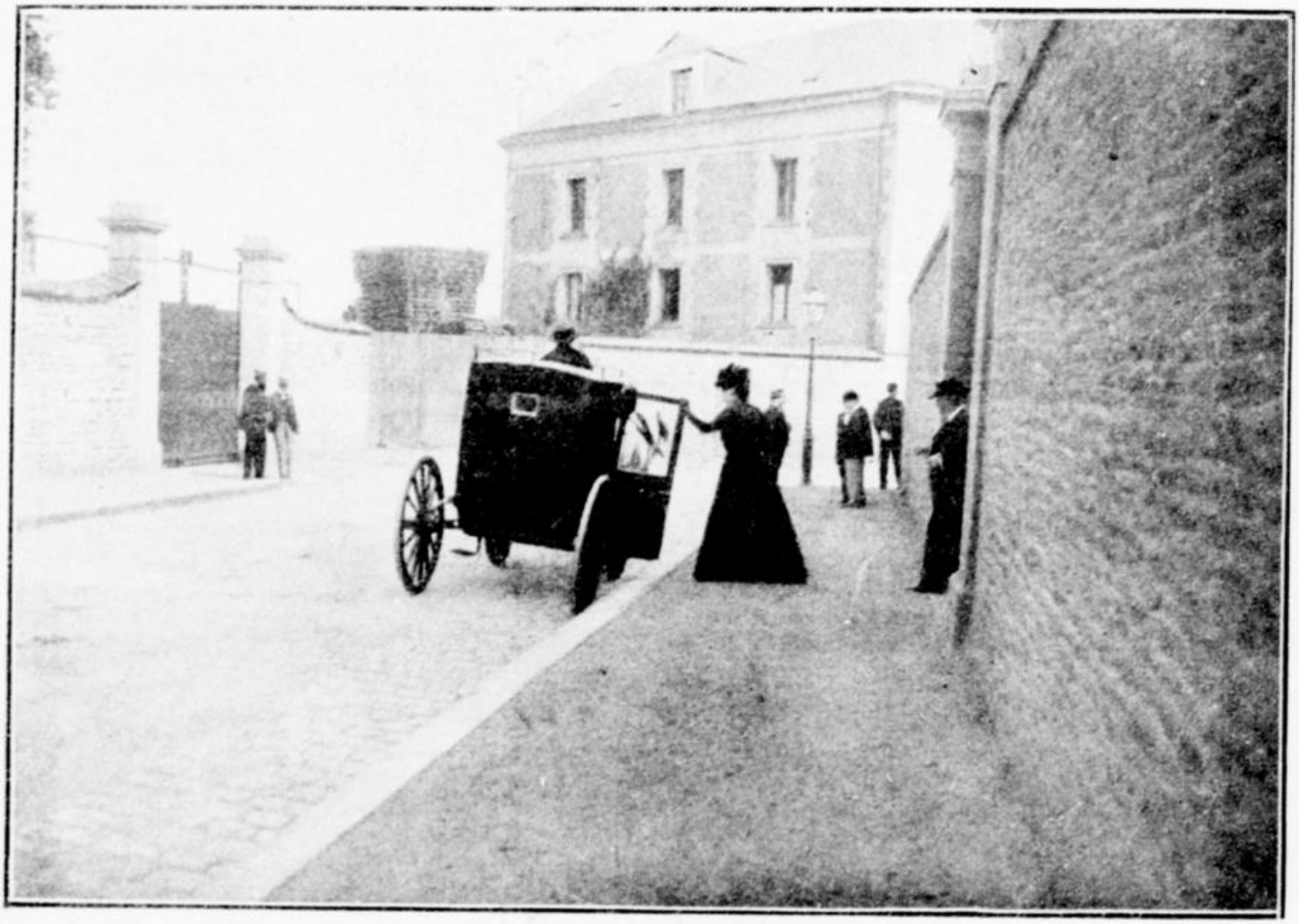


Déposition de M. Bertillon.

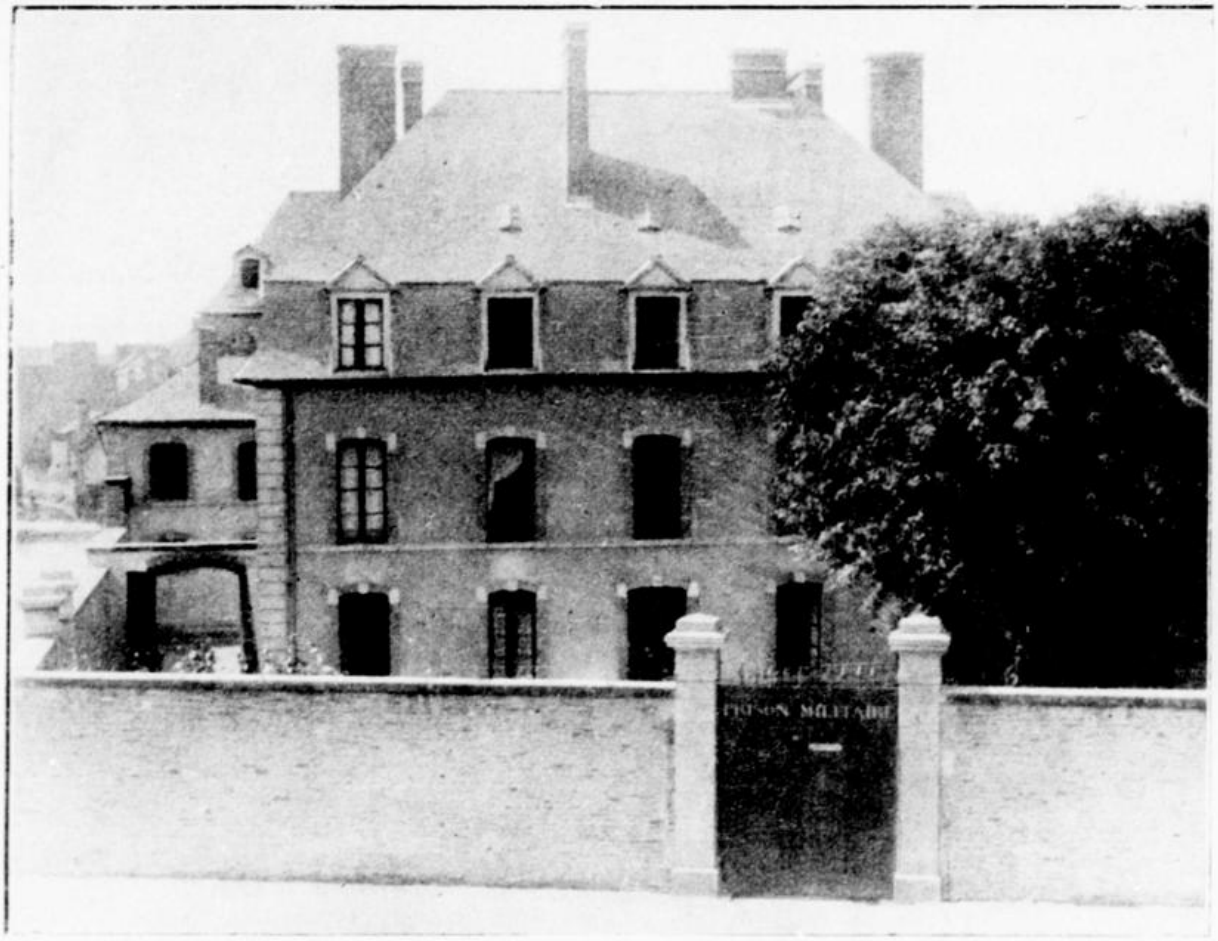


La sortie de l'audience.

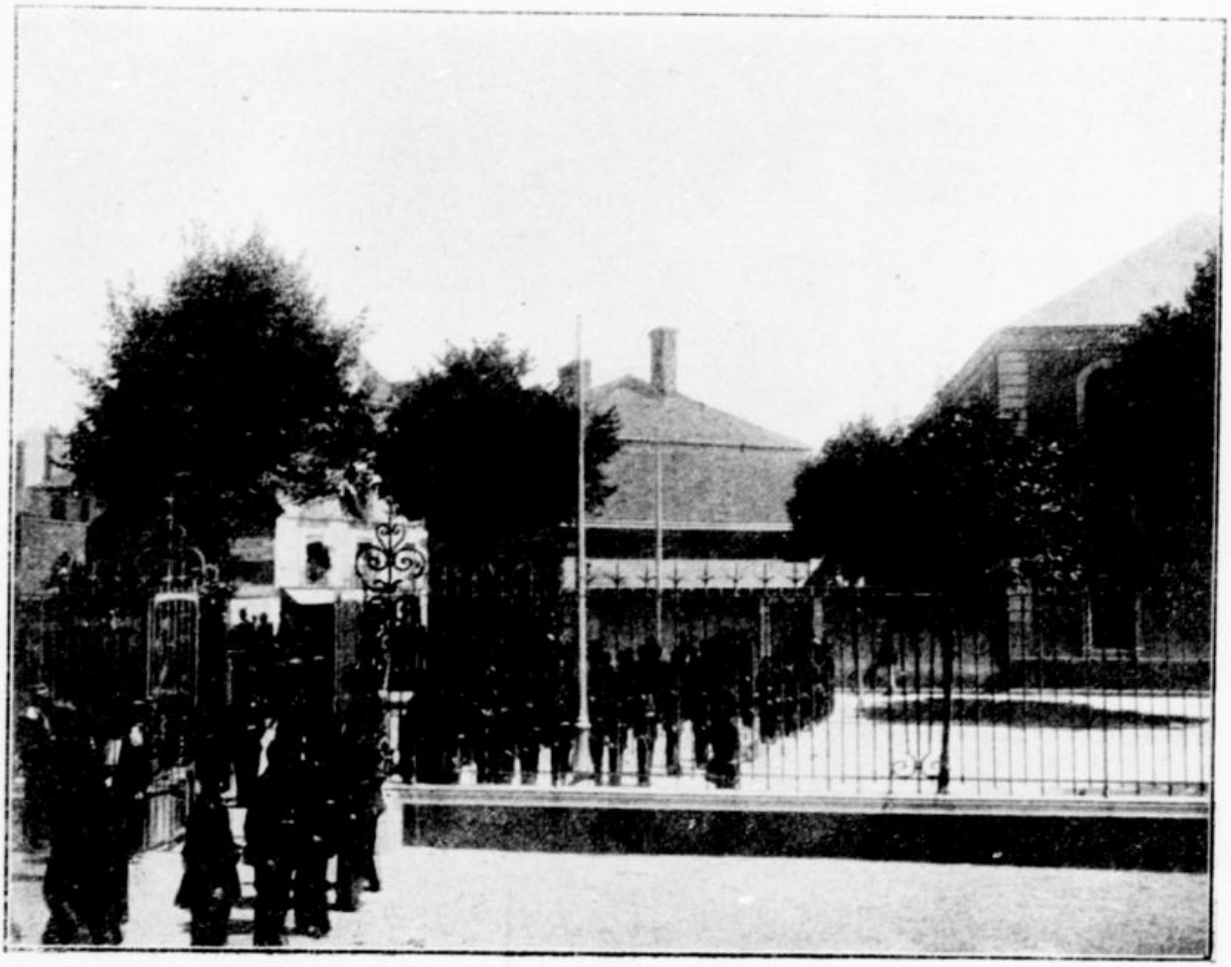
Arrivée de MM. Mathieu Dreyfus et Labori à Rennes.



Mme Dreyfus quittant la prison avec son père.



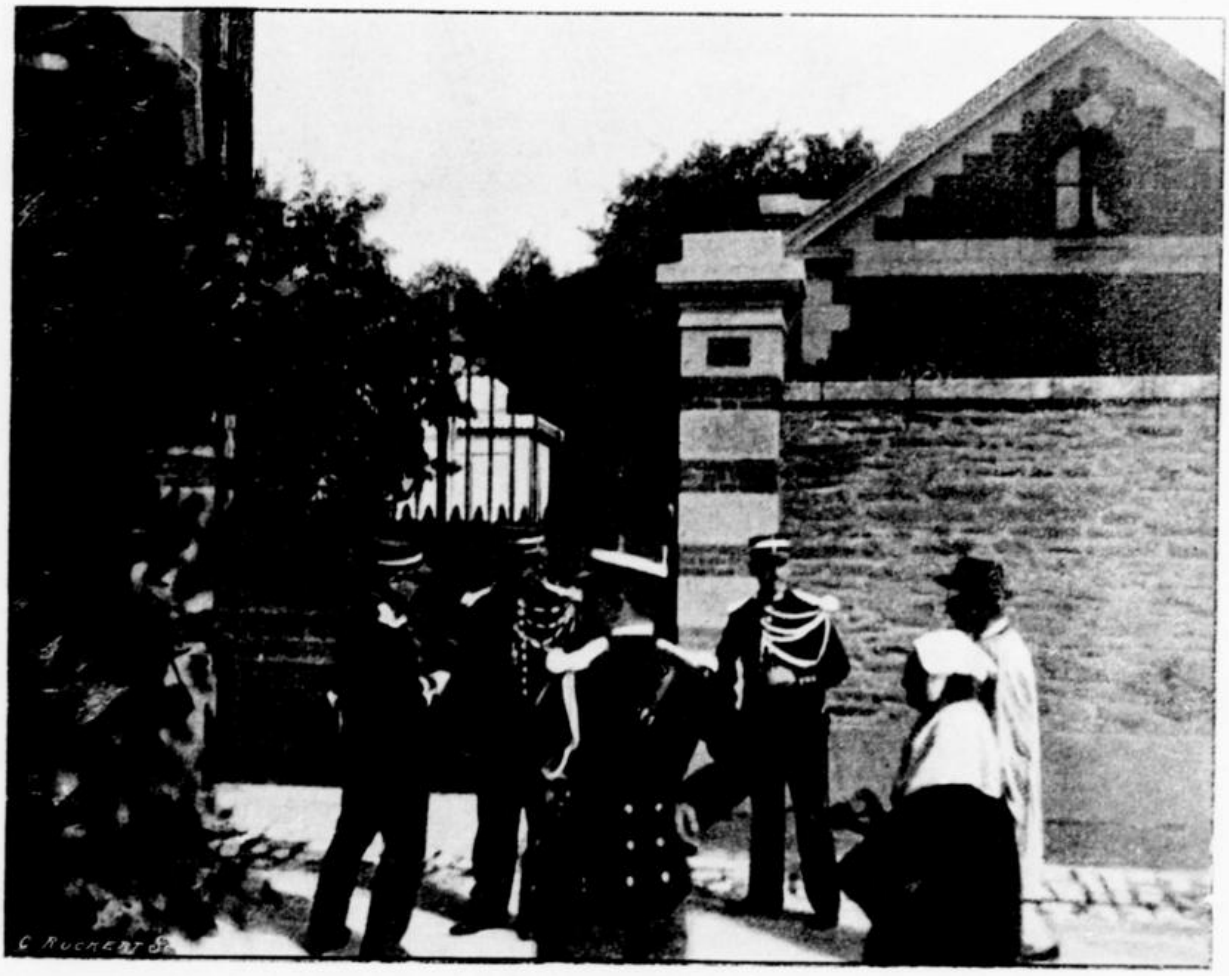
La prison militaire.



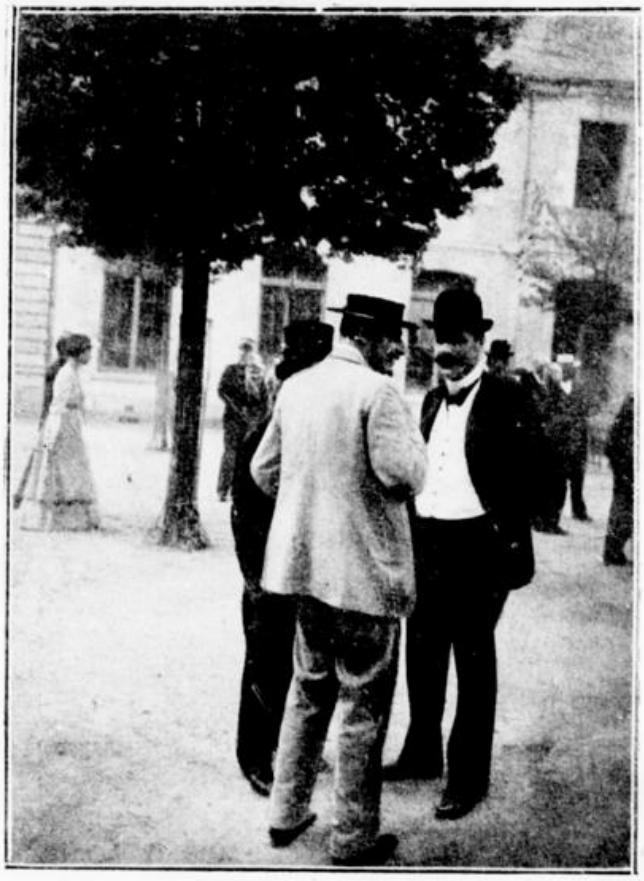
Sortie du capitaine Dreyfus.

MM. Hadamard frères, beaux-frères du capitaine Dreyfus.

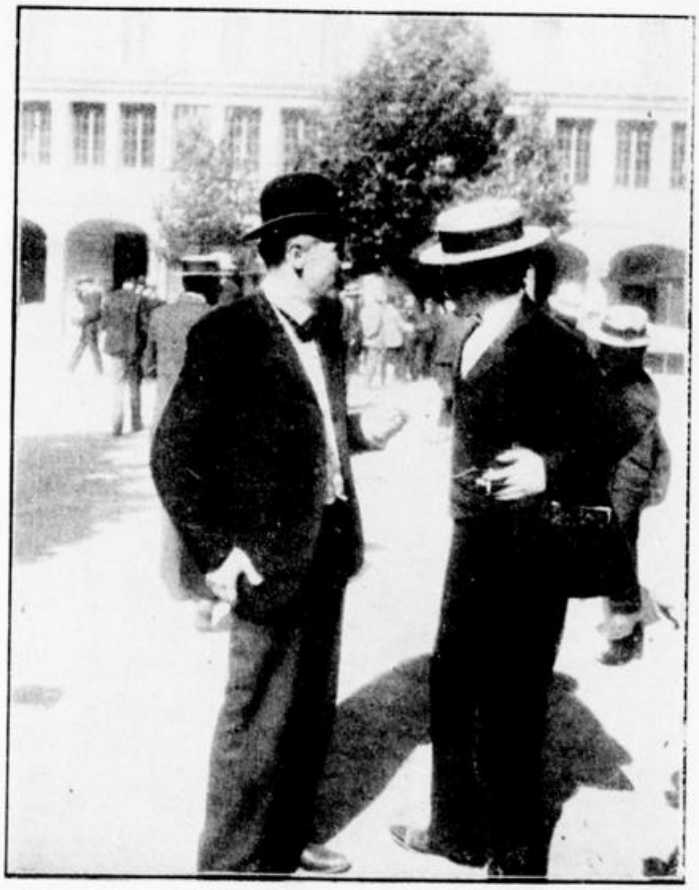
Madame Alfred Dreyfus et M. Hadamard à Rennes.



La villa Godard.

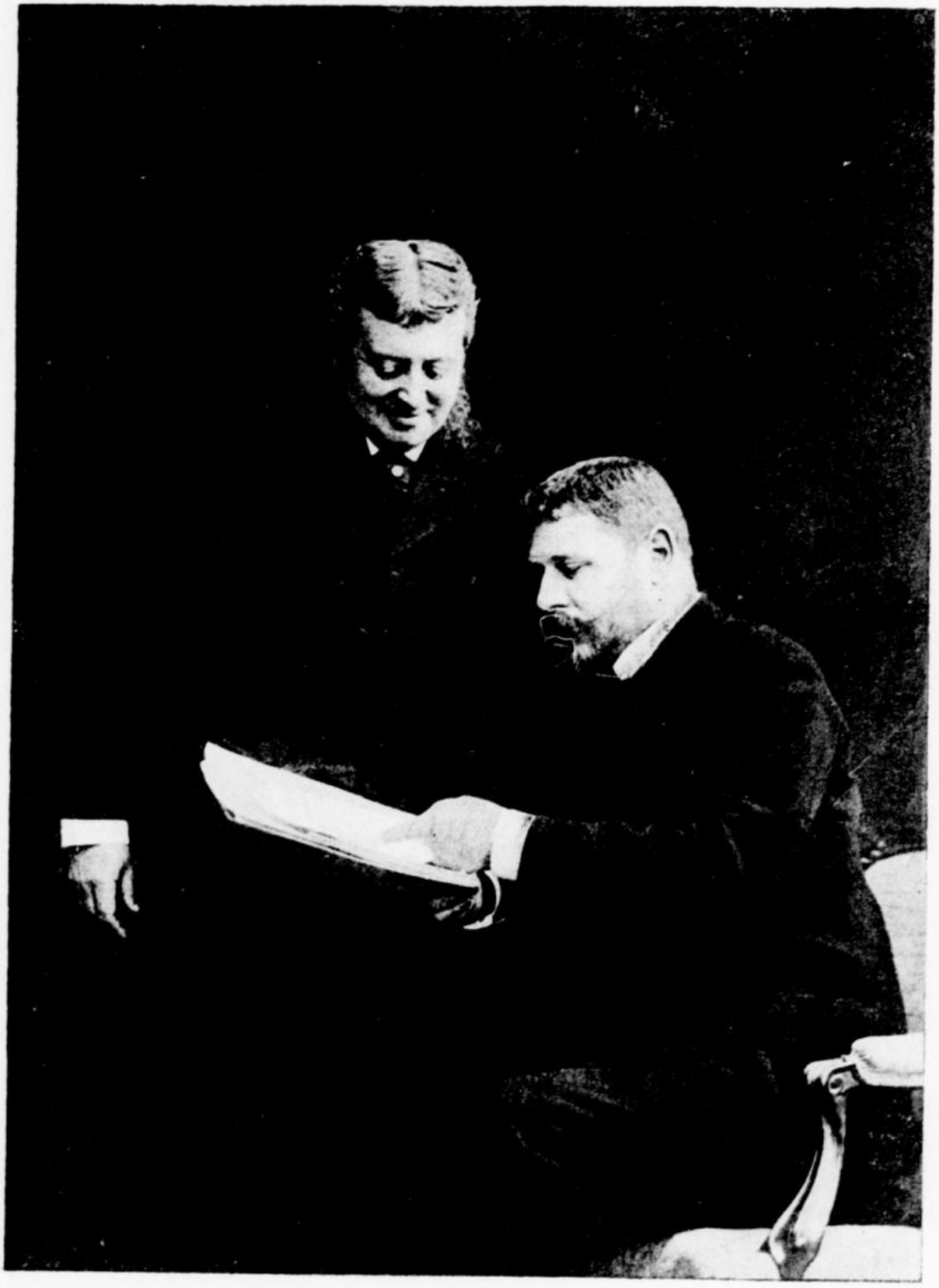


Villon. Mathieu Dreyfus.
Dans la Cour du lycée.



Mathieu Dreyfus. Georges Bourdon.
Un colloque.

LES DÉFENSEURS



Mes Demange et Labori.

Me Demange dans les couloirs

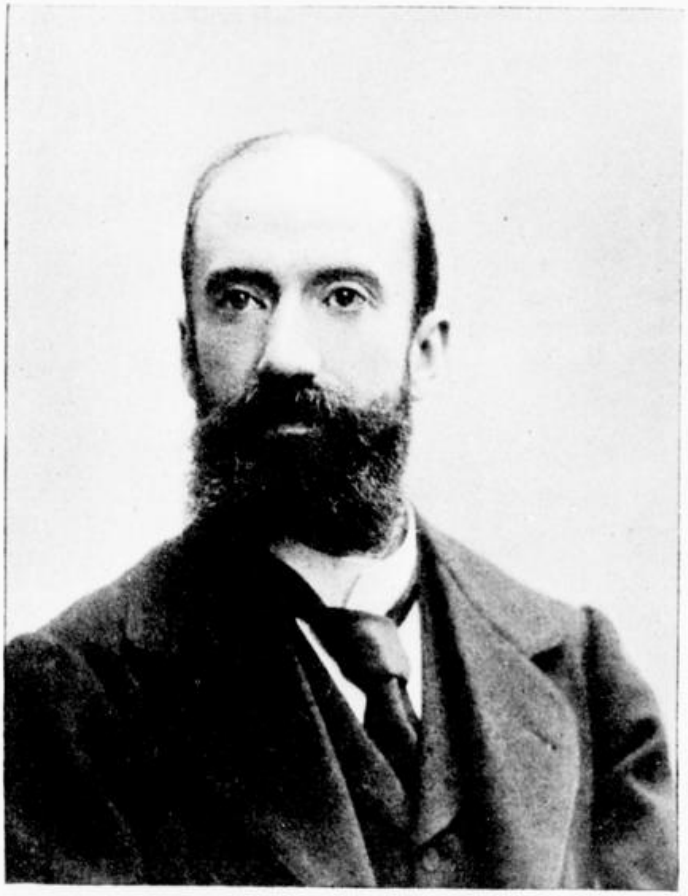
Me Collenot, Me Labori, Paul Meyer dans les couloirs.

Me Demange.

Mrs Barbey. Monira. Hild.

Me Labori.
Général Deloye. Colonel Jouaust. Général Roget.
Une suspension d'audience.

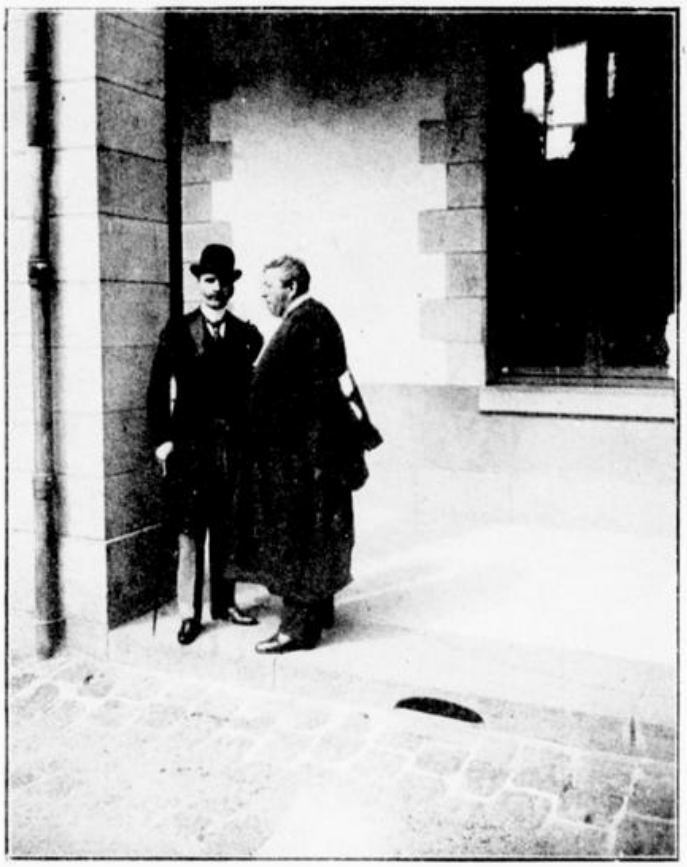
Mathieu Dreyfus. Me Collenot.
A la sortie.



Me Mornard, avocat à la Cour de cassation.

Me Mornard. Me Labori.
Me Hild.

En conférence.

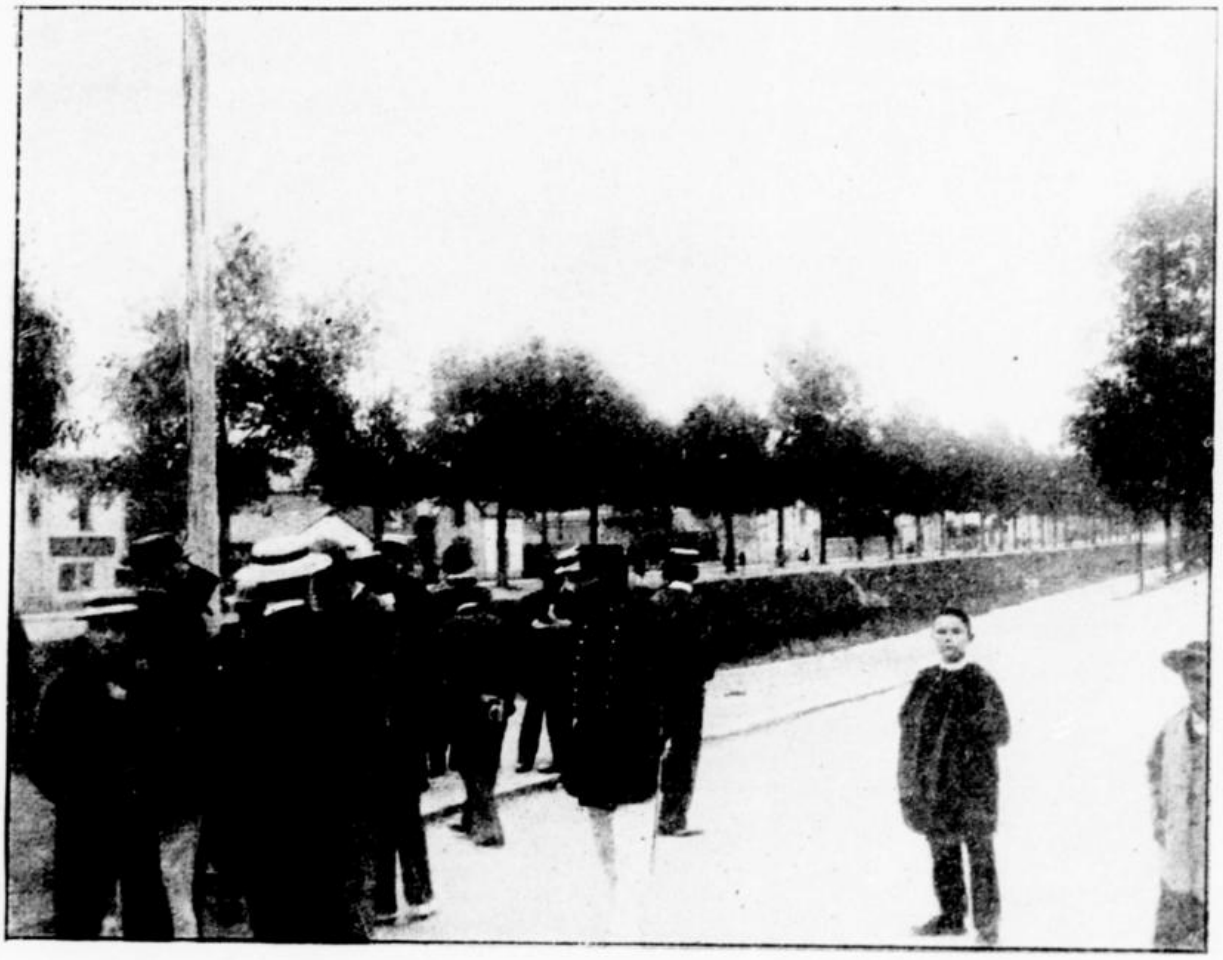


M. Paléologue — Me Demange.
Avant la plaidoirie.

M. Paléologue et le général Chamoin félicitant
Me Demange après sa plaidoirie.

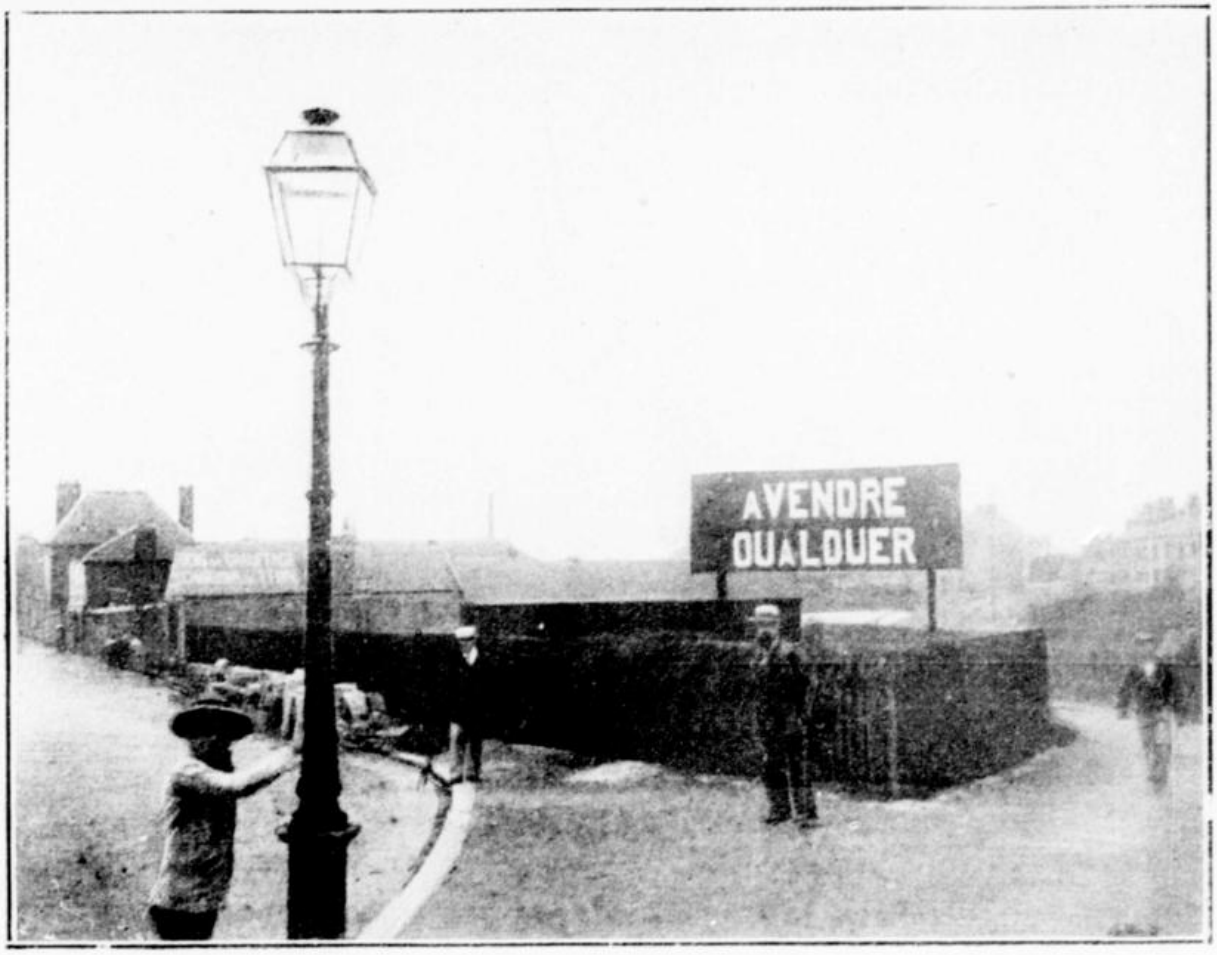
L'ATTENTAT CONTRE Me LABORI

Me Labori.

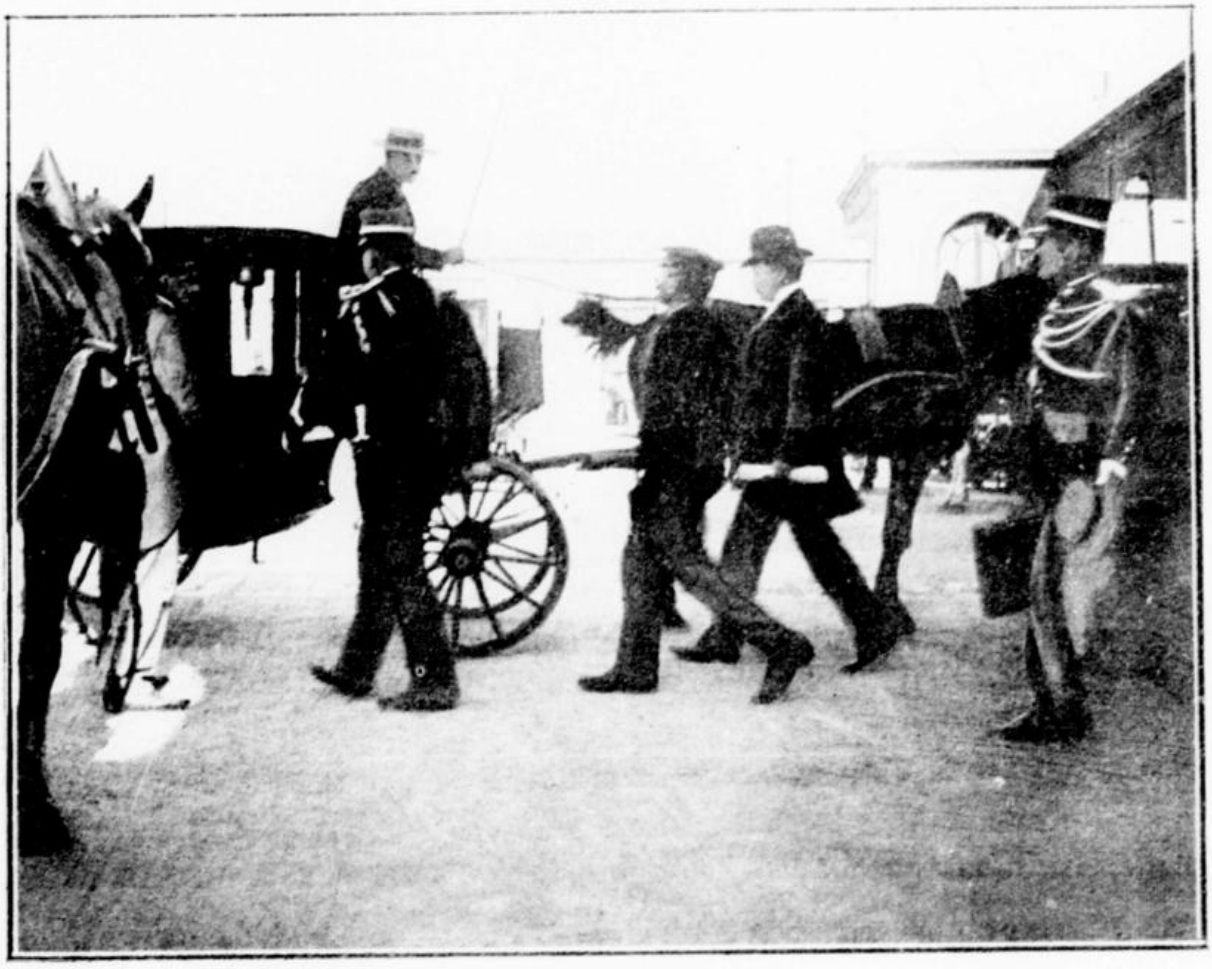


L'endroit où a été commis l'attentat.

Mme Brémontier, rédactrice à *la Fronde*.
A la poursuite de l'assassin.

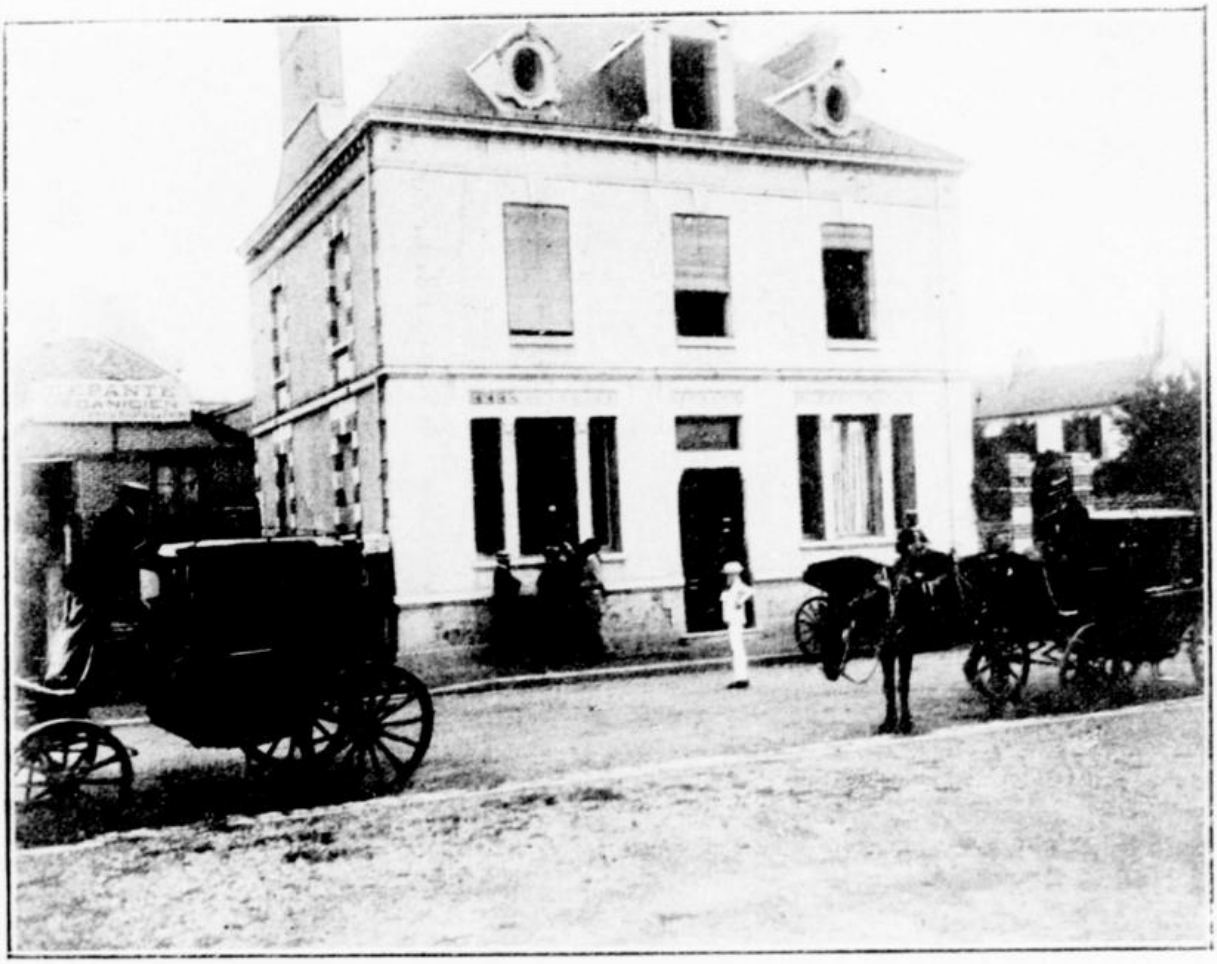


Carrefour où se tenait l'assassin de Me Labori.



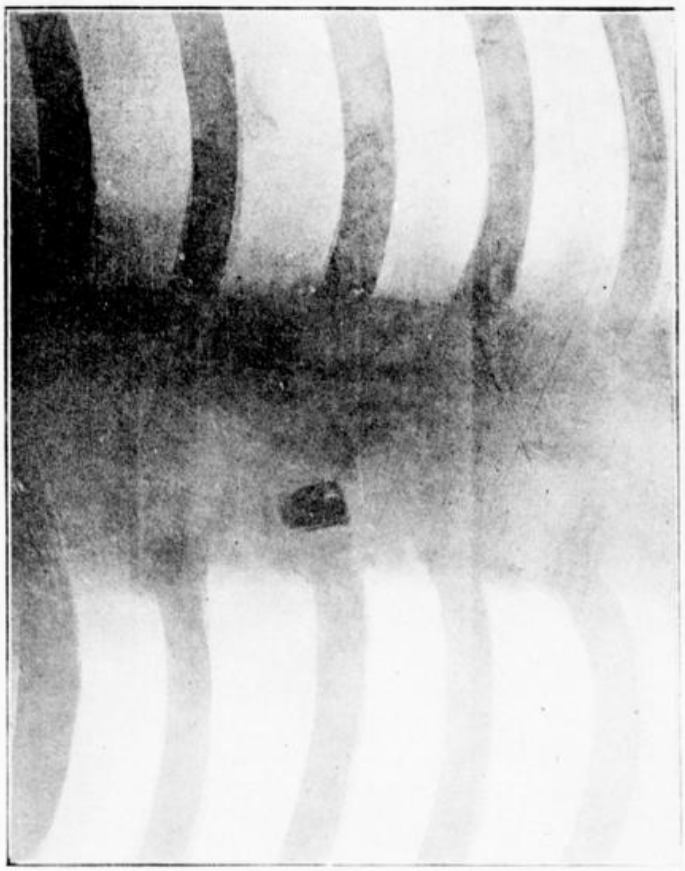
M. Aschwenden, commissaire spécial.

M. Renouard. M. Laroche.
Mme Labori et son fils attendant la fin du huis clos.



La maison de Me Labori, place Laënnec.

Mme Labori. — M. Renouard.
Devant le lycée.

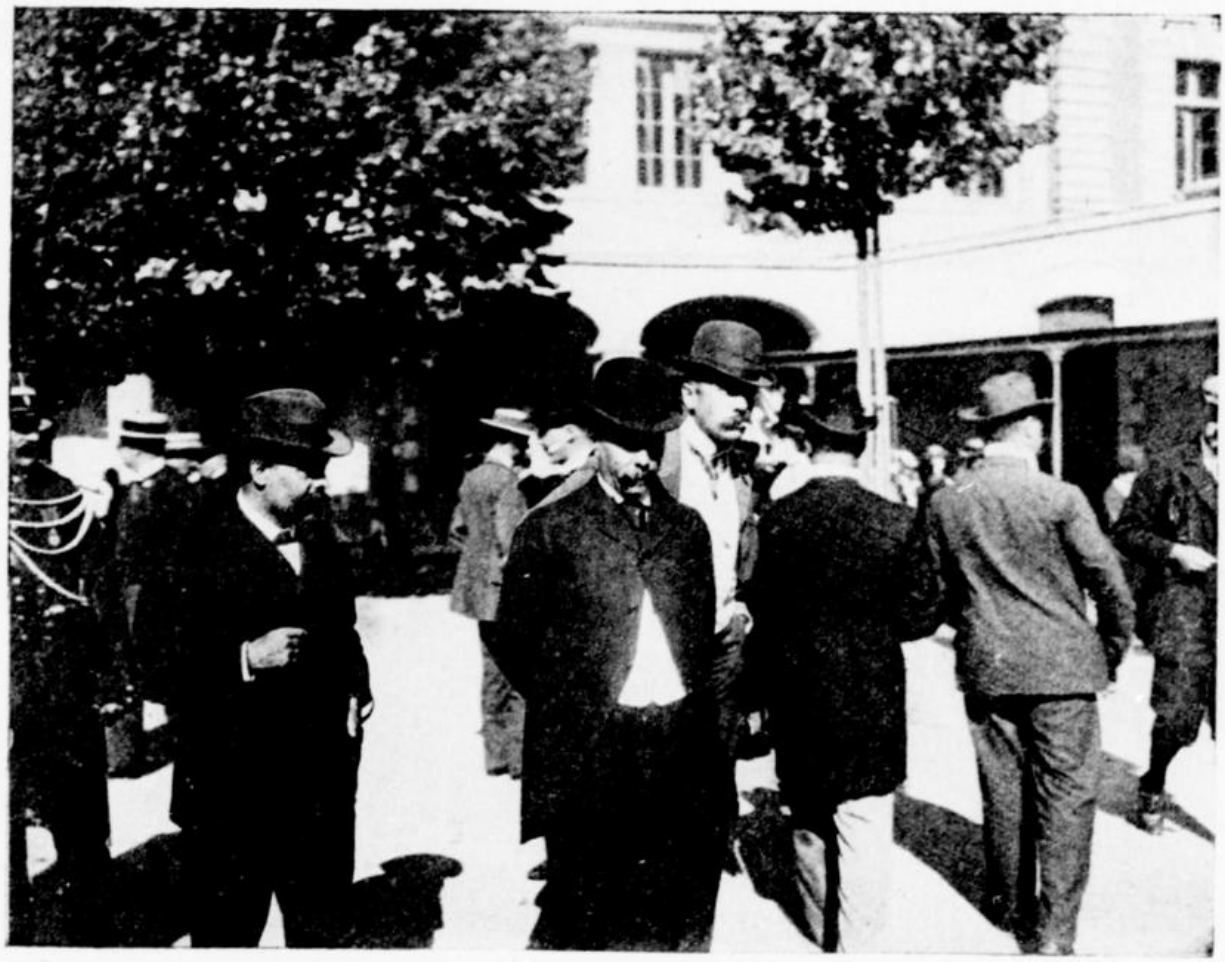


Vue radiographique de la blessure de Me Labori.

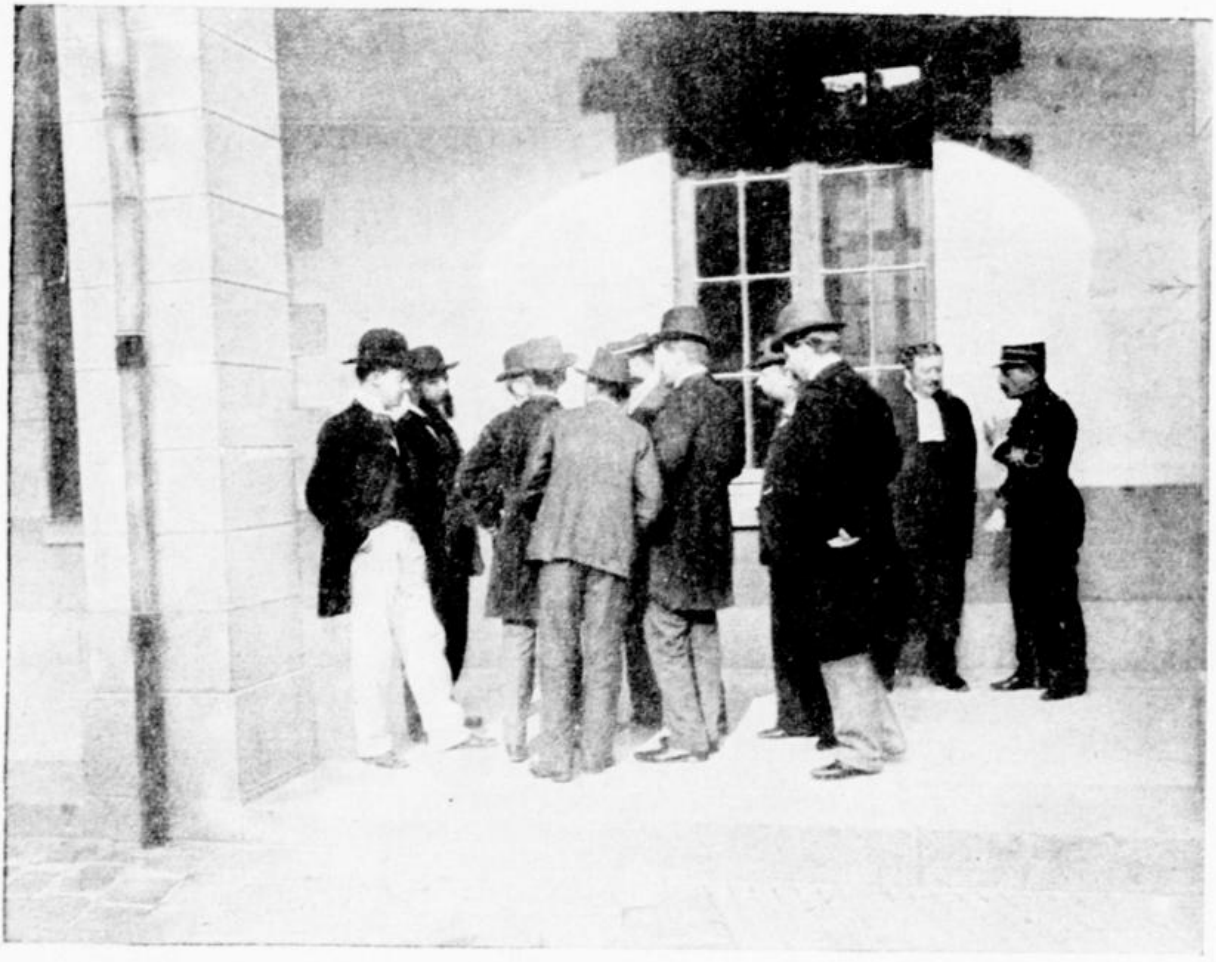
TÉMOINS A DÉCHARGE

Lieutenant-colonel Bertin. Colonel Picquart. M. Stock.

Dans la Cour du lycée



M. Desmoulins. M. Trarieux.



Picquart. Trarieux. Bernheim.
Desmoulins. Me Demange.

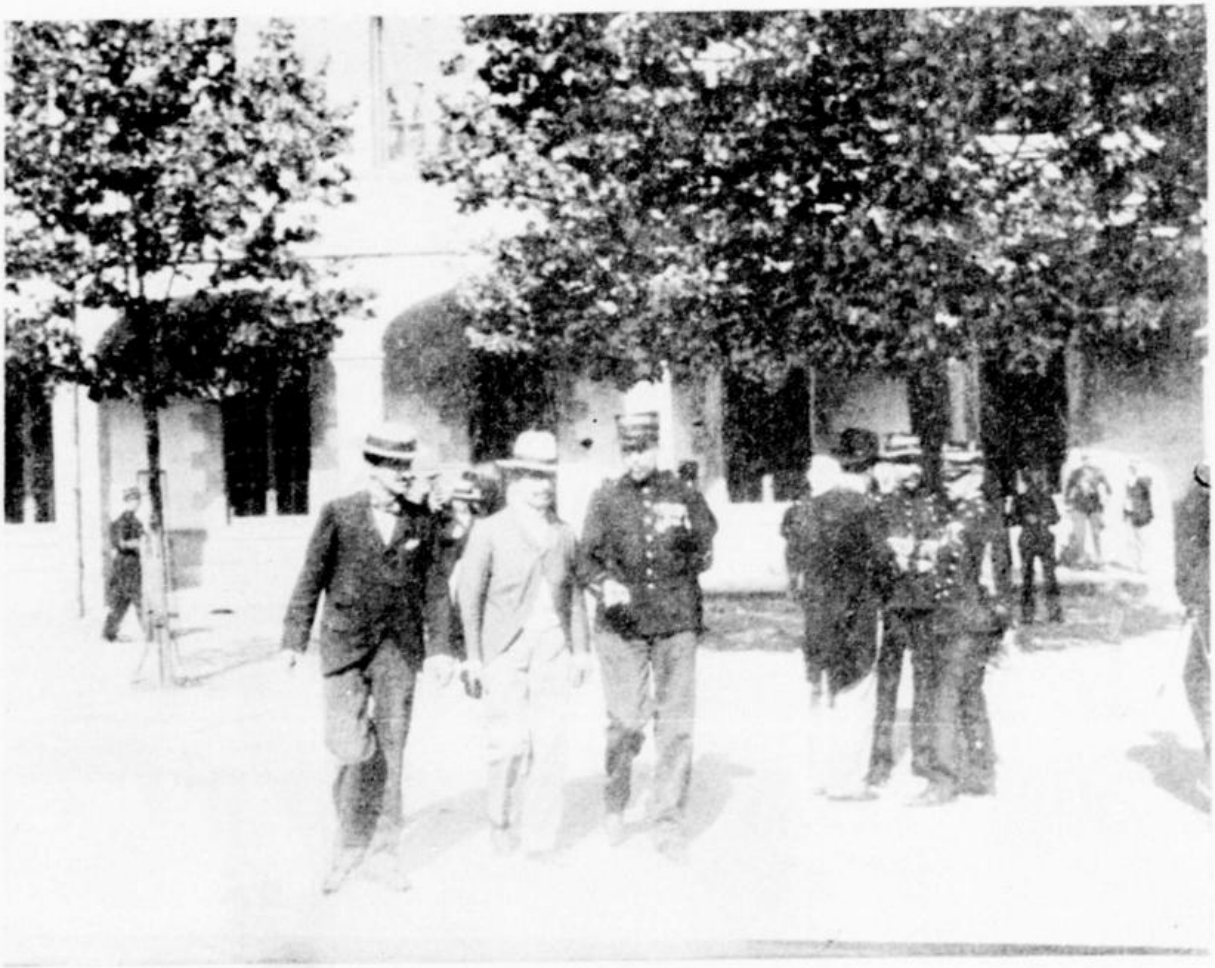
M. Varinard. Commandant Mayence.
Commandant Carriere.

La sortie de M. Varinard.

Lieutenant-colonel Bertin. Général Billot.

Suspension d'audience.

Capitaine Freystaetter. Bernard.



Capitaine Freystaetter.

Lieutenant-colonel Picquart.

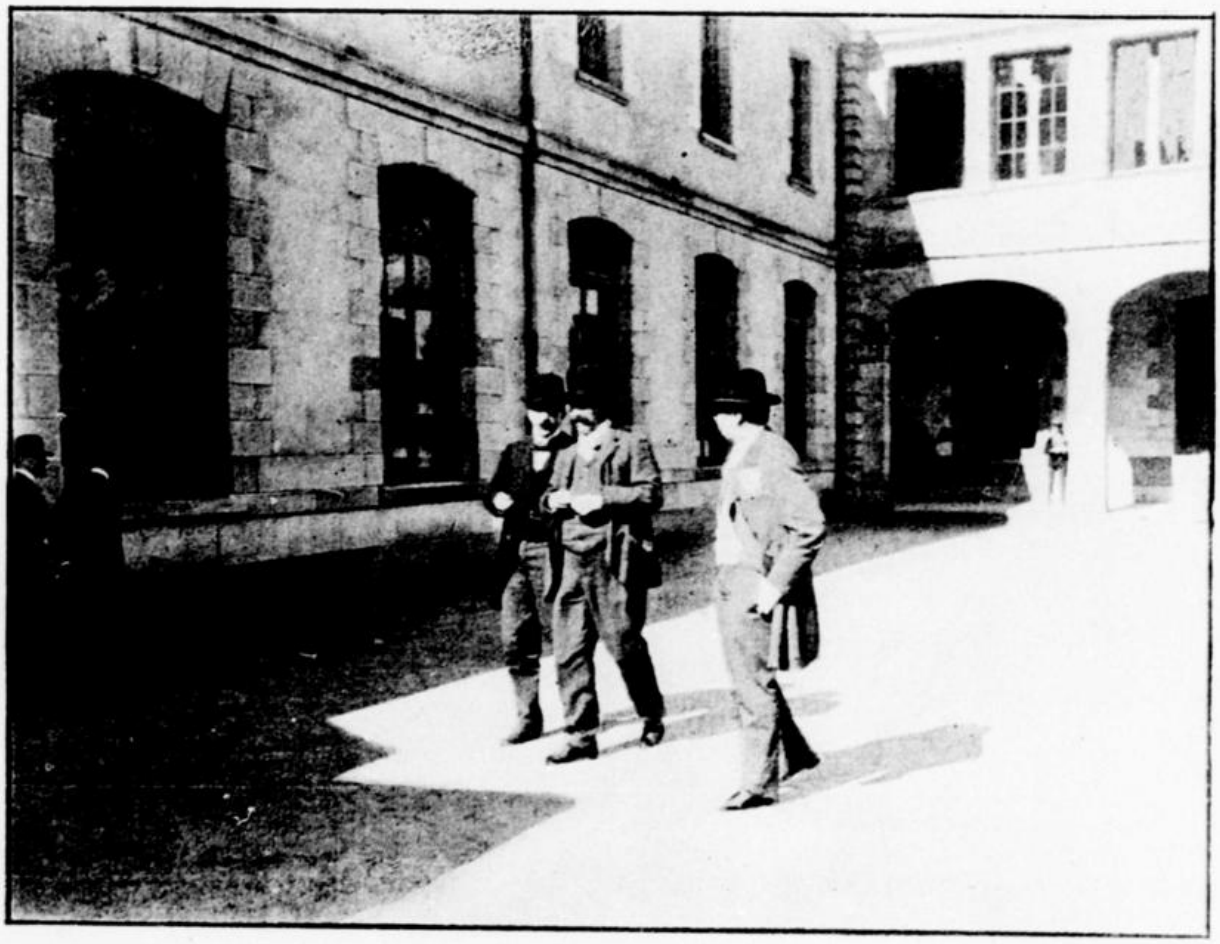
Capitaine Freystætter.

M. Psichari.

M. Gabriel Monod.

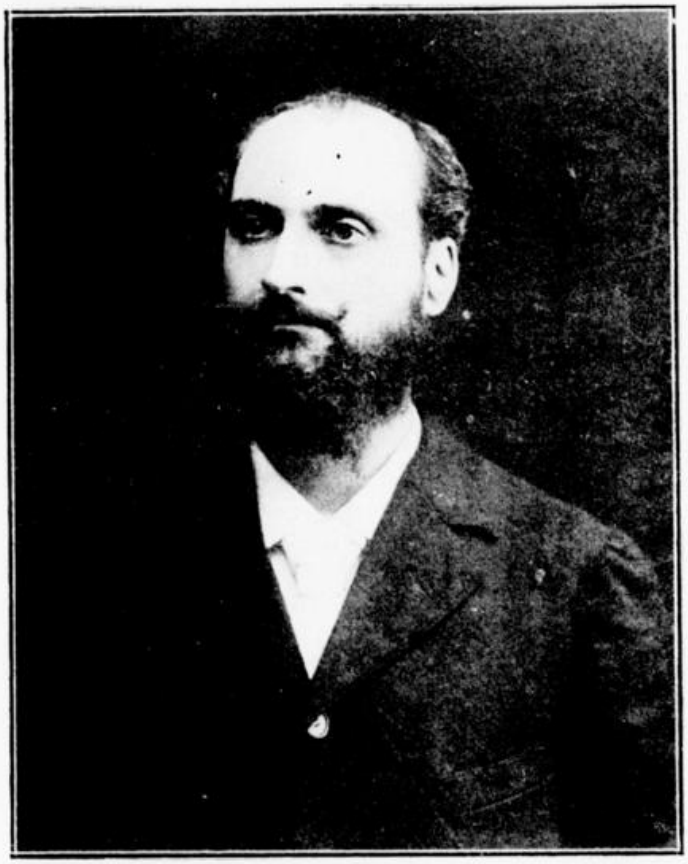
1. Warden (Etats-Unis). — 2. Maître Jacques (Droits de l'homme). — 3. Beffes (*Temps*). — 4. [illegible] (correspondant local). — 5. Von Oven (*Aurore*). — 6. Ribon (*Matin*). — 7. Ludwipol (*Adeski Listolk*). — 9. Hamenon (Presse judiciaire). — 10. Ph. Dubois (*Aurore*). — 11. Bean (*Agence Havas*). — 12. Galineau (*Petite République*). — 13. Couturier (dessinateur *Petit Bleu*). — 14. Télégraphiste. — 15. Peyrebrune (*Agence Havas*). — 16. Ch. Roussaye (*Agence Havas*). — 17. [illegible] Middleton (Etats-Unis). — 18. Guyot (*Agence Havas*). — 20. Jaurès. — 24. Bergougnan (*Temps*). 25. Jourdan (*Agence Nationale*). — 26. Fullerton (Etats-Unis). — 27. Jourdan. — 28. Biensk[illegible] (Russie). — 29. Sémenoff (Russie). — 30. Chincholle (*Figaro*). — 31. Bertrand. — 34. Brasseur. — 35. Leyman. — 38. Leroux (*Matin*). — 39. Grippon (*Figaro*). — 41. Janssa Presse Etrang[illegible]. — 43. Déséry (*Petit Bleu*). — 44. Ménager (télégraphiste). — 45. Willot, inspecteur du télégraphe. — 46. Clerceau. — 47. Kohn (*Siècle*). — 48. Gour (*Agence Havas*). — 49. Adler (*Droits de l'homme*). — 52. Télégraphiste.

Lieutenant-colonel Bertin. Général Billot.



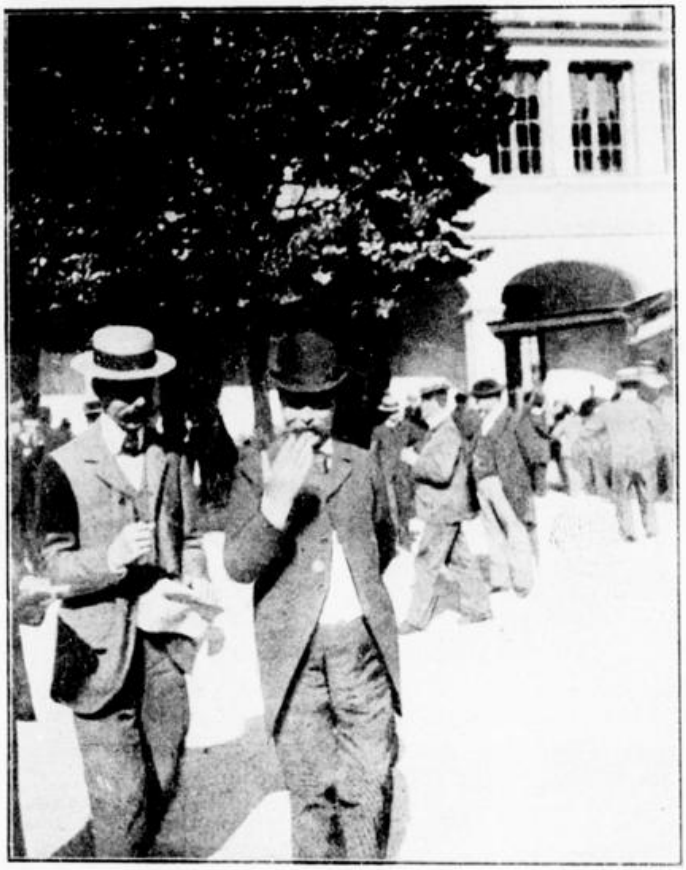
Colonel Picquart. M. Gast. M. Havet.
Discussions de témoins.

Le lieutenant Bernheim.



M Paraf-Javal. M. Gobert. M. Cochefert. M. Gast.

Autour de la déposition Bertillon.

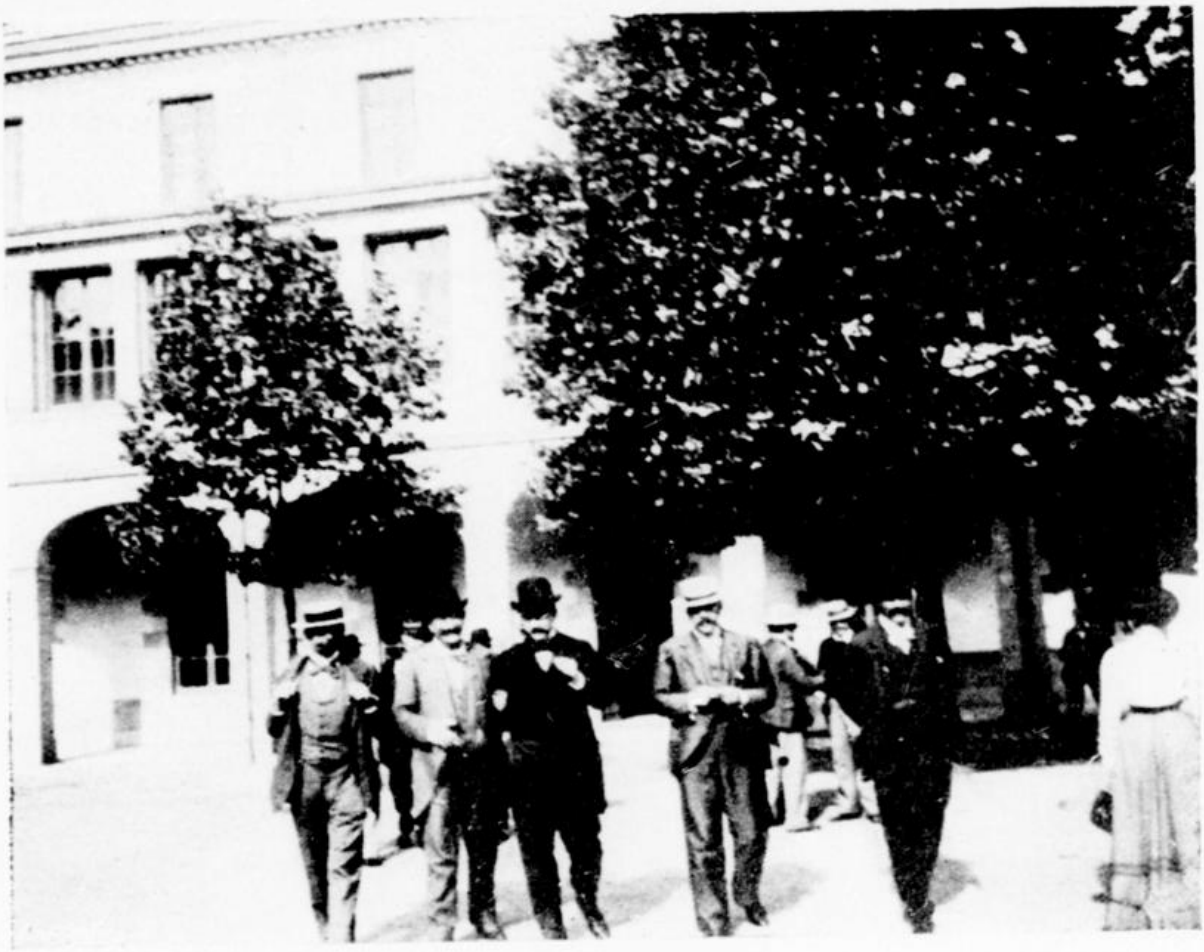


M. Trarieux fils. M. Trarieux.

M. Trarieux avant la déposition.

Me Hild. Me Labori. M. Casimir-Perier.

Arrivée de l'ancien Président de la République



M. Leyret. M. Psichari. M. Mirbeau. Col. Picquart. M. Gast.

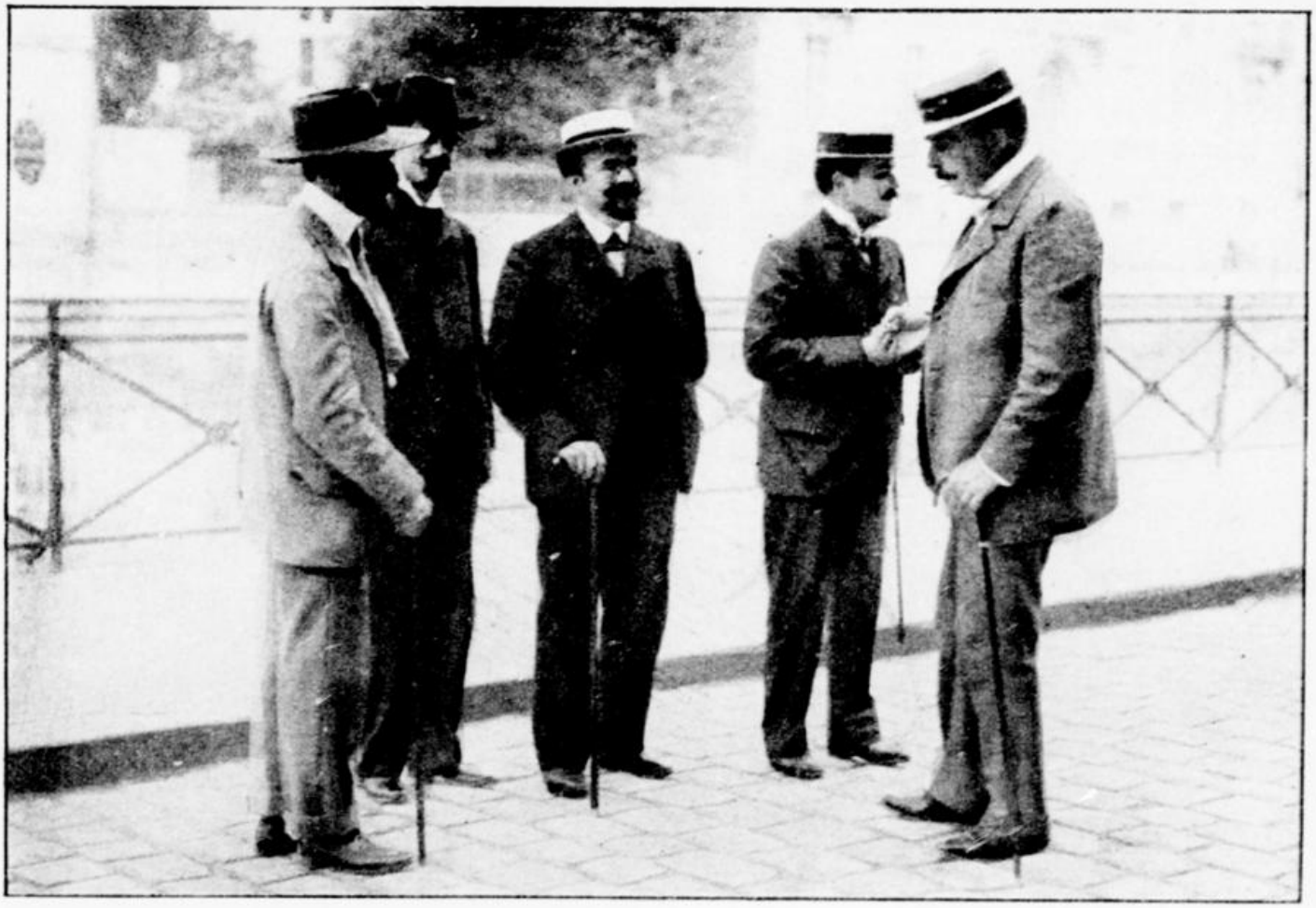
M. Delaroche-Vernet. Général Chamoin.

Commandant Forzinetti. M. Géry.

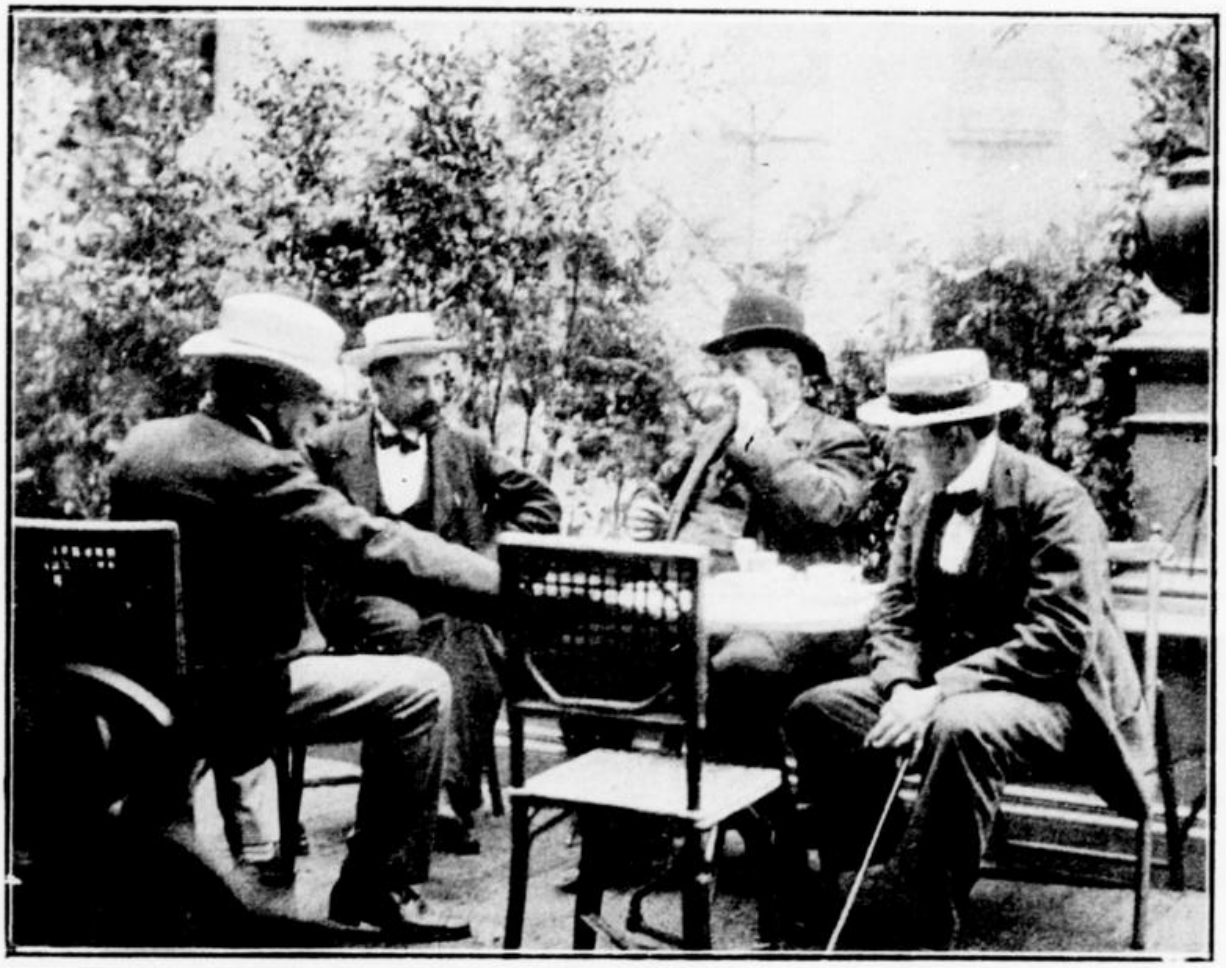
Deux amis de Dreyfus.

Commandant Dueros. Capitaine de Fond-Lamothe.

Dispositions d'attaque.



MM. Hermann-Paul. Bernard-Lazare. Marcel Prévost et Octave Mirbeau.



M. Émile Blavet. Me Demange. M. Demange, fils.

Mme Marguerite Durand. Le colonel Cordier.
Après une déposition à effet.

M. Bertulus.
M. Bertulus attendant son tour.

LES TÉMOINS A CHARGE

Général Mercier.

M. Cavaignac. Général de Boisdeffre.

Les grands chefs.

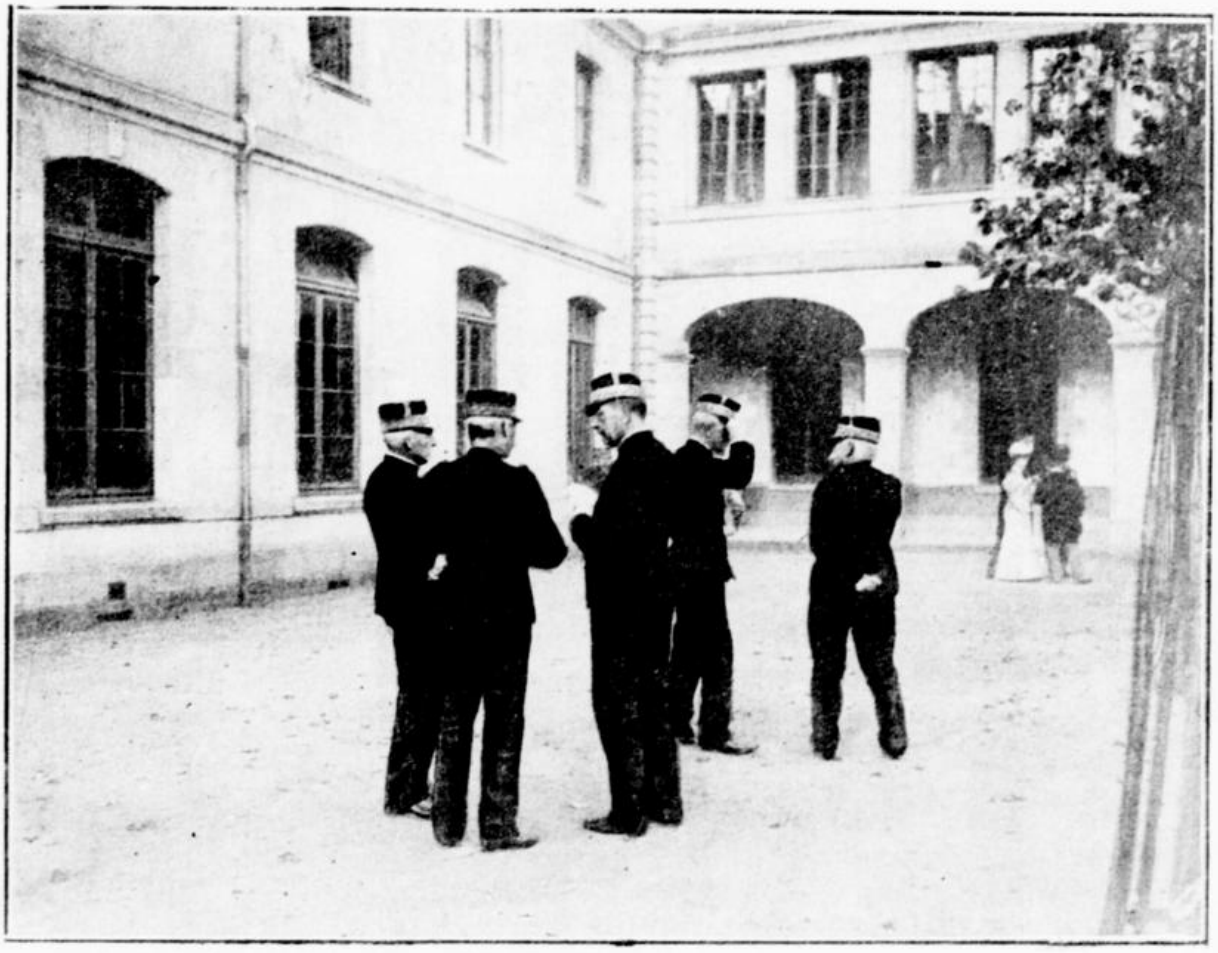
Général Chamoin. Général Roget.

Commandant Lauth Gribelin.

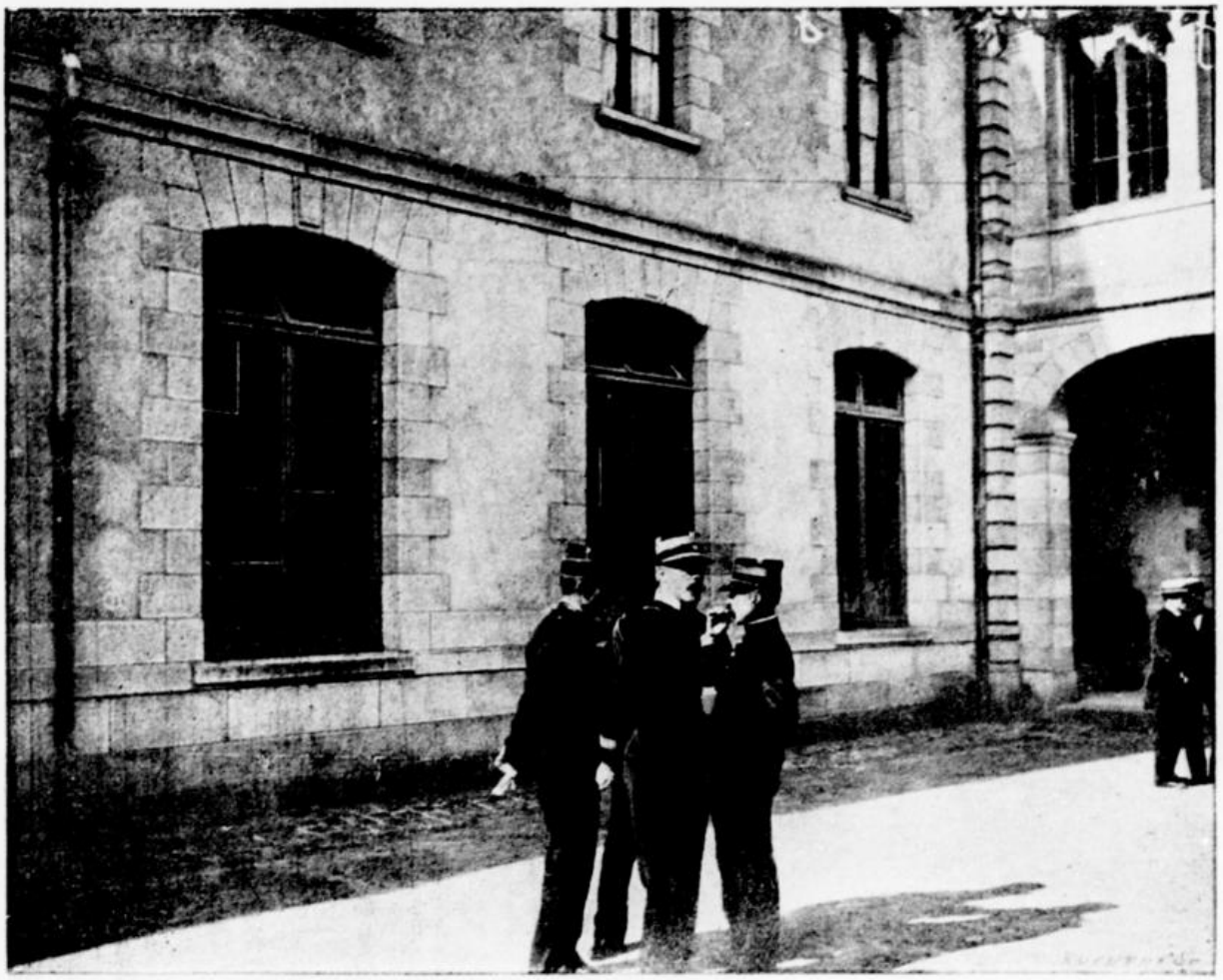
Le Général Zurlinden.

Le Général Gonse.

Général de Saint-Germain. Général Mercier.

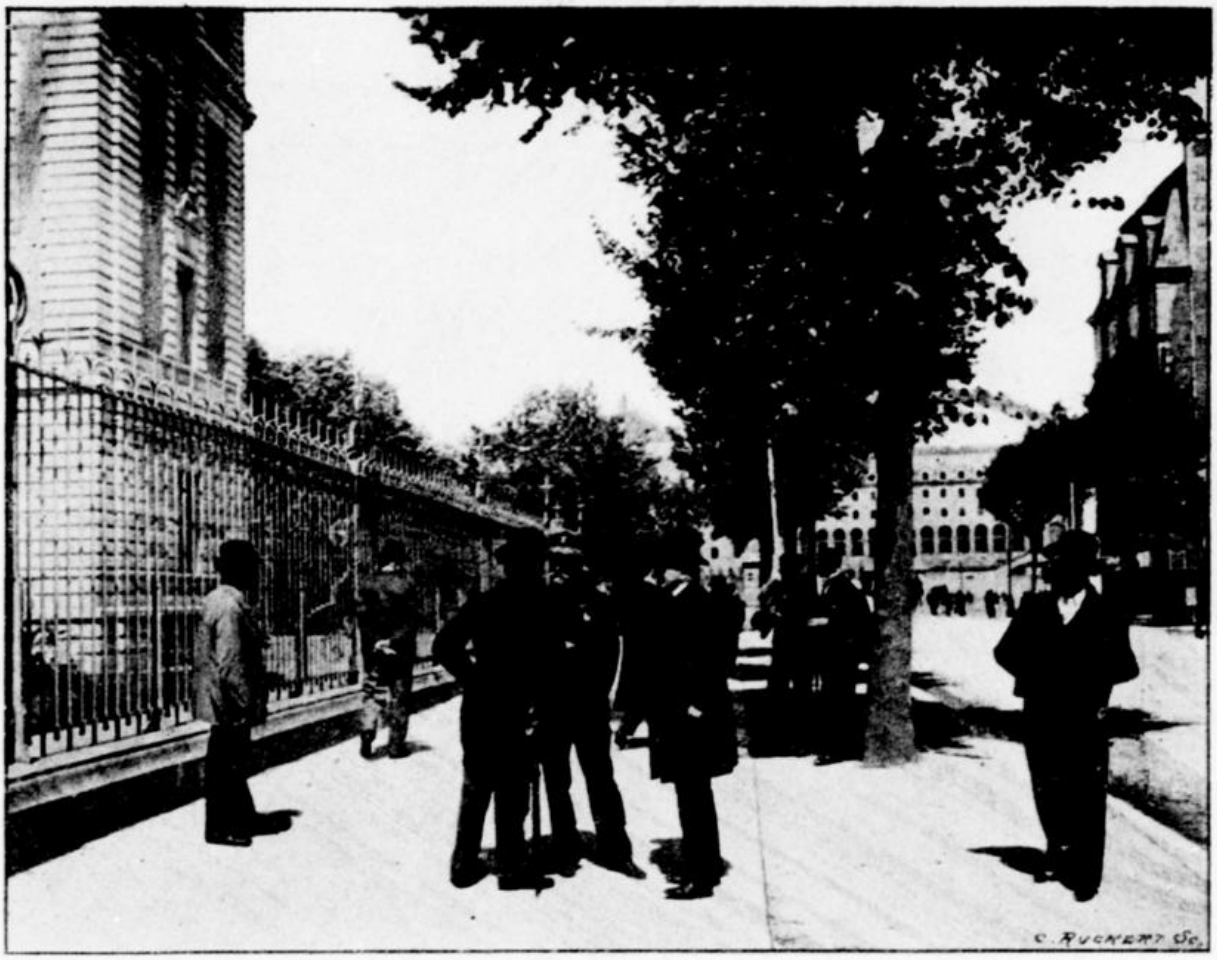


Roget. Boisdeffre. Mercier. Gonse. Général Billot.

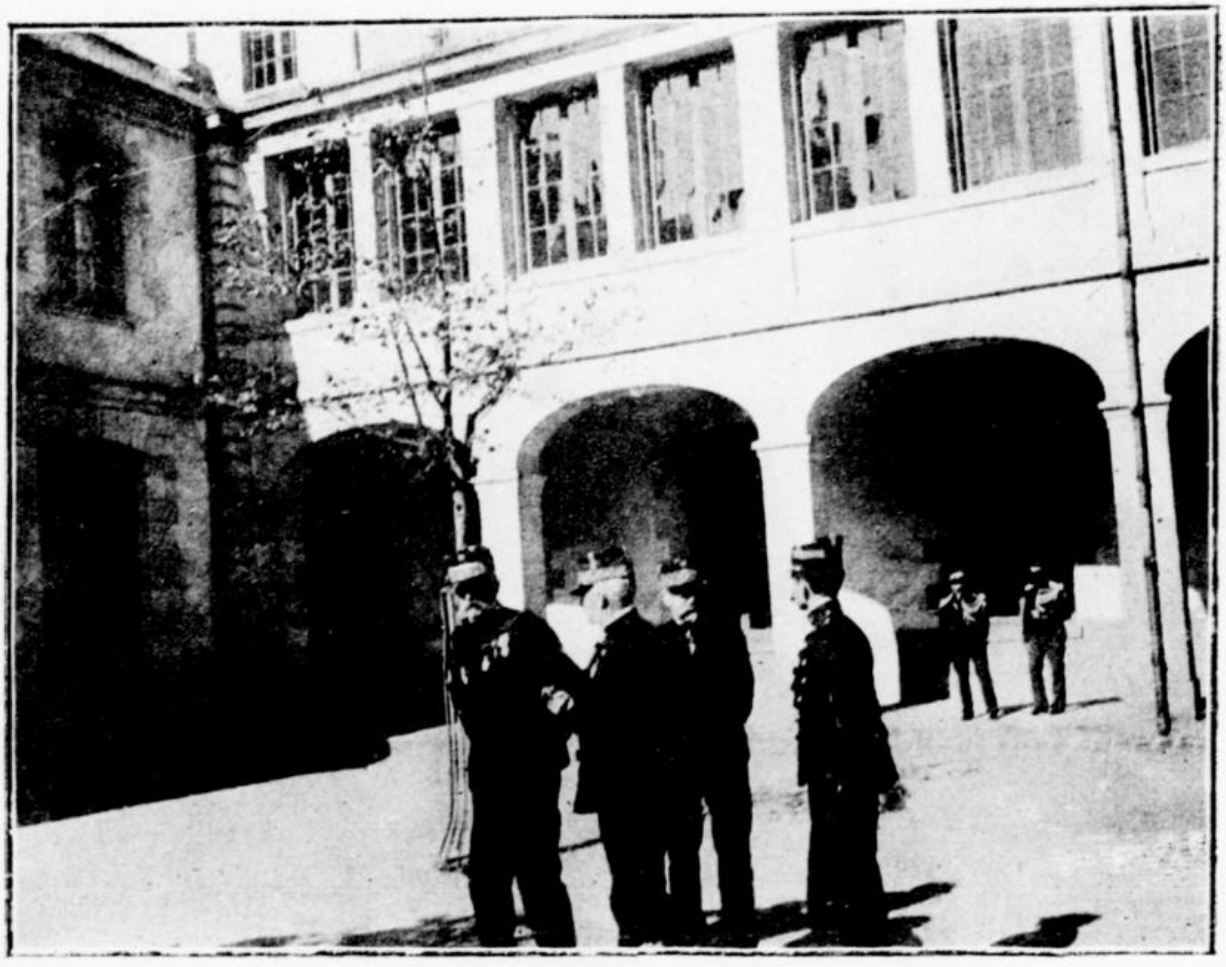


Gribelin, Lauth, Cuignet.

Le commandant Cuignet au Café.



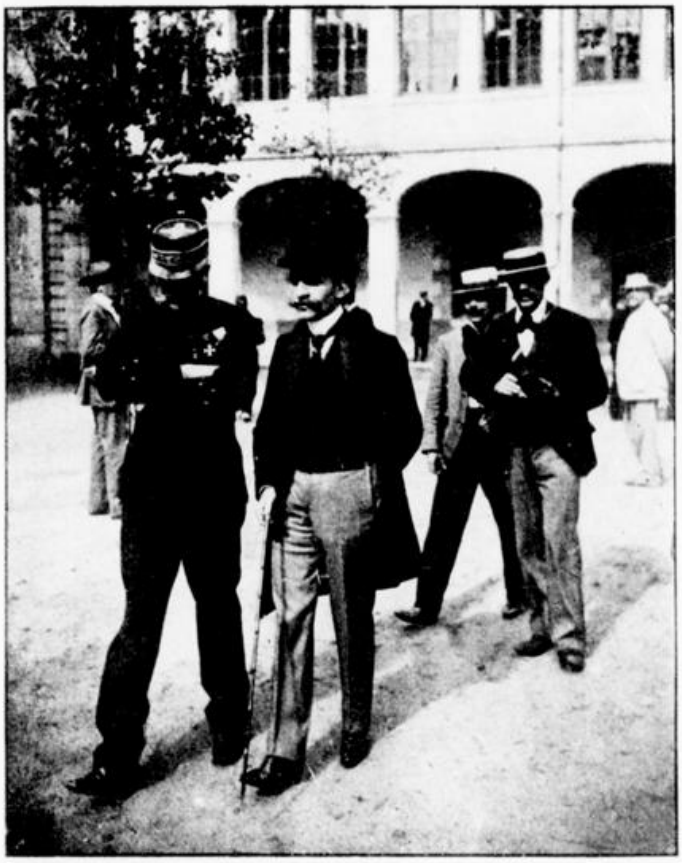
Général Roget. Général Chamoin.



Boisdeffre. Roget. Gonse. Capitaine Le Rond.

La Presse au procès de Rennes.

1. — Ph. Hervé. — 2. Suville (*Eclair*). — 6. Orriol (*Presse et Liberté*). — 7. La Cour (*La Lanterne*). — 8. Saraut (*Dépêche de Toulouse*). — 10. De Maizières (*Gaulois*). — 12. Javary (*Soir*). — 14. R. Furet (*Radical*). — 15. Ph. Dubois (*Aurore*). — 16. Ch. Ribon (*Matin*). — 17. Blondeau (*Rappel*). — 18. Gatineau (*Petite République*). — 19. W. Désery (*Petit Bleu*). — 21. Lavanant (*Agence Nationale*). — 22. Baumier (*Patrie*). — 23. Ader (*Droits de l'Homme*). — 24. A. Aubin (*Jonnard*). — 26. Chincholle (*Figaro*). — 27. Tanney (*Vérité*). — 29. Cohen (*Droits de l'Homme*). — 30. Jourdan (*Agence Nationale*). — 31. Coupy (*La Croix*). — 33. Jeanne (*La Croix*). — 35. Grippon (*Figaro*). — 36. Dr Pigevin. — 37. Leroux (*Matin*). — 38. Hamenou (porteur de la presse judiciaire). — 39. Dumont (*Petit Parisien*). — 41. Télégraphiste. — 43. Ménager (télégraphiste).



Général de Boisdeffre. — M. Paléologue.
Poursuivis par les amateurs photographes.

Général Gonse. L'expert Bellhomme.
Une conférence.

Sortie de M. de Freycinet.

Arrivée de M. Cavaignac.

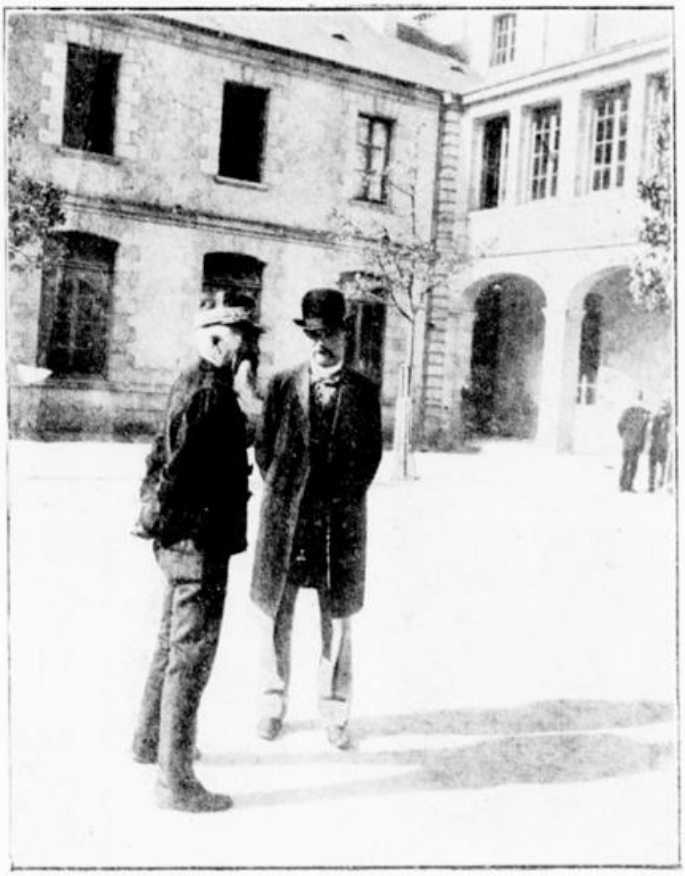
Dans la cour : les généraux Mercier et de Saint-Germain.

Le général Gonse quittant le lycée.

Le général Roget et le capitaine Le Rond

Teyssonnieres, Varinard, Conard, Belhomme

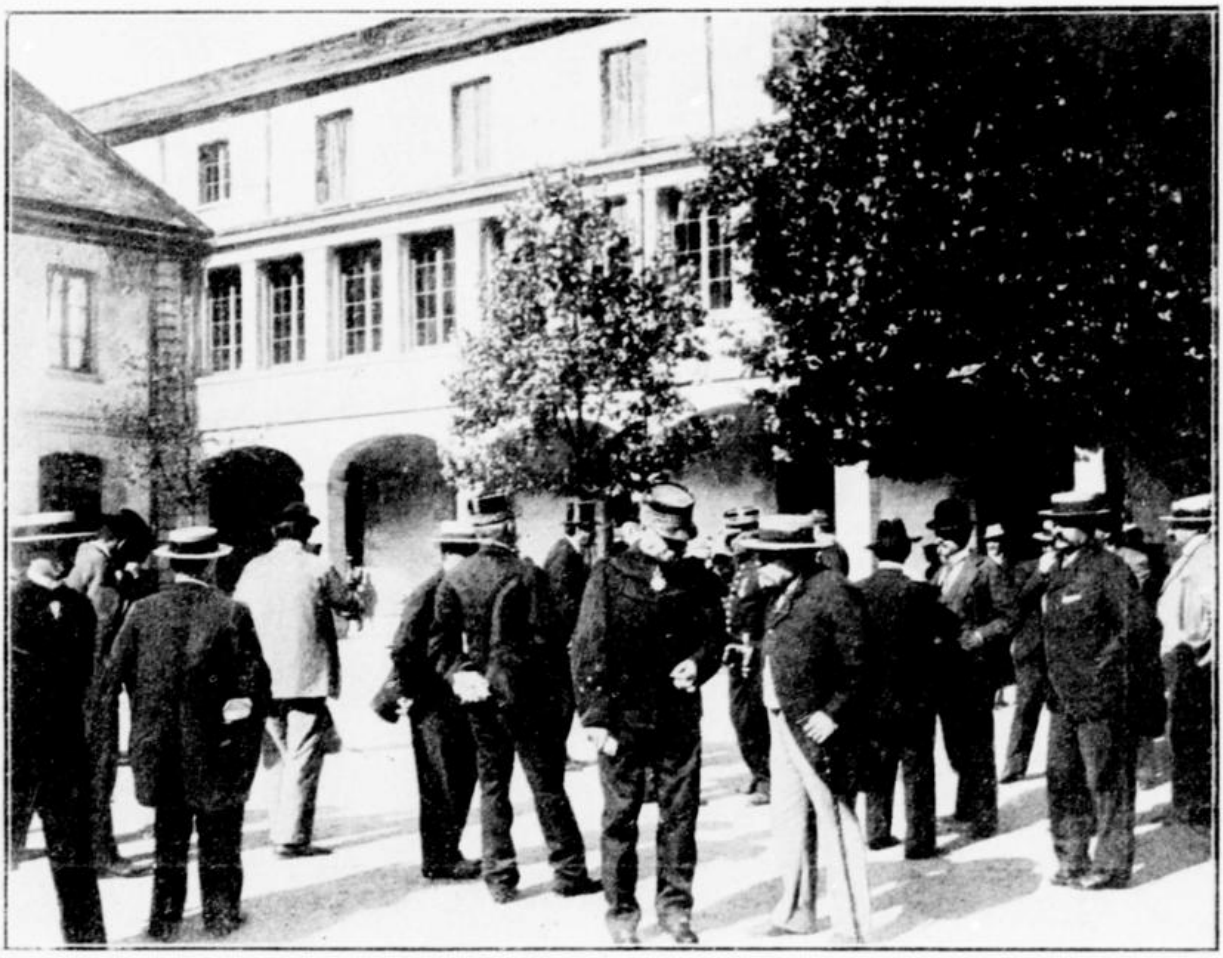
Le général Gonse après sa déposition.



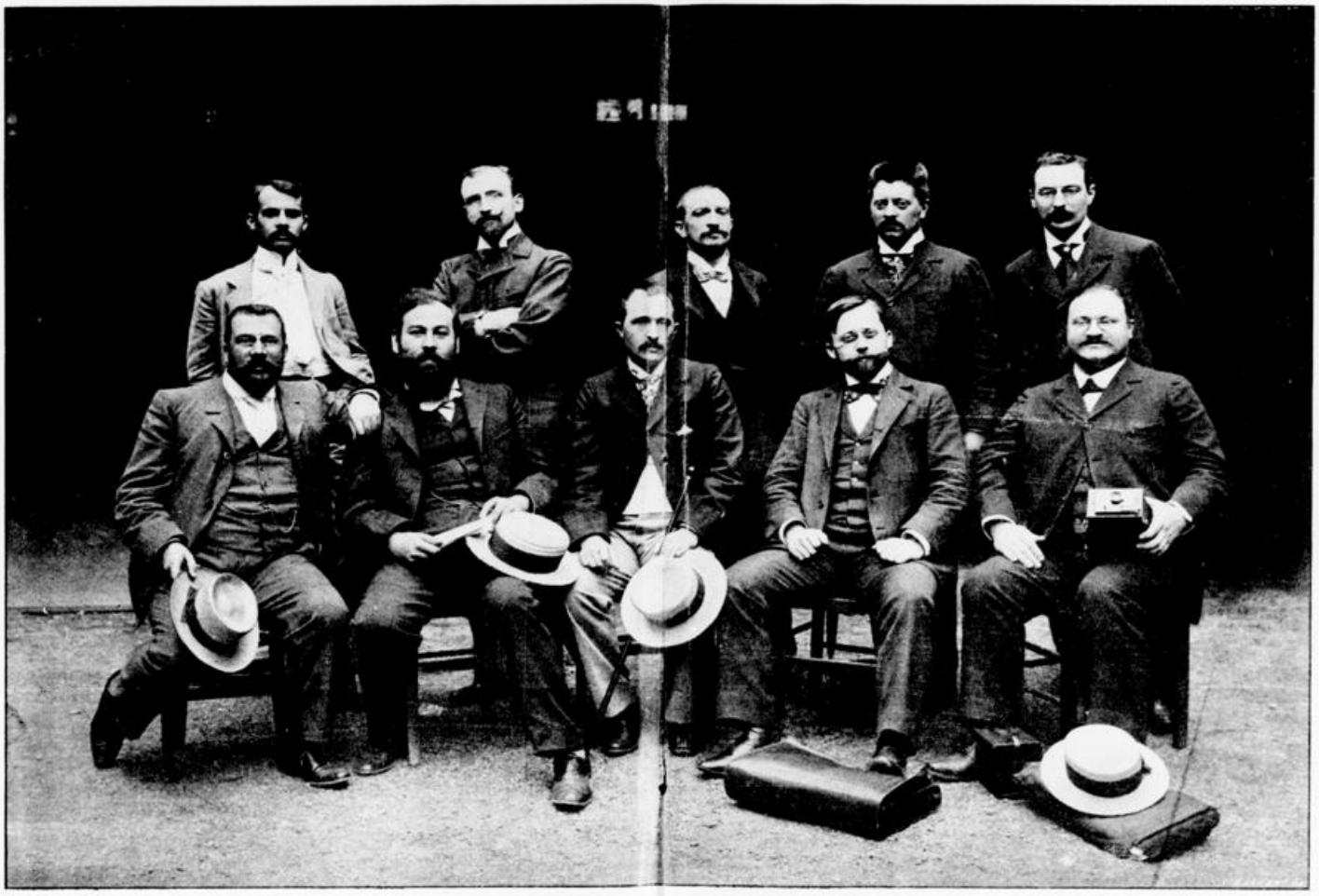
Général Deloye, Général Mercier.
Le directeur de l'artillerie et le délégué du ministère de la Guerre.

M. Casimir-Perier, Général Zurlinden.
Ancien président et ancien ministre.

M. Cavaignac, Général de Saint-Germain.



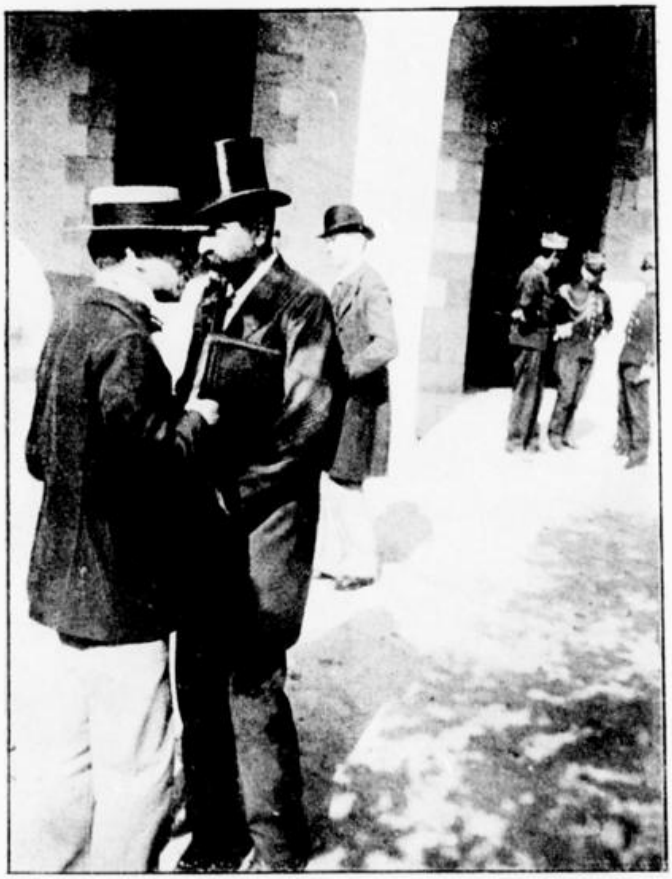
Général Gonse, Général de Saint-Germain.



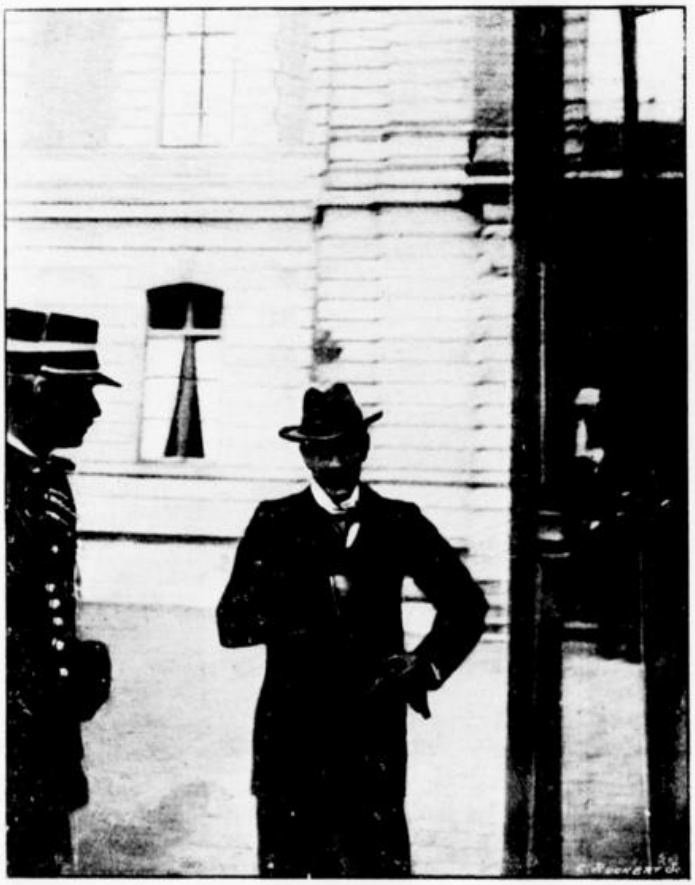
Barbey. Jacobson [illegible] Herbin. M. Sarraut
A. Aubin. Lévy-Salies, Viviani. Hild. Pontremoli.

Le général Roget dans la cour du lycée.

La sortie de M. Cavaignac
et les deux agents attachés à sa personne.



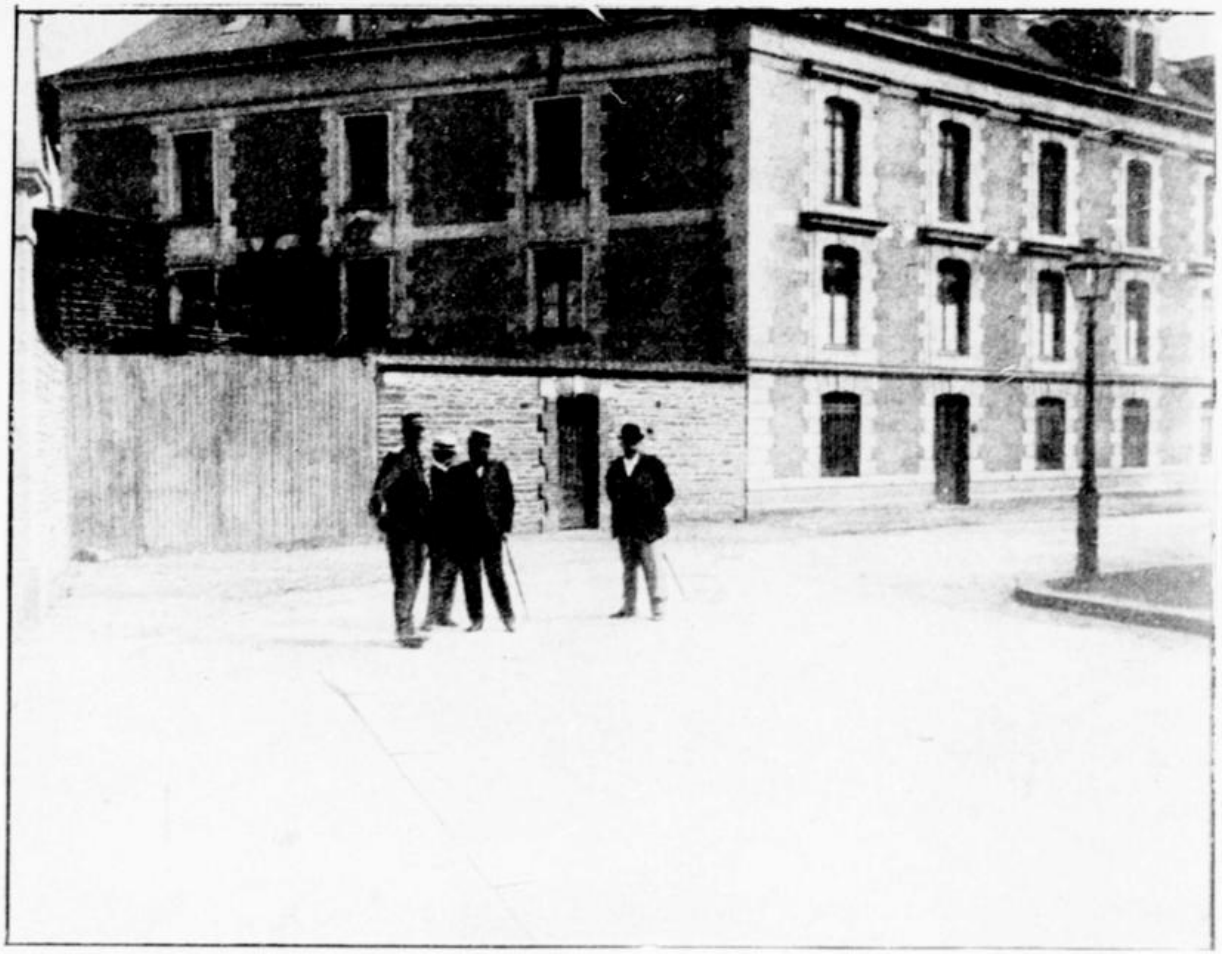
M. Bertillon après sa démonstration.



Le témoin Cernuski.

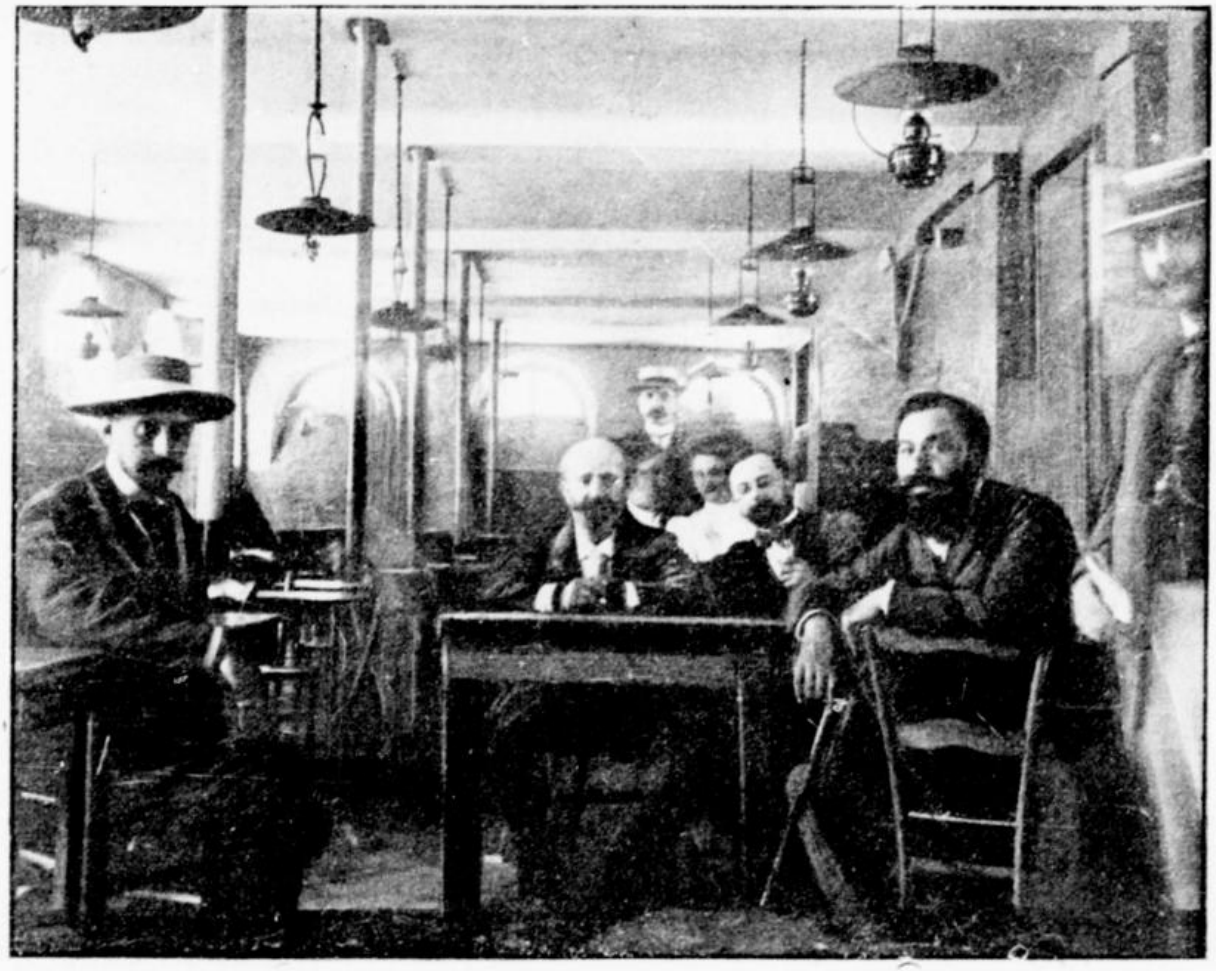
LA PRESSE ET LE PUBLIC

Ludvipol. Fullerton. Sémenoff. Penhaus. Wolff.
Desery. Erasseur. Janson. Eisenstock. Mayer
Middleton. Warden. Smith.

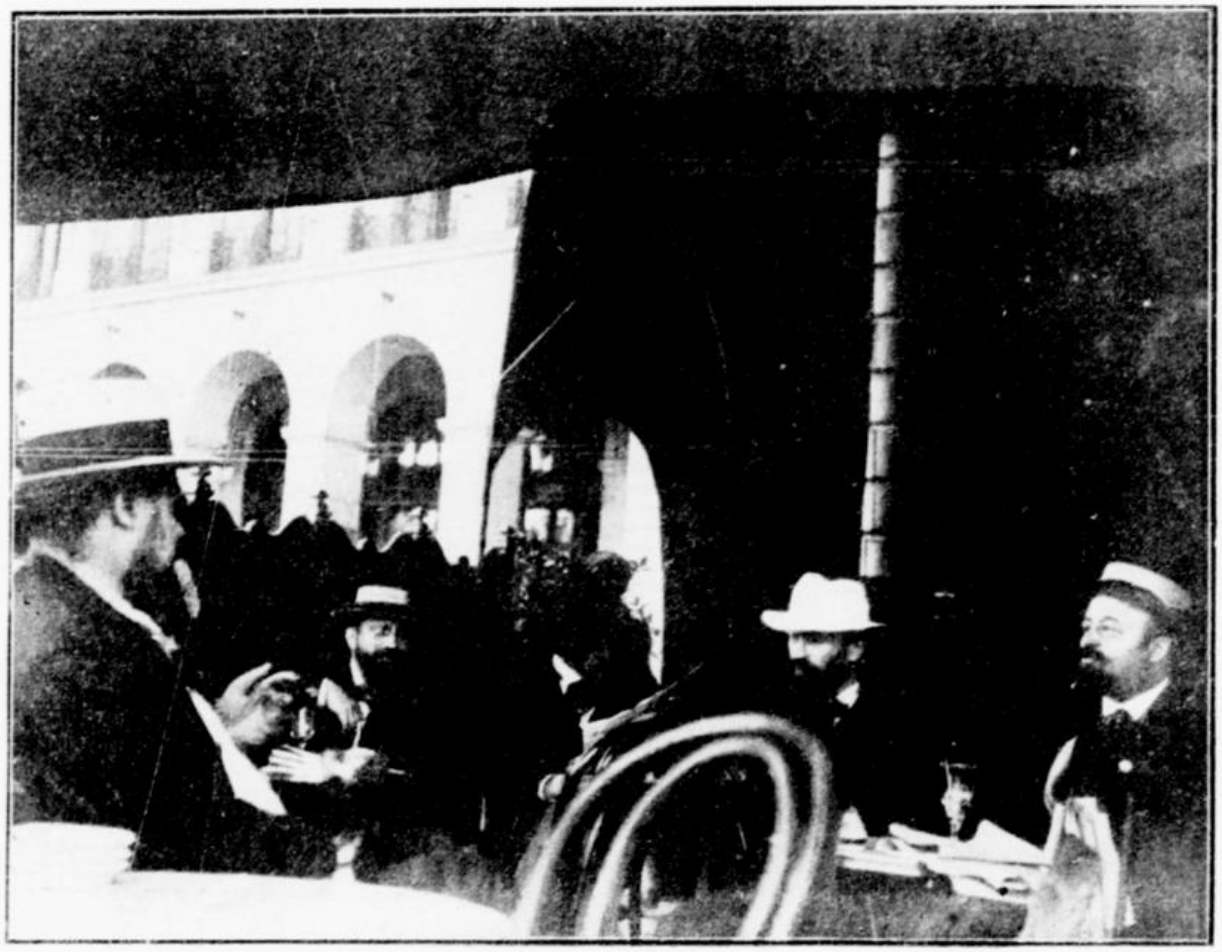


Devant la prison.

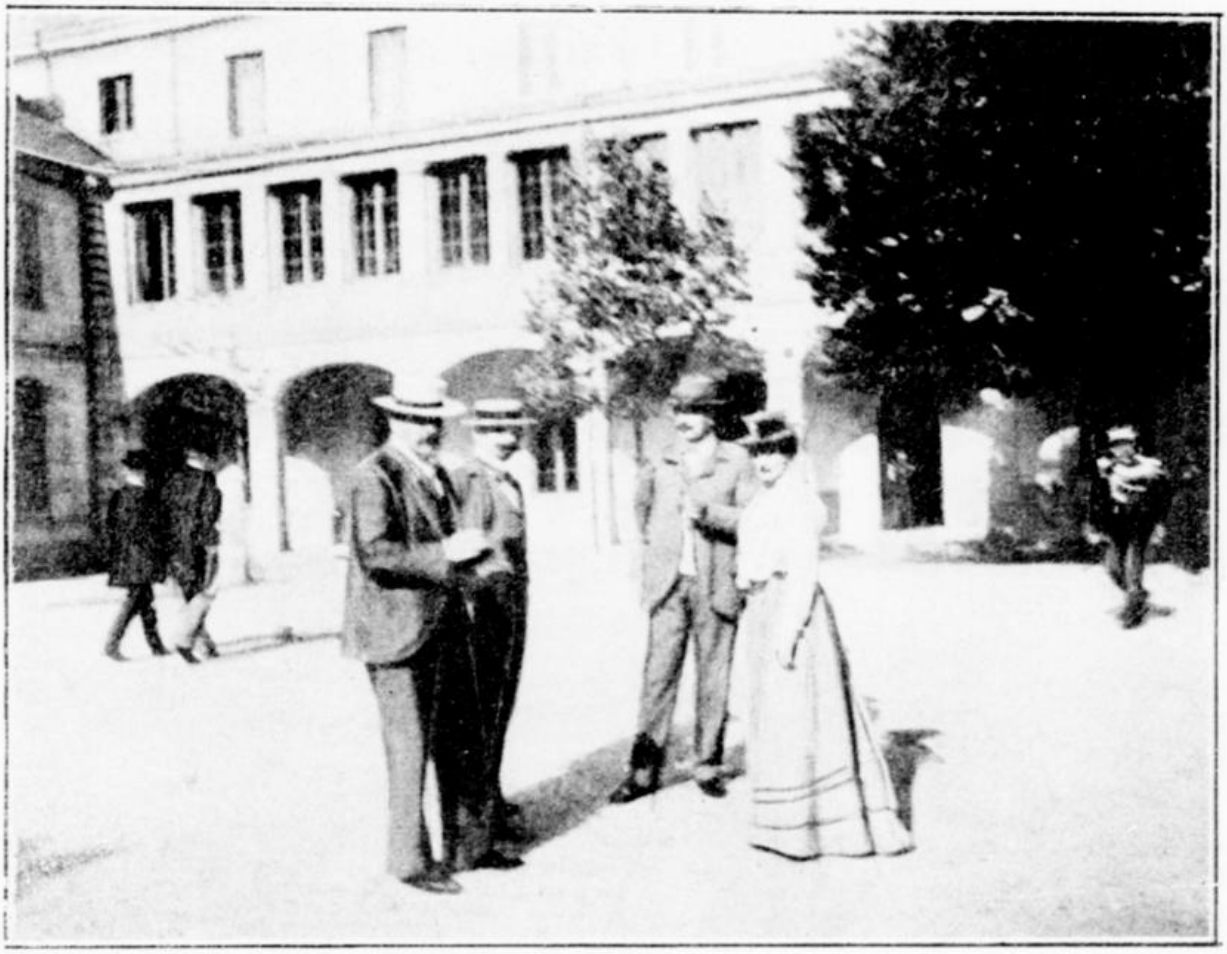
Devant le lycée.
Pendant le huis clos.



Salle de correspondance des journalistes.



G. Dhur. Bertrand. Bernard Lazare.

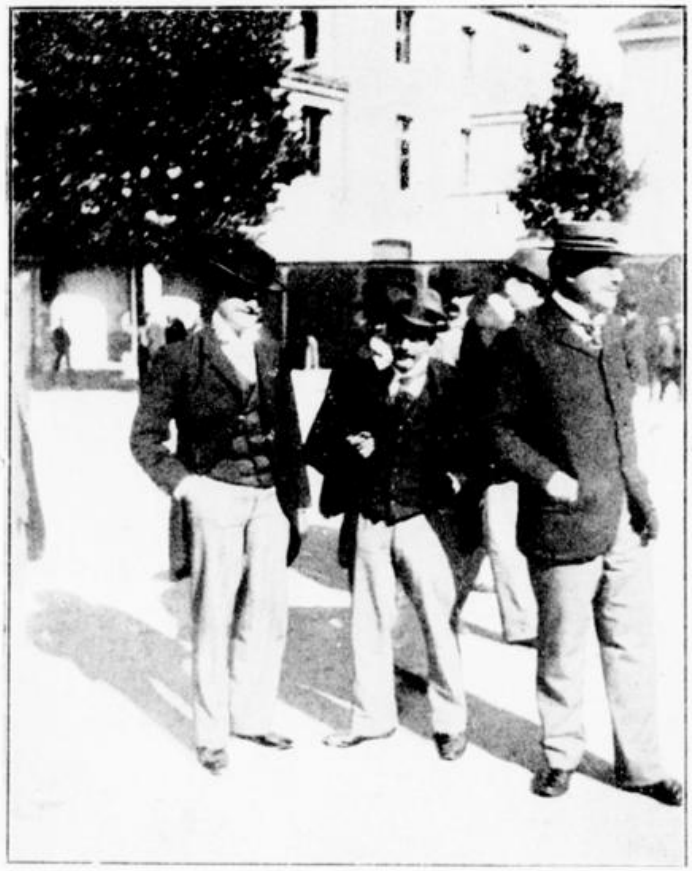


Mirbeau. Leyret. Mme Mirbeau.

Maison du général de Saint-Germain où était descendu le général Mercier.

Desmouliers. La Dame Blanche. Lieutenant Luyerne.
Les chevaliers de la Dame Blanche.

Lerlagna. Bernard Lazare. Leymann.
Le promoteur de la revision.



Max Régis Baumier (*Patrie*).

M. Max Régis et ses amis.

Leyret. Gast. Bernard Lazare.

M. Bernard Lazare et ses amis.

M. Bernard Lazare

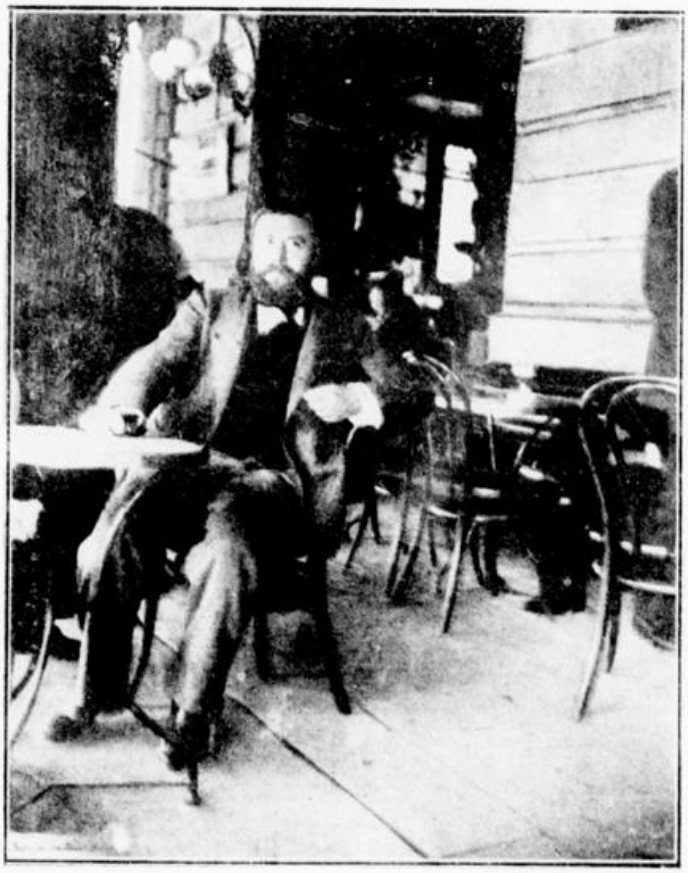
Paraf-Javal. Ch. Gerschel.
Le contradicteur de M. Bertillon.

Maurice Barrès. Jules ..emaître.
Les défenseurs de l'État Major.

Séverine.

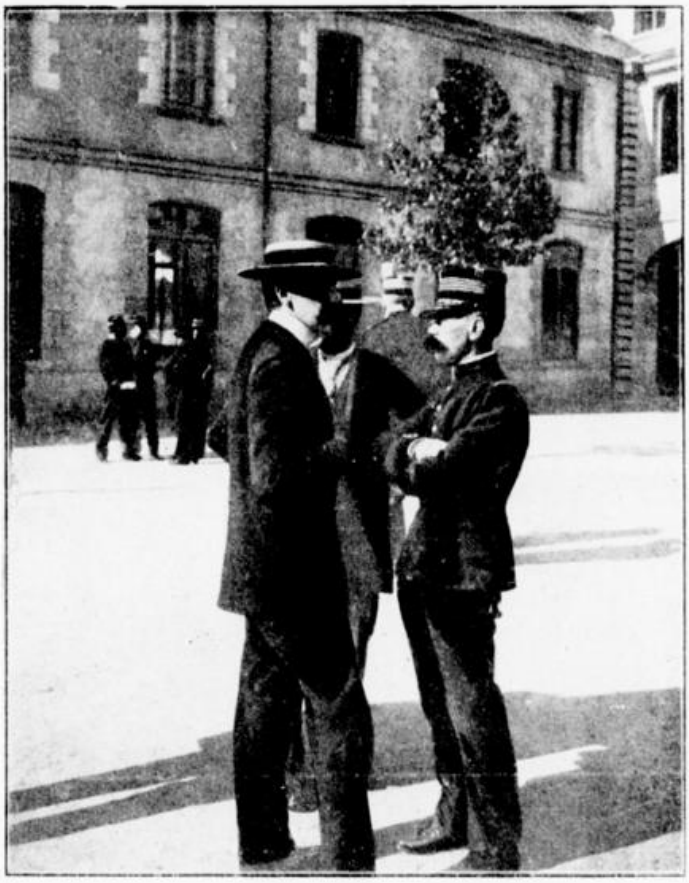
Philippe Dubois. Psichari. Capitaine Freystaetter.

Mme Brémontier.



M. Jaurès au café de la Paix.

Me Labori. Mme Marguerite Durand. Me Brémontier.
Le barreau devant la *Fronde*.



Maurice Barrès. Commandant Cuignet.
États-majors civil et militaire.

M. Max Nordau.
Un Défenseur de Dreyfus et du Sionisme.

Corcos. Heymann. Hamonon. Bourdon

Le service sténographique du *Figaro*.

MM. Chincholle et Grippon.

Mme Réjane. M. Porel

Gaston Meyer. Warden. Fullerton.
Middleton. Crawford.

La Presse américaine.

L.-V. Meunier. Leroux. Mme Brémontier.
Reporters et reporteresse.

M. Bash et Mlles Yves Guyot.
Les Enfants du « Siècle ».

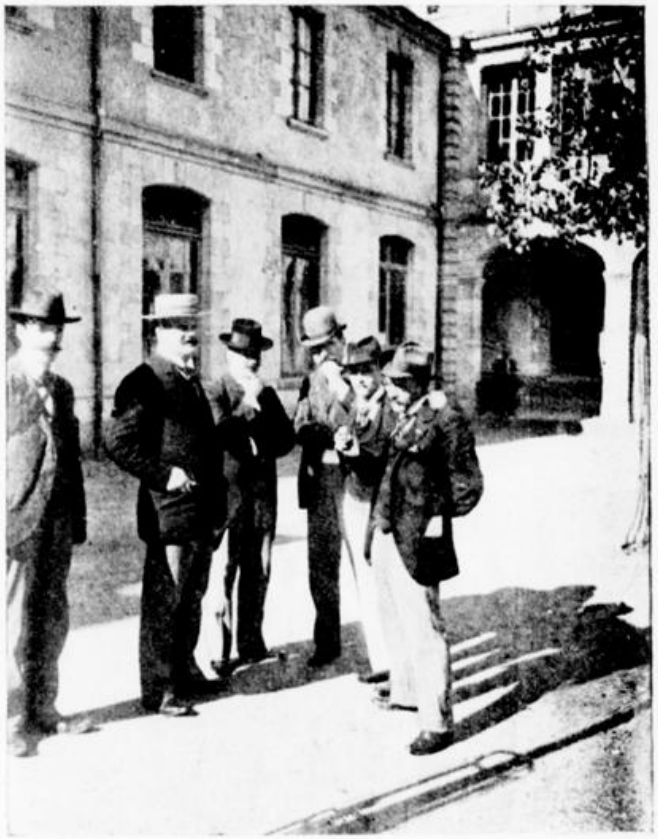
Dumay. Crawford. O. Mayer. Middleton. Chamberlain.
Stevens. Warden. Bain. Smith. Ralph. Fullerton. Collins.

La Presse Rennaise.

Madame Amélie Darthout.
(La Dame Blanche.)

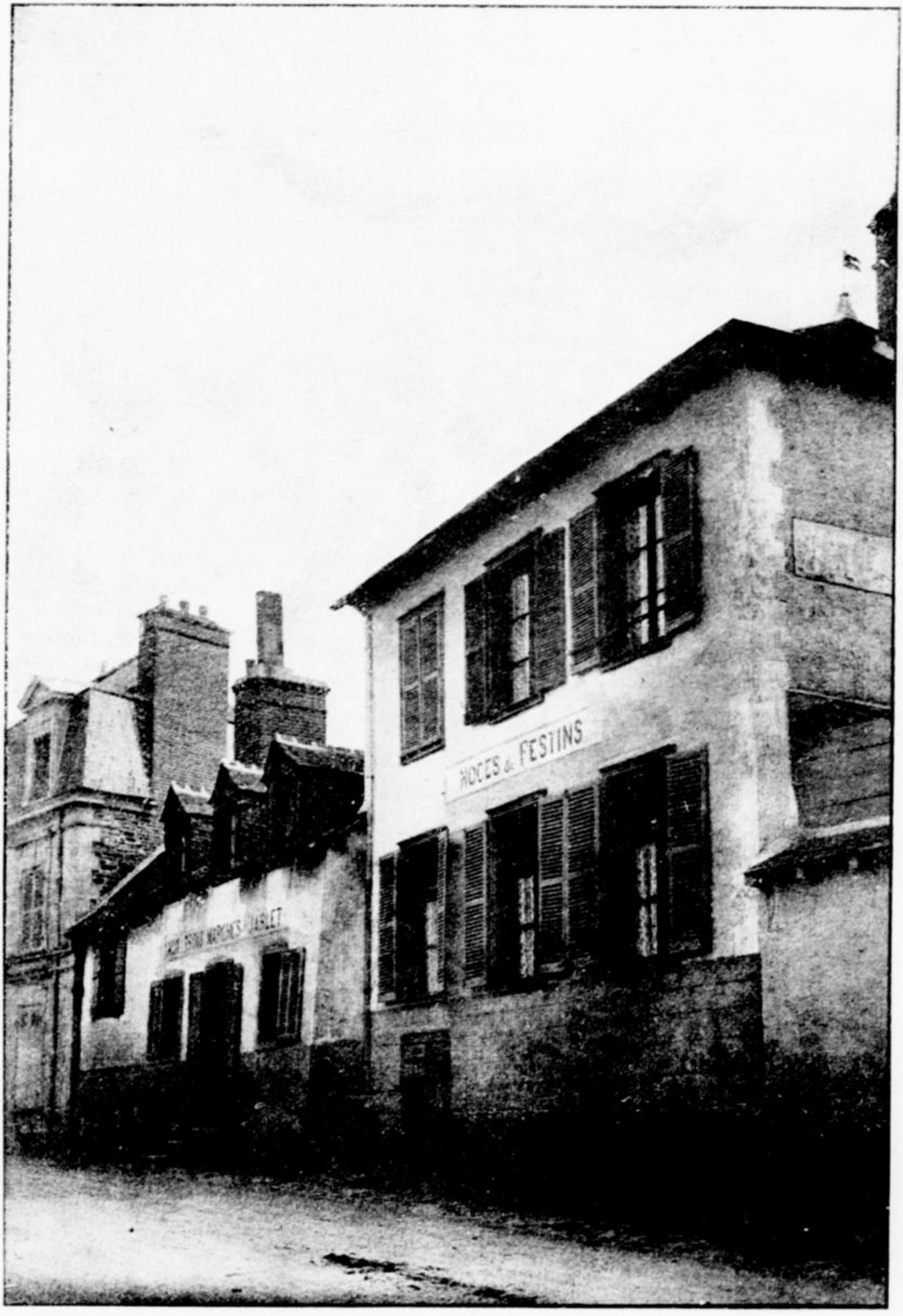
Mme X... G. Bonnamour.

Mme X..., la « voie ordinaire » dans la cour du lycée.



Max Régis. Beaumier.

M. Max Régis dans la cour du lycée.



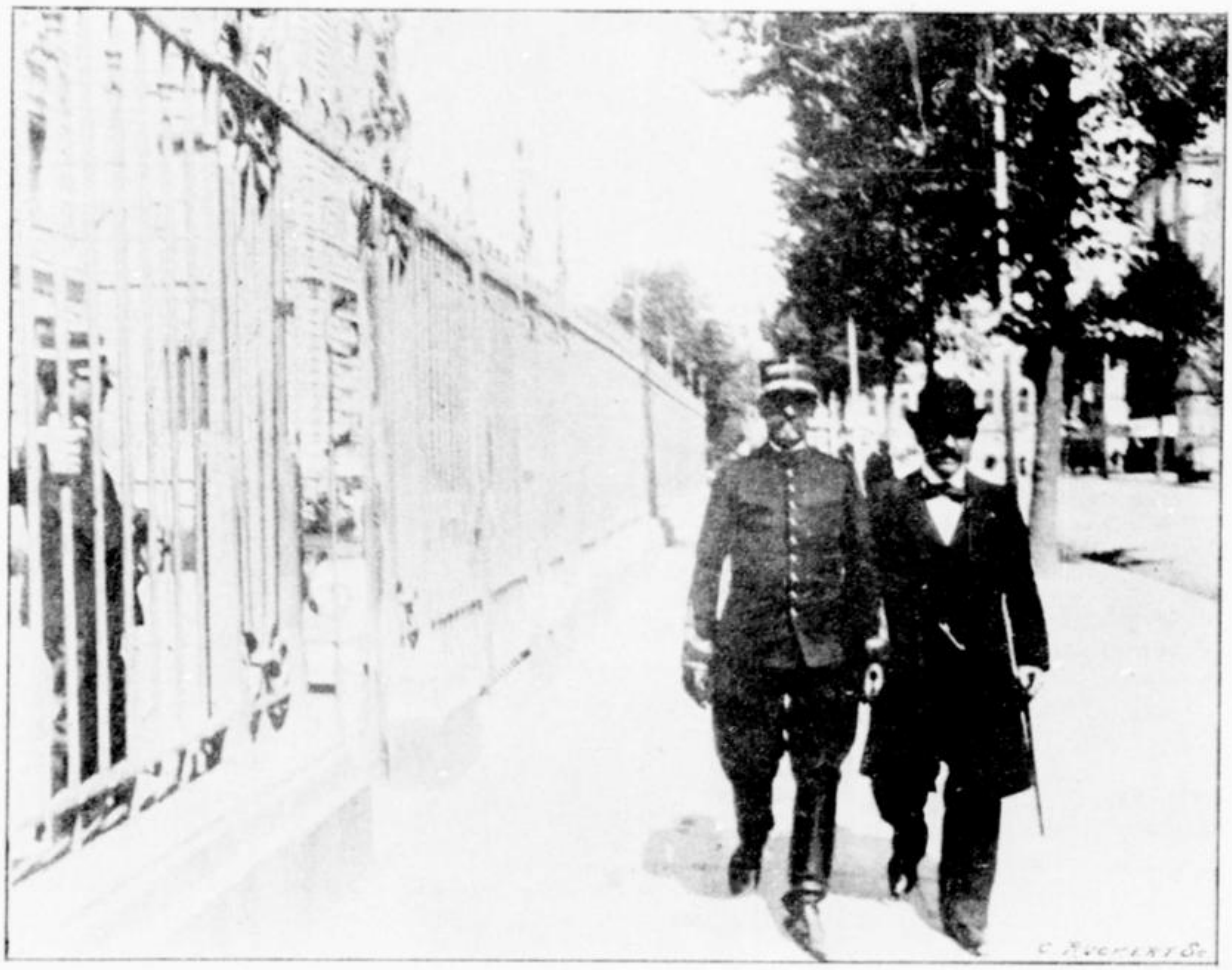
La maison des Trois Marches.

LA POLICE

M. Cochefert
Devant la porte de la salle d'audience.

M. Viguié. M. Casimir-Perier. M. Duréault.
Arrivée de M. Casimir-Perier à Rennes.

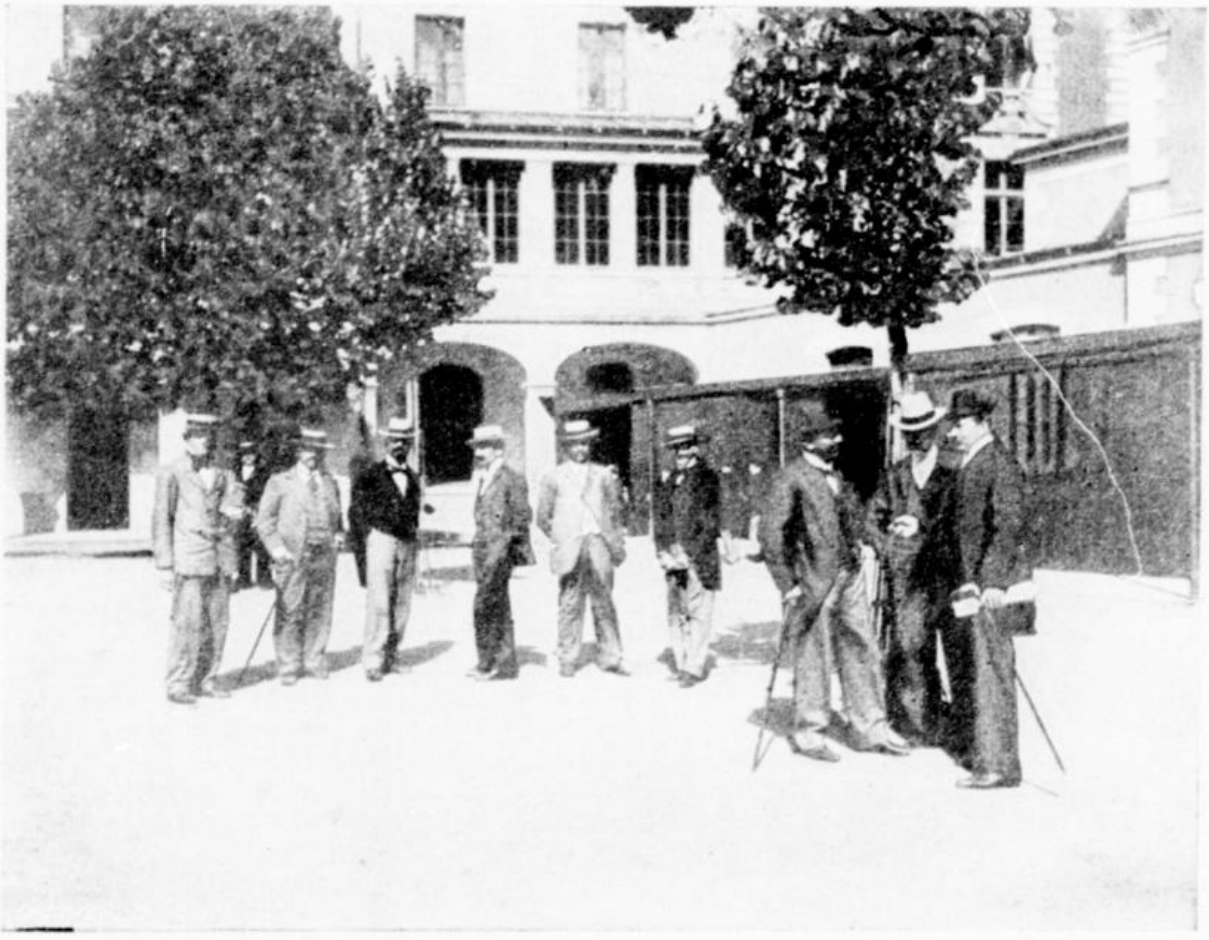
Commandant Lohé. M. Hennion.



Delgay, commissaire.

M. Hennion, commissaire spécial de la Sûreté générale et ses inspecteurs.

M. Hennion devant le lycée.



Les agents de la sûreté dans la cour du lycée.

TABLE DES NOMS CITÉS

A

Ader, 85, 117.
Archwenden, commissaire spécial, 65.
Aubin, 117, 133.

B

Barbey, 51, 133.
Barrès (Maurice), 155, 163.
Bash, 171.
Baumier, 117, 151.
Beau, 85.
Beauvais (capitaine), 15.
Belhomme, 119, 127.
Bergougnan, 85.
Bernard, 79.
Bernheim, 75, 89.
Bertagna, 149.
Bertillon, 21, 31, 137.
Bertin (colonel), 73, 77, 87.
Bertrand, 85, 145.
Bertulus, 101.
Bienstock, 85, 141.
Billot (général), 77, 87, 111.
Blondeau, 117.
Boisdeffre (général de), 105, 111 115, 119.
Bonnamour, 137, 179.
Bourdon (Georges), 41, 165.
Brasseur, 85, 141.
Brémontier (Madame), 63, 159, 161, 171.
Bréon (commandant de), 11.
Brogniart (lieutenant-colonel), 15.
Bruyerre (lieutenant), 149.

C

Carrière (commandant), 5, 7, 13, 17, 77.
Casimir-Perier, 93, 129, 185.
Cavaignac, 105, 121, 131, 135.
Cernuschi, 137.
Chamberlain, 173.
Chamoin (général), 57, 107, 115.

*

Chereau, 85.
Chincholle *(Figaro)*, 19, 85, 117, 167.
Cochefert, 121.
Cohen, 117.
Collenot (Me), 13, 47, 53.
Collins, 173.
Corcos, 165.
Cordier (colonel), 101.
Couard, 127.
Coudy, 117.
Coupois, greffier du Conseil, 7.
Couturier, 85.
Crawford, 169, 173.
Cuignet (commandant), 113.

D

Dam, 173.
Dame blanche (la) (Mme Darthout) 149, 177.
Deffès, 85.
Delaroche-Vernet, 95.
Delgay, 187.
Deloye (général), 53, 129.
Demange (Me), 45, 47, 49, 57, 99.
Déséry, 85, 117, 141.
Desmoulins, 75, 149.
Dhur, 145.
Dreyfus (Alfred), 27, 29, 35.
Dreyfus (Mme), 33, 39.
Dreyfus (Mathieu), 33, 41, 53.
Dubois (Philippe), 85, 117, 159.
Ducros (commandant), 97.
Dumay, 173,
Dumont, 117.
Durand (Mme Marguerite), 101, 161.
Duréault, préfet d'Ille-et-Vilaine, 9, 185.

F

Ferré, 109.
Fond-Lamothe (capitaine de), 97.
Forzinetti (commandant), 97.
Freycinet (de), 121.
Freystæter (capitaine), 79, 81, 159.
Fullerton, 85, 141, 169, 173.
Furet (R.), 117.

G

Gast, 87, 91, 95, 151.
Gâtineau, 85, 117.
Gerschel, 155.
Giry, 97.
Gobert, 91.
Gonse (général), 109, 111, 115, 119, 125, 127, 131.
Gribelin, archiviste, 107, 113.
Grippon, 85, 117, 167.
Guir, 85.
Guyot (Agence Havas), 85.
Guyot (Mesdemoiselles Yves), 171.

H

Hadamard, frères, 37.
Hamenon, 85, 117.

Havet, 13, 87.
Hennion, 187, 191.
Herbin, 133.
Hermann-Paul, 99.
Hervé (Ph.), 117.
Heymann, 165.
Hild (Me), 51, 55, 93, 133.
Houssaye (Charles), 85.

J

Jacobson, 133.
Janson, 85, 141.
Jaurès, 85, 161.
Javary, 117.
Jeanne, 117.
Jourdan, 85, 117.
Jourdy (lieutenant-colonel), 9, 11.
Jouaust (colonel), 5, 9, 13, 15, 17, 53.
Jouaust, journaliste, 85.

K

Kohn, 85.

L

Labori (Me), 13, 33, 45, 47, 53, 55, 61, 69, 93, 161.
Labori (Madame), 67, 69.
Labori, fils 67.
Lacour, 117.
Laroche, 67.
Lauth (commandant), 107, 113.
Lavanant, 117,
Lazare (Bernard), 145, 149, 151, 153.
Lemaître (Jules), 155.
Le Rond (capitaine), 115, 125.
Leroux, 85, 117, 171.
Lévy-Salles, 133.
Leymann, 85, 149.
Leyret, 95, 147, 151.
Lohé (commandant), 187.
Ludwipol (Adeski Listok), 85, 141.

M

Maître Jacques, 85.
Maizières (de), 117.
Mayence (commandant) 77.
Menager, 85, 117.
Mercier (général), 105, 111, 123, 129.
Meunier (Lucien-Victor), 171.
Meyer (Gaston), 141, 169, 173.
Meyer (Paul), 47.
Middleton, 85, 141, 169, 173.
Mirbeau (Octave), 95, 147.
Monira (Me), 51, 133.
Monod (Gabriel), 83.
Mornard (Me). 55.

N

Nordau (Max), 163.

O

Orriol, 117.

P

Paléologue, 57, 119.
Paraf-Javal, 91, 155.
Parfait (capitaine), 5.
Pennink, 141.
Peyrebrune, 85.
Pigevin (docteur), 117.
Picquart (lieutenant-colonel), 73, 81, 87, 95.
Pontremoli, 133.
Porel, 167.
Profilet (capitaine), 75.
Psichari, 83, 95, 159.

R

Ralph, 173.
Régis (Max), 151, 179.
Réjane (Madame), 167.
Renouard, 69.
Ribon, 85, 117,
Roget (général), 53, 107, 111, 115, 125, 135.

S

Saint-Germain (général de), 111, 123, 131.
Sarraut, 117, 133.
Semenoff, 85, 141.
Séverine, 157.
Smith, 141, 173
Steevens, 173.
Stock, éditeur, 73.
Surville, 117.

T

Taunay, 117.
Teysonnière, 127.
Trarieux, 75, 93.
Trarieux, fils 93.

V

Van Oven, 85.
Varinard, 77, 127.
Viguié, 185.
Villon (de Grenoble), 41, 66.
Viviani, 133.

W

Warden, 85, 141, 169, 173.
Willot, 85.
Wolff, 141.

Z

Zurlinden, 109, 129.

TABLE

TEXTE

Rennes. 1
La première audience. VII
L'attentat contre Me Labori. XV
Une Journée. XIX
Les trois marches. XXII
Journalistes XXIII
Le Verdict. XXIII

GRAVURES

Le conseil de guerre. 1
Le capitaine Dreyfus. 23
Les défenseurs. 47
L'attentat contre Me Labori. 63
Les témoins à décharge. 75
Les témoins à charge. 107
La presse et le public. 147
La police. 183
Table des noms cités dans les gravures. 193

✣

3620 — IMPRIMERIE DE VAUGIRARD

G. DE MALHERBE

152, RUE DE VAUGIRARD, PARIS

✣

La Vie Illustrée

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Le numéro : 30 centimes

La ***Vie Illustrée*** *est le* moins cher *et le* plus documenté *de tous les journaux illustrés. Il donne, chaque semaine, les reproductions photographiques de tous les événements intéressants et de toutes les actualités.*

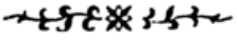
Chaque numéro contient de 50 à 60 gravures

ABONNEMENTS :

FRANCE.	*Trois mois*,	4, 50	*Six mois*,	8 fr. ;	*Un an*,	15 fr.
ÉTRANGER	—	6 fr.	—	11 fr.	—	22 fr.

Téléphone : **14.25**

Adresse Télégraphique : **Villustrée Paris**



Adresser toutes les Communications au Directeur

M. F. JUVEN, Éditeur

10. rue Saint-Joseph, 10, PARIS

3620. — Imprimerie de Vaugirard, G. de Malherbe, 182, rue de Vaugirard, Paris.